

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Sarah K.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ASI Mo

CAROLE
GOURRAT

CONTES ET LÉGENDES DES MILLE ET UN JOURS



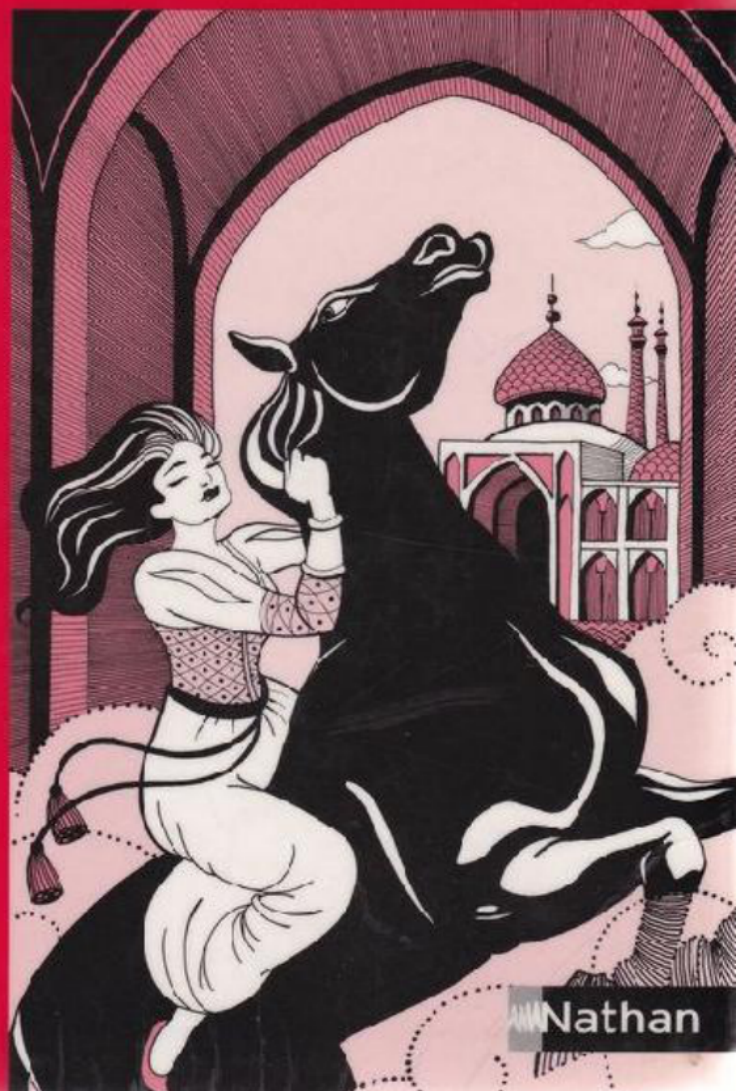
Le génie



Abouicasse



Tawaroud

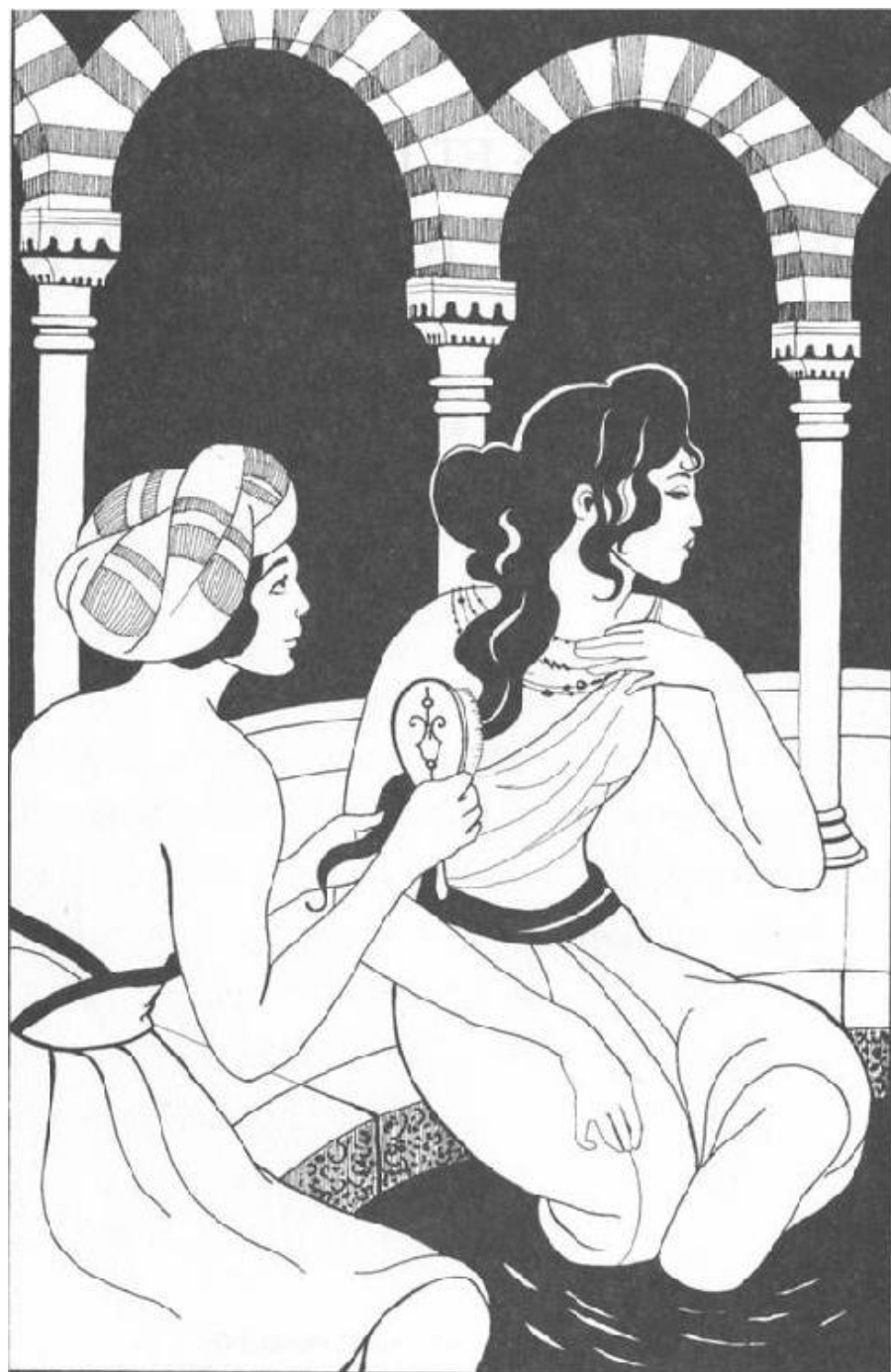


Nathan

Contes et Légendes des Mille et Un Jours

Illustrations de Carole Gourrat

**© Éditions Nathan (Paris,
France), 2006**



PROLOGUE

LE SONGE DE FARRUKHNAZ

LE ROYAUME DE CACHEMIRE – situé entre les Indes et le Tibet – était gouverné par un roi nommé Togrul-Bey. Il avait deux enfants qui faisaient l'admiration de tous : un garçon, Farrukhrouz(1), jeune héros doté de mille vertus, et une fille, Farrukhnaz(2), qui était un miracle de beauté.

En effet, cette princesse était si belle, si attirante, si piquante qu'elle inspirait de l'amour à tous les hommes qui osaient la regarder. Mais cet amour devenait vite funeste, car les malheureux soupirants perdaient la raison et tombaient dans une langueur inexplicable qui finissait par les tuer.

Lorsque Farrukhnaz sortait du palais pour aller à la chasse, elle ne portait pas de voile. Montée sur un cheval tartare blanc à taches rousses, elle galopait au milieu de cent esclaves magnifiquement vêtues, portées par des chevaux noirs. Et si ces esclaves – elles aussi sans voiles – étaient d'une grande beauté, seule leur maîtresse attirait les regards.

Chacun s'efforçait de l'approcher, en dépit des gardes qui la protégeaient. Les soldats, sabre à la main, frappaient et tuaient les téméraires qui avaient l'audace de s'avancer. Loin de craindre un sort si terrible, ceux-ci se faisaient un plaisir de mourir sous les yeux de leur amour.

Il s'ensuivit une véritable hécatombe.

Le roi, touché des malheurs que causaient les charmes de sa fille, décida de la soustraire à la vue des hommes et lui interdit désormais de sortir du palais. La réputation de beauté de Farrukhnaz s'étant répandue dans tout l'Orient, les cours d'Asie dépêchèrent des ambassadeurs pour demander sa main.

Mais une nuit...

La princesse se réveilla en sursaut et poussa un grand cri. Sa nourrice se précipita à son chevet et la trouva tout agitée, en sueur, les joues empourprées et les larmes aux yeux.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle.

— J'ai fait un cauchemar, confia la princesse, un horrible cauchemar qui m'a épouvantée. J'ai rêvé d'une vaste forêt. J'y ai vu un cerf. Il était pris dans un piège. Le malheureux se débattait et hurlait pour appeler au secours. Il n'avait que peu de temps, il le savait, avant l'arrivée des hommes qui devaient le capturer. Une biche a répondu à ses cris. Une jolie biche, avec de grands yeux langoureux, un pelage doux et brillant. Sans avoir peur de se blesser, elle a réussi à déjouer le piège et à délivrer le cerf.

— Je ne vois pas ce qu'il y a là de si terrible, ma princesse, remarqua la nourrice.

— Je n'ai pas fini ! s'indigna Farrukhnaz. Figure-toi qu'un moment après, la belle et tendre biche est tombée à son tour dans ce piège que les hommes avaient vite fait de remettre en place. Le cerf l'a vue et, au lieu de la secourir, il l'a abandonnée !

Sans laisser le temps à sa nourrice de faire la moindre remarque, elle enchaîna :

— Ce n'est pas un simple songe ! C'est un avertissement ! Le dieu Kesaya(3) s'intéresse à ma destinée et me prévient, par ce rêve, que tous les hommes sont des traîtres ! Qu'ils ne paient la tendresse des femmes que par l'ingratitude !

Sur ces paroles, faisant fi de l'heure tardive, la princesse alla trouver le roi son père et, pleurant à chaudes larmes – sans lui dire un mot de son rêve – elle le conjura de ne pas la marier contre son gré. Ému par l'affliction de sa fille, Togrul-Bey s'empessa de la rassurer :

— Ma fille, je ne te forcerai pas, lui promit-il. D'ordinaire, c'est vrai, on ne consulte pas tes pareilles. Mais je jure, par Kesaya lui-même, qu'aucun prince, même s'il s'agit de l'héritier du sultan des Indes, ne t'épousera sans ton consentement.

Satisfaite de ce serment, Farrukhnaz se retira après avoir remercié son père. Toutefois, elle se garda bien de lui faire part de sa résolution : elle était fermement décidée à refuser toutes les propositions de mariage qu'on lui ferait, quelles qu'elles soient.

Peu de jours après, les ambassadeurs de plusieurs cours arrivèrent. Chacun vanta le mérite du prince qu'il venait proposer. Mais, désormais libre de faire son choix, Farrukhnaz n'avait qu'un seul et unique mot à la bouche : « Non. » Son refus, sec, glacial, définitif, se répétait inlassablement sans admettre de protestation. Si bien que tous les ambassadeurs s'en retournèrent, bredouilles.

Togrul-Bey s'inquiéta de la tournure que prenaient les choses. Il craignit que les princes, vexés d'un tel affront, ne songent à se venger en lui livrant une guerre sans merci. Aussi fit-il venir la nourrice de Farrukhnaz.

— Sutlumemé(4) ! lui dit-il. Ma fille m'inquiète. Que se passe-t-il ? D'où lui vient donc cette répugnance qu'elle a pour le mariage ?

Parle ! N'est-ce pas toi qui la lui as inspirée ?

— Oh ! Non, seigneur ! Moi, j'aime les hommes, je ne suis pas du tout leur ennemie ! répondit la nourrice. Cette répugnance est l'effet d'un songe.

— Un songe ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Comment un songe pourrait avoir fait sur ma fille une si forte impression ?

Et Sutlumemé de raconter en détail le rêve de la princesse.

— Voilà, conclut-elle. Désormais, Farrukhnaz juge les hommes à travers ce cerf. Elle est persuadée que ce sont tous des ingrats et des traîtres. Elle est décidée à rejeter tous les prétendants qui se présenteront.

Ce discours plongea le roi dans une plus grande inquiétude encore.

— Ma chère Sutlumemé, que pouvons-nous faire pour détruire la méfiance de ma fille envers les hommes ? Crois-tu qu'on puisse la ramener à la raison ?

— Oui, répondit la nourrice sans hésiter. Si Votre Majesté veut bien me charger de cette tâche, je pense pouvoir y arriver.

— Et comment donc ? s'étonna le roi.

— Eh bien, je connais une infinité d'histoires dont le récit peut, en divertissant la princesse, lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a des hommes. En lui montrant qu'il y a eu, par le passé, des amants fidèles, des amoureux sincères, je peux la convaincre qu'il y en a encore de nos jours. Elle est dans l'erreur, et je vais le lui prouver !

Le roi lui ayant donné son accord, Sutlumemé réfléchit au moment le plus propice pour mettre son dessein à exécution. Le soir, après dîner ? Non, la princesse, aux côtés de son père, était occupée à écouter des concerts ou voir les spectacles qui se jouaient au palais. Le matin, dans ce cas ? Oui, sans aucun doute. La princesse prenait son bain et, entourée de ses esclaves favorites avec lesquelles elle aimait parler librement, elle était parfaitement détendue. On ne pouvait trouver moment plus favorable pour écouter des récits d'amour.

Dès le lendemain, Sutlumemé décida donc de raconter à Farrukhnaz sa première histoire.





1

LE TRÉSOR CACHÉ

I

UNE GÉNÉROSITÉ LÉGENDAIRE

HAROUN AL-RACHID, on le sait, était le sultan le plus puissant qui fût. Mais il était en outre coléreux et vaniteux. Il se vantait notamment d'être le prince le plus généreux au monde.

Un jour pourtant, son vizir Giafar osa lui confier – fort timidement – une opinion contraire.

— Il y a dans la ville de Basra un jeune homme appelé Aboulcassem, lui dit-il. Il n'a aucun titre de noblesse, mais il vit avec plus de magnificence que les rois et aucun prince au monde n'est plus généreux que lui.

Haroun prit cette remarque comme un outrage. Levant son sabre, il s'apprêtait à fendre son vizir en deux, mais se ravisa. Il décida d'abord de vérifier les dires de son ministre en allant – déguisé et incognito – rendre visite à ce jeune homme. Si Giafar mentait, il le tuerait à son retour, s'il disait au contraire la vérité, il le comblerait de bienfaits.

Arrivé à Basra, le calife trouva sans peine la maison d'Aboulcassem, une grande bâtisse en pierre de taille, fermée par une porte de marbre jaspé. Un domestique le fit entrer, puis avertit son maître qui vint lui-même accueillir le visiteur et le conduisit dans une fort belle salle.

— Je suis un marchand de Bagdad, dit le calife pour se présenter. On m'a parlé de toi en termes si élogieux que j'ai voulu te rencontrer.

Les deux hommes eurent une agréable conversation, interrompue par l'entrée dans la salle de douze pages, chargés de vases d'agate et de cristal de roche remplis de rubis et de liqueurs exquis. Vinrent ensuite douze esclaves très belles, dont les unes portaient des bassins

de porcelaine débordant de fruits et de fleurs, les autres des boîtes ciselées d'or contenant des conserves fines. Puis ce fut l'heure du dîner, succulent, servi dans des plats d'or massif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main et le conduisit dans une deuxième salle, encore plus richement meublée que la première : vases d'or, pierreries, vins de toutes sortes, plats de porcelaine, sans compter les chanteurs et les musiciens.

« Ça alors, se dit Haroun, comment un particulier peut-il avoir assez de biens pour vivre aussi magnifiquement ? »

Aboulcassem sortit de la salle et revint un moment après, tenant d'une main une baguette, de l'autre un petit arbre. Le tronc de l'arbre était d'argent, les branches et les feuilles d'émeraudes, les fruits de rubis. Un paon en or dont le corps renfermait de l'ambre et diverses senteurs se tenait à son sommet. Aboulcassem posa cet arbre aux pieds du calife, il frappa le paon de la baguette, et celui-ci se mit à tourner à toute vitesse, embaumant la salle de ses parfums.

Mais le calife eut à peine le temps d'admirer cette étonnante mécanique.

— Non ! Il ne faut pas y toucher ! s'écria Aboulcassem alors que son hôte tendait la main vers la baguette.

Il se saisit des deux objets et les remporta brusquement.

« Qu'est-ce que ces manières ? se demanda Haroun, vexé. C'est ça, sa légendaire générosité ?! »

Arriva alors un page aussi beau que le soleil, vêtu d'une robe de perles et de diamants. Il présenta au calife une coupe de vin. Haroun la but, savourant avec délices le goût exquis de ce vin qu'il ne connaissait pas. Or il s'aperçut, en voulant rendre la coupe au page, qu'elle était toujours pleine. Il but encore, jusqu'à la dernière goutte lui sembla-t-il, mais il se rendit compte qu'il était impossible de vider ce calice magique.

Éperdu d'admiration, Haroun en oublia l'arbre et le paon.

— Suffit ! s'exclama Aboulcassem.

Et il lui retira brusquement la coupe des mains.

Haroun sentait la colère monter en lui. Il n'allait pas supporter plus longtemps de tels affronts... Une demoiselle fort séduisante entra alors. Elle s'assit à côté de lui et se mit à jouer du luth. Outre son incroyable beauté, elle jouait si parfaitement que le calife en fut chaviré.

— Quitte cette salle ! ordonna Aboulcassem à la belle esclave dès qu'elle eut terminé son morceau.

Cette fois c'en était trop. Craignant de laisser sa colère éclater, le calife prit congé de son hôte et retourna au caravansérail.

« Certes, la magnificence d'Aboulcassem dépasse celle des rois, se dit-il, mais pour la générosité, non ! Ce n'est qu'un avare, orgueilleux

et vaniteux de surcroît ! Giafar périra pour ses mensonges ! »

Arrivé au caravansérail, quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver... des tapis de soie, de magnifiques tentes, des pavillons, des domestiques, des chevaux, des mulets, des chameaux, ainsi que... l'arbre et le paon, le page et sa coupe magique, la belle esclave et son luth. Un mot d'Aboulcassem accompagnait ces présents : « Une chose qui plaît à mes convives cesse d'être à moi et devient leur bien. »

Haroun décida de retourner sur l'heure chez Aboulcassem pour lui demander d'où lui venaient tant de richesses. Et c'est ainsi que le jeune homme lui raconta l'histoire de sa vie.



II

HISTOIRE D'ABOULCASSEM

JE SUIS LE FILS D'UN RICHE JOAILLIER de Basra. À sa mort, mon père me laissa une grande fortune. Jeune et insouciant, habitué à dépenser, j'ai hélas dilapidé mes biens en moins de trois ans. Devenu pauvre, je décidai de m'exiler au Caire afin d'avoir moins honte de ma misère devant des étrangers. En me promenant sur les bords du Nil, j'arrivai au palais du sultan. Là, penchée à une fenêtre, je vis une jeune femme dont la beauté me frappa. En me voyant à son tour, elle se retira bien vite. Malgré cela, je sus à la minute même que j'étais devenu fou amoureux d'elle. Si bien que le lendemain et les jours suivants, je me rendis encore sous ses fenêtres.

— Insolent ! s'écria la jeune femme. Ne sais-tu pas qu'il est interdit aux hommes de s'arrêter devant ce palais ? Retire-toi ! Si les officiers du sultan te surprennent, ils te tueront !

— Je suis étranger, j'ignore les coutumes du Caire, mais de toute façon, ta beauté est telle qu'elle me force à les bafouer.

Indignée par mes paroles, la jeune femme se retira vivement et je crus qu'elle allait appeler les soldats. Elle n'en fit rien. Je revins le lendemain. Elle commença par se mettre en colère, puis me donna rendez-vous la nuit suivante. Un rendez-vous que, bien évidemment, je m'empressai d'honorer.

Le soir venu, la jeune femme me lança une corde qui me permit de grimper jusqu'à son appartement. Elle me fit asseoir près d'elle et nous eûmes une douce conversation au cours de laquelle je lui appris qui j'étais.

— Moi, je m'appelle Dardané, me dit-elle en retour. Je suis née à Damas. À la mort de mon père, j'ai été vendue comme esclave par ma mère. On m'a emmenée au Caire où le sultan a fait de moi sa favorite. Depuis, toutes les femmes me jalouent et guettent l'occasion de se venger. Mais je ne m'en soucie guère, ajouta-t-elle dans un soupir.

Elle me confia ensuite qu'elle n'aimait pas le sultan et que – oh ! comme je fus heureux de l'entendre – j'étais le premier à ravir son cœur. Vous n'imaginez pas l'effet de ses paroles ! J'étais au paradis !

Mais au moment où la belle Dardané approchait ses lèvres de rose des miennes, on frappa rudement à la porte et des gardes firent

irruption dans la pièce. Nous avons été trahis. On me jeta à genoux devant le sultan qui tira son sabre pour me donner la mort. Alors que je sentais déjà la morsure du fer sur mon cou, le sultan s'écria :

— Non ! Ce serait une mort trop douce pour des traîtres tels que vous ! Je ne vais pas souiller ma main d'un sang aussi abject. Qu'on les jette tous deux dans le Nil et qu'ils servent de pâture aux poissons ! ordonna-t-il.

Et c'est ainsi que les eunuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour dont ce fleuve battait les murs.

Bien qu'étourdi par ma chute, comme je sais très bien nager, je réussis à gagner le rivage opposé au palais. À peine avais-je recouvré mes forces que je plongeai à nouveau dans le Nil, avec plus d'ardeur encore que je n'en étais sorti, pour essayer de trouver dans l'eau le corps de ma bien-aimée. Imaginez un peu ! J'avais moi-même causé sa perte. Malheureusement, tous mes efforts furent vains et je fus obligé de regagner la terre pour ne pas mourir.

Désespéré par la mort de celle que j'aimais, je pris la route de Bagdad où je vécus modestement du commerce des fleurs. Là, je me liai d'amitié avec un vieillard qui finit par m'adopter. Nous retournâmes à Basra où il m'installa dans sa maison. Mais ce bon vieillard tomba malade. Avant de rendre son dernier soupir, il me fit venir près de lui et me dit :

— Tous les biens que j'ai amassés au cours de ma vie, quoique considérables pour un marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui est caché dans mon jardin. Je ne sais depuis combien de temps il y est, ni par qui il a été trouvé, ni de quelle manière. Tout ce que je sais, c'est que mon grand-père le légua à mon père, qui me le donna à sa mort. Tu en hérites à présent, mon fils, mais je te conseille de dissimuler ce trésor, car tu pourrais exciter l'envie du roi de Basra, ainsi que l'avarice de ses ministres. Ils ne t'épargneront rien pour le voler.

J'ai promis au vieillard de suivre sa prudence, mais je n'ai pas tenu parole. J'ai décidé d'ouvrir ma maison à tous ceux qui ont besoin de moi. J'emploie ce trésor à soulager les malheureux et à bien recevoir les étrangers. Seulement j'ai fait tant de dépenses que j'ai provoqué l'envie, comme me l'avait prédit le vieillard. Le bruit s'étant répandu partout que j'avais découvert un trésor, j'ai attiré chez moi des gens avides. Ainsi, le lieutenant de police me soutire chaque jour cent sequins, sans quoi il menace de me jeter en prison. Le vizir Aboultafah, lui, m'en demande mille par jour. Quant au roi de Basra, c'est deux mille sequins d'or que je dois lui payer pour ne pas avoir à dévoiler la cachette de mon trésor... Voilà, conclut le jeune homme, ce que tu souhaitais apprendre.

Haroun, qui avait écouté ce récit avec beaucoup d'attention, demeura pensif.

— Je n'arrive pas à croire qu'il puisse exister un tel trésor, dit-il enfin. J'aimerais le voir. Je te promets que je n'abuserai pas de ta confiance.

— Très bien, répondit Aboulcassem, mais il faut que je te bande les yeux pour te conduire. J'aurai un cimeterre à la main, et si jamais tu retires ton bandeau sur le chemin, je n'hésiterai pas à te frapper !

— J'accepte tes conditions ! dit le calife sans hésiter.

— Dans ce cas, reste chez moi cette nuit. Quand tous mes domestiques seront couchés, j'irai te chercher.

À l'heure dite, Aboulcassem vint chercher le calife. Il lui banda les yeux, puis le fit descendre dans un grand jardin par un escalier dérobé. Après avoir pris plusieurs allées, fait de nombreux détours, ils s'engagèrent dans un profond et spacieux souterrain dont l'entrée était cachée par une grosse pierre. Là, ils empruntèrent un long chemin obscur qui descendait en pente raide, puis arrivèrent dans une grande salle éclairée. Aboulcassem ôta le bandeau du calife qui découvrit, au centre de la salle, un bassin en marbre blanc, large de cinquante pieds et profond de trente, entièrement rempli d'énormes pièces d'or. Autour du bassin se dressaient douze colonnes taillées d'or, soutenant autant de statues garnies de pierres précieuses admirablement travaillées.

— Regarde ! dit Aboulcassem en conduisant le calife au bord du bassin. Avec tout ce que j'ai distribué autour de moi, tout ce que j'ai donné, cet amas de pièces d'or n'est entamé que de deux doigts. Crois-tu que j'arrive un jour à dissiper tout cela ?

— Il est vrai que ce sont d'immenses richesses, répondit Haroun, mais elles ne sont pas inépuisables. Il arrivera bien un moment où ce bassin sera vide.

— Eh bien, quand ce bassin sera vide, j'aurai recours à ce que je vais te montrer.

Sur ces paroles, Aboulcassem fit passer le calife dans une autre salle encore plus étonnante que la première, meublée de plusieurs sofas de brocart rouge incrusté d'une infinité de perles et de diamants. Au milieu se trouvait un autre bassin, moins grand et moins profond que le premier, débordant de rubis, de topazes, d'émeraudes et de toutes sortes de pierreries.

Haroun n'en croyait pas ses yeux. Le jeune homme lui révéla alors une table d'ébène gravée de lettres dorées :

J'ai amassé pendant ma longue vie toutes les richesses qui sont ici. J'ai pris des villes et des châteaux que j'ai pillés. J'ai été le plus puissant roi du monde, mais toute ma puissance a cédé à celle de la mort. Quiconque voit

ce trésor ne craigne pas de l'épuiser, il ne saurait en venir à bout. Qu'il s'en serve pour acquérir des amis et mener une vie agréable, car quand il mourra, tous ses biens ne le garantiront pas du sort commun à tous les hommes.

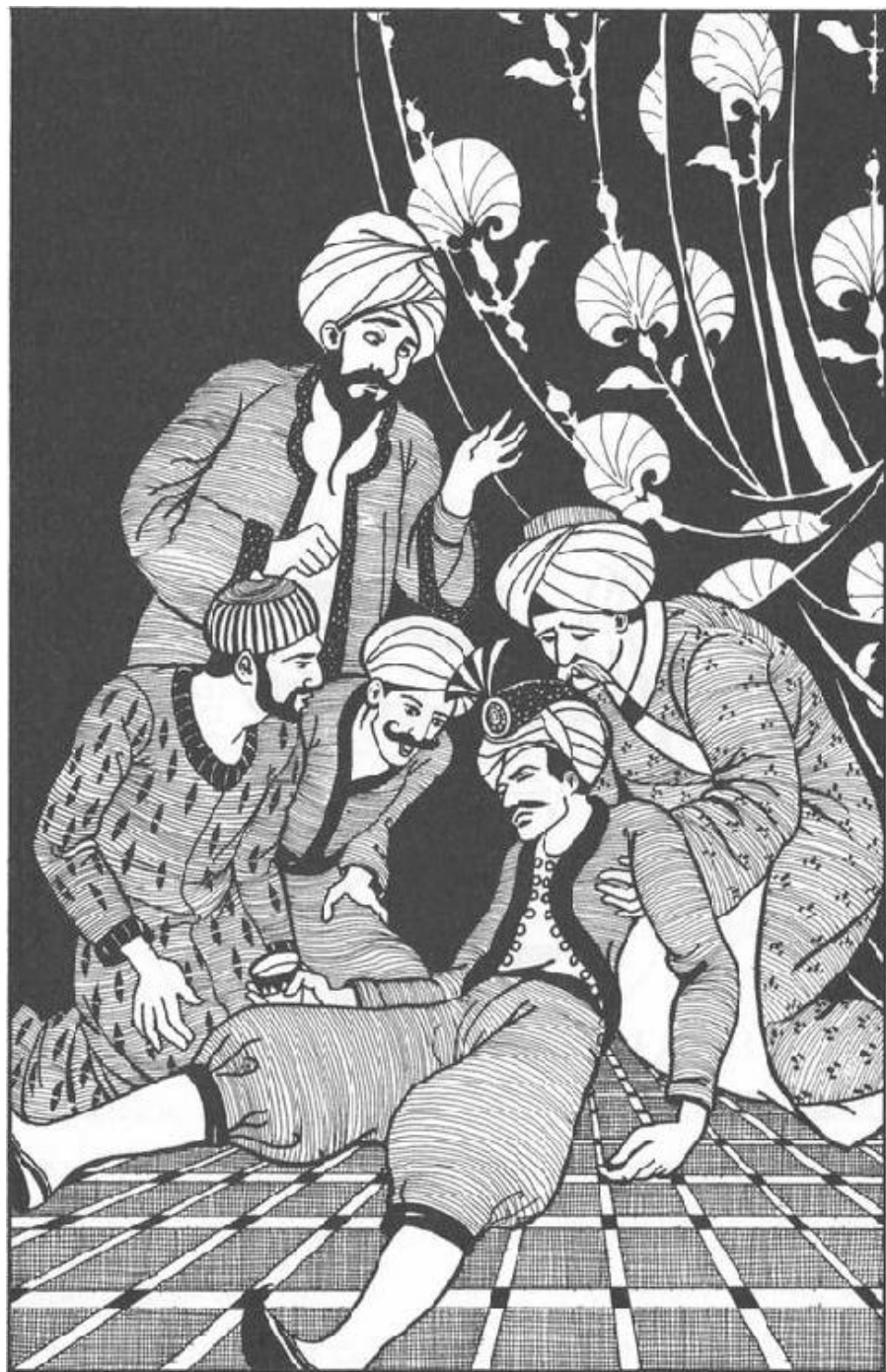
Aboulcassem conduisit enfin le calife dans une troisième salle renfermant encore d'innombrables richesses puis, avant d'être surpris par le jour, il le ramena dans sa chambre.

— Je ne désapprouve pas ta conduite, lui dit le calife. Tu as raison de vivre ainsi. Tu es sans aucun doute le plus heureux des hommes.

— Non, lui répondit le jeune homme. J'ai de l'argent, j'ai des esclaves d'une grande beauté, mais Dardané, ma chère Dardané, reste toujours présente à ma mémoire. Sans elle, malgré tous mes biens, je ne serai jamais heureux.

Le lendemain, le calife rentra à Bagdad. Séduit par la sagesse d'Aboulcassem – encore plus que par sa générosité – il décida d'envoyer un courrier au roi de Basra, qu'il ne tenait pas en haute estime. Il lui ordonna d'abdiquer en faveur du jeune homme.





III

LES FOURBERIES DU ROI DE BASRA ET DE SON VIZIR

HAROUN AVAIT RAISON de vouloir destituer le roi de Basra. C'était un fourbe, qui régnait en tyran sur son peuple. Quant à son vizir, Aboultafah, il était encore pire que lui.

Il avait eu vent des présents offerts par Aboulcassem à l'étranger (il ne savait pas qu'il s'agissait du calife en personne). De plus, sa cupidité était piquée par la constance avec laquelle le jeune homme le payait chaque jour, ainsi que le lieutenant de police et le roi. Aboultafah était un de ces méchants hommes à qui le crime ne coûte rien. Il avait une fille ravissante, Balkis, âgée de dix-huit ans, qu'il n'hésita pas à mêler à ses sinistres projets.

— Ma fille, je veux que tu te pares de tes plus beaux atours et que tu ailles cette nuit chez Aboulcassem, lui ordonna-t-il. Débrouille-toi pour lui plaire, le charmer et le forcer à te révéler la cachette de son trésor.

— Mais mon père, rétorqua Balkis, choquée par cet ordre, tu sais bien que je suis fiancée au prince Aly et que je l'aime ! Je ne peux pas me déshonorer en allant séduire un autre homme !

— Tais-toi, insolente ! Je te jure qui si tu reviens sans avoir vu le trésor d'Aboulcassem, je te plonge un poignard dans le sein !

Le soir venu, Balkis, la mort dans l'âme, se rendit chez Aboulcassem. Contrainte d'obéir à son père, elle le séduisit. Mais, alors qu'il s'apprêtait à l'embrasser, la jeune fille, n'y tenant plus, lui avoua le sombre dessein de son père.

— Merci de ta franchise, lui dit Aboulcassem, tu ne t'en repentiras pas, car je vais te montrer mon trésor.

Comme il l'avait fait avec le calife, il conduisit Balkis en pleine nuit, les yeux bandés, dans la salle du trésor où, afin qu'elle ait une preuve à présenter à son père, il lui offrit un collier de perles aussi grosses que des œufs de pigeon, ainsi qu'une multitude de pierreries.

— Eh bien ma fille, demanda Aboultafah dès son retour, as-tu vu le trésor ?

— Je suis bien allée dans la salle du trésor, répondit Balkis, mais j'avais les yeux bandés.

Aboultafah se mit en rage et pesta violemment contre sa fille qu'il aurait préféré savoir déshonorée. Sa colère s'accrut bien plus encore quand le roi de Basra lui transmit l'ordre du calife : le pouvoir devait être cédé à Aboulcassem.

— Seigneur, dit-il au roi qui était venu le voir en catastrophe. Je connais le moyen de perdre Aboulcassem. Je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je vais le tenir prisonnier. Ainsi, vous demeurerez sur le trône, et nous le torturerons tant et si bien qu'il sera obligé de nous dire où il cache son trésor.

Le soir même, Aboultafah se rendit chez Aboulcassem qui, fidèle à sa réputation de générosité, le retint à dîner. Sans que personne ne s'en aperçoive, le perfide vizir versa une poudre dans la boisson du jeune homme. Dès que celui-ci y trempa ses lèvres, il devint horriblement pâle et tomba évanoui, comme mort. Tout le monde se lamenta. Aboultafah le traître en premier, qui poussa de grands cris d'affliction et déchira ses vêtements en signe de deuil. Il ordonna ensuite qu'on fabrique un cercueil d'ivoire et d'ébène et mit en séquestre tous les biens d'Aboulcassem dans le palais du roi.

Le bruit de la mort d'Aboulcassem le généreux se répandit très vite. La ville entière prit le deuil. Riches et pauvres furent également touchés par une telle catastrophe : les uns avaient perdu un ami qui les recevait agréablement chez lui, les autres, un bienfaiteur charitable.

Le malheureux Aboulcassem fut enfermé dans un cercueil, porté hors de la ville dans un cimetière et mis dans un tombeau. La nuit venue, le cortège s'étant retiré, Aboultafah demeura dans le tombeau avec deux esclaves. Ils allumèrent un feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent et y plongèrent Aboulcassem qui reprit peu à peu ses esprits et ouvrit les yeux.

— Misérable ! s'écria aussitôt le ministre. Je t'ai fait emmener ici pour t'avoir en ma puissance et te faire souffrir mille maux si tu ne me dis pas où se trouve ton trésor. Je mettrai ton corps en pièces, j'inventerai chaque jour de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable.

— Faites tout ce que vous voulez ! lui répondit Aboulcassem. Jamais je ne vous montrerai mon trésor.

Aboultafah ordonna alors à ses esclaves de fouetter le jeune homme. Ils le frappèrent si longtemps et avec tant de violence – usant d'un fouet de courroies de peau de lion entortillées – que le jeune homme s'évanouit de douleur. Aboultafah l'enferma de nouveau dans le tombeau et alla voir le roi. Ensemble, ces deux conspirateurs décidèrent d'envoyer un courrier au calife pour lui apprendre la mort d'Aboulcassem.

Le lendemain, Aboultafah retourna au cimetière, prêt à torturer encore le jeune homme, mais il trouva le tombeau ouvert et le cercueil vide.

Pendant ce temps, à Bagdad, le courrier annonçant la mort d'Aboulcassem était arrivé. Haroun en conçut tout d'abord une grande peine, puis il fut pris de doutes.

— Giafar, dit-il à son vizir, cette mort ne me paraît pas naturelle. Je suis sûr que le roi de Basra et son ministre ont assassiné Aboulcassem.

— J'ai les mêmes soupçons, confirma Giafar. Et je crois qu'il faudrait arrêter le roi et son vizir.

— Prends dix mille chevaux de ma garde, va à Basra, saisis-toi des deux coupables et amène-les-moi ici ! Je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes !

Quant à Aboulcassem, voici comment il réussit à s'échapper.

Revenant peu à peu de son évanouissement, il se sentit saisi par des bras vigoureux qui le sortirent du cercueil et le posèrent à terre. Il crut que c'était encore Aboultafah qui venait le maltraiter.

— Bourreau ! s'exclama-t-il. Tue-moi sur-le-champ, car jamais je ne révélerai mon secret.

— Ne crains rien, jeune homme, lui répondit alors une douce voix, nous venons à ton secours.

— Balkis ? demanda Aboulcassem en reconnaissant la fille d'Aboultafah.

— Oui, seigneur, c'est moi. Je suis accompagnée de mon fiancé, le prince Aly, qui va te cacher chez lui. Dès que j'ai appris la nouvelle de ta mort, j'ai soupçonné mon père. J'ai soudoyé un de ses esclaves qui m'a tout avoué et m'a donné la clef du tombeau. Faisons vite ! Il ne faut pas que mon père te retrouve.

Le prince Aly emmena Aboulcassem chez lui et il le tint si bien caché que ses ennemis ne purent le retrouver. Lorsqu'il sut que le roi et son vizir avaient cessé leurs recherches, il donna à Aboulcassem un cheval et de l'argent afin qu'il puisse quitter la ville.

Aboulcassem se rendit à Bagdad. Il chercha dans toute la ville le marchand qu'il avait reçu chez lui afin de lui demander l'hospitalité à son tour, mais il ne le trouva pas. Fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Là, il vit, penché à une fenêtre, le jeune page qu'il avait offert à son hôte. Le page le reconnut lui aussi et courut avertir le calife.

— Tu t'es trompé, lui répondit Haroun. Aboulcassem est mort. Ce doit être quelqu'un qui lui ressemble.

— Non, non, Commandeur des croyants, je suis sûr que c'est lui.

Le calife ordonna au page d'aller chercher l'inconnu et, reconnaissant Aboulcassem, il se leva et le tint longtemps embrassé

contre lui sans pouvoir prononcer une parole, tant il était ému.

— Ouvre les yeux, jeune homme, lui dit-il enfin. Tu ne te souviens pas de moi ? Je suis le marchand que tu as si bien reçu chez toi !

— Souverain maître ! s'écria Aboulcassem. Est-ce bien toi ?

Comme il allait se prosterner devant lui, le calife le releva et le pria de lui raconter ses aventures.

Ayant écouté avec beaucoup d'intérêt le récit de ses infortunes, le calife le rassura en lui expliquant que de son côté, il avait envoyé des soldats arrêter le roi de Basra et son ministre.

— Allez ! Oublie ces deux fourbes ! Oublie tes mésaventures et viens dîner avec moi !

À la fin du repas, le calife conduisit son invité dans l'appartement de Zobéide, sa favorite. La princesse – qui avait eu vent des aventures du jeune homme – se tenait sur un trône, entourée de ses esclaves. L'une d'entre elles était en train de chanter. Lorsque Aboulcassem entra, Zobéide se leva pour le saluer. Tandis qu'Aboulcassem s'agenouillait devant elle, l'esclave qui chantait poussa un grand cri et s'évanouit. Tout le monde se tourna vers elle. En la voyant, Aboulcassem à son tour jeta un cri strident et tomba au sol, inconscient, aussi pâle qu'un moribond. Affolé, le calife se précipita vers lui pour lui porter secours.

— Commandeur des croyants, dit Aboulcassem en revenant à lui, tu te souviens de l'aventure qui m'est arrivée au Caire ? Quand j'ai perdu ma fiancée ?... Cette esclave, là, que tu vois, c'est elle ! C'est la jeune femme qui a été jetée avec moi dans le Nil ! C'est Dardané !

Et Dardané – revenue de son évanouissement – de conter à son tour ses aventures. Elle avait été sauvée par un pêcheur qui, croyant avoir attrapé un gros poisson, l'avait tirée de l'eau dans son filet. Il l'avait aussitôt vendue à un marchand d'esclaves qui partait pour Bagdad où la princesse Zobéide l'avait achetée.

Les deux amoureux étaient stupéfaits, ahuris. Ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre, incapables de se dire le moindre mot. Amusé, le calife, d'un signe, ordonna à tout le monde de se retirer. Une fois seuls, Aboulcassem et Dardané n'eurent guère besoin de parler. La nuit leur appartenait... Et ils en profitèrent. Après tant d'années de fidélité, Aboulcassem eut enfin une récompense bien méritée.

Le calife fit célébrer son mariage en grandes pompes. Quant aux deux scélérats, le roi de Basra et son ministre, ils furent capturés par Giafar et emprisonnés à vie.

Tel fut le premier récit que Sutlumemé fit à Farrukhnaz. Il avait duré trois jours.

La princesse demeura pensive, silencieuse et rêveuse, tandis qu'autour d'elle ses esclaves se livraient à divers commentaires sur ce

qu'elles venaient d'entendre.

— Oh ! Cet Aboulcassem ! Quel homme ! s'exclama l'une d'elles, un sourire d'extase aux lèvres. J'en suis toute remuée !

— Quel homme, ça, tu peux le dire ! ajouta une autre en pouffant de rire. Si par un hasard merveilleux il s'était trouvé dans mon lit, j'aurais tout fait pour l'y garder prisonnier !

— Quel amant fidèle ! intervint une troisième, plus sérieuse. Te rends-tu compte, princesse, qu'en dépit de ce fabuleux trésor qu'il avait à sa disposition et qui lui permettait de s'acheter les plus belles femmes, jamais il n'a cessé d'aimer Dardané ?

— Ah oui ? Tu crois ça ? rétorqua Farrukhnaz, rompant enfin son silence. Tu oublies qu'il a préféré sauver sa peau plutôt que de plonger une troisième fois dans le Nil pour secourir Dardané ! Tu oublies aussi qu'il s'est laissé séduire par Balkis, la fille de ce méchant vizir ! C'est elle, elle seule qui, au dernier moment, l'a empêché de l'embrasser en lui révélant la vérité ! Et c'est encore elle, d'ailleurs, qui lui a sauvé la vie en le sortant de ce tombeau... Sutlumemé, poursuivit-elle à l'intention de sa nourrice, c'est une fort belle histoire que tu m'as racontée là, mais elle ne fait que me prouver la supériorité des femmes sur les hommes !

— Bien, si telle est ton opinion, ma princesse, je n'irai pas contre ! rétorqua Sutlumemé d'un ton détaché. Tu as peut-être raison, après tout. D'autant qu'Aboulcassem fait bien pâle figure en comparaison de Ruzvanschad.

— Ruzvanschad ? répéta Farrukhnaz. Qui est-ce ?

— Je te raconterai ses aventures demain. Car pour l'instant, il se fait tard, ton père te demande depuis un bon moment déjà, tu ne peux pas le faire attendre plus longtemps.

— Demain ! soupira Farrukhnaz, déçue. Demain, c'est si loin !

Elle n'en avait dit mot, mais avait eu bien du mal à supporter les interruptions qui avaient coupé le premier récit de Sutlumemé. Elle aurait aimé que le jour se prolonge à l'infini, qu'il n'y ait plus jamais de nuit.

Elle attendit donc le lendemain avec impatience. Puis le surlendemain, le jour d'après, et ainsi de suite, pendant mille et un jours.





2

LA PROMESSE INVOLABLE

IV

L'ENCHANTEMENT

RUZVANSCHAD, jeune roi de Chine, était un jour en train de chasser lorsqu'il vit une biche blanche à taches bleues et noires, portant des anneaux d'or aux pattes et, jetée sur son dos, une robe de satin jaune rehaussée de broderies d'argent.

Surpris par cette vision insolite, le roi courut à toute bride sur la biche, mais elle s'enfuit avec tant de vitesse et de légèreté que bientôt il ne vit même plus la poussière qu'elle avait soulevée en galopant. Le roi en fut mortifié. Cependant il n'était pas au bout de ses surprises, car la biche lui apparut une seconde fois. Couchée sur l'herbe près d'une fontaine, elle semblait se reposer de ses efforts. Le roi poussa à nouveau son cheval. L'étrange animal fit aussitôt deux ou trois bonds et s'élança dans l'eau où il disparut. Le roi plongea dans l'eau à son tour... Il ne trouva rien. Pas la moindre trace de la biche.

« Ce n'est pas une bête sauvage, se dit-il. C'est sûrement une nymphe. »

Il renvoya ses gens, à l'exception de son vizir, et décida de passer la nuit près de la fontaine à guetter l'eau pour voir la nymphe en sortir. La nuit vint, et malgré leurs efforts pour demeurer éveillés, le roi et son vizir succombèrent au sommeil.

Toutefois ce sommeil dura peu de temps. Ils furent bientôt réveillés par une douce musique. Et quel ne fut pas leur étonnement lorsque, en ouvrant les yeux, ils aperçurent devant eux... un magnifique palais.

— Seigneur, murmura le vizir effrayé, tout ceci n'est pas naturel ! C'est sûrement un enchantement. Abandonnons cette fontaine ! Je suis sûr qu'un magicien en veut à ta vie et te tend un piège !

— Quoi que ce soit, répondit le roi, je n'ai pas peur. Arrête de me parler de dangers, cela ne fait qu'exciter ma curiosité ! Je veux marcher vers ce palais et voir qui l'habite.

La porte du palais était ouverte. Les deux visiteurs entrèrent dans une grande cour, puis, de là, dans une salle pavée de porcelaine de Chine, ornée de sofas, de tapisseries, et parfumée des plus agréables senteurs. Comme il n'y avait personne dans cette salle, ils passèrent dans une autre où ils virent, assise sur un trône d'or, une jeune femme d'une extrême beauté, entièrement couverte d'or et de pierreries. Elle était entourée d'une dizaine de jeunes filles qui chantaient en jouant du luth. Lorsqu'elles virent les deux intrus, elles cessèrent leur chant.

Le roi s'avança vers le trône et salua la jeune femme.

— Reine des cœurs, je suis le roi de la Chine, lui dit-il. Un seul de tes regards a suffi à faire de moi ton esclave. Pourrais-tu me révéler ton nom ?

— Je suis une biche qui sait enchaîner les lions, répondit la jeune femme en souriant. Je suis cette proie que tu as poursuivie aujourd'hui et qui s'est jetée dans la fontaine.

— Puisque tu as le pouvoir de te métamorphoser, ne sois pas choquée par ma question, repartit le roi, car je me demande si en ce moment même tu ne m'apparais pas encore sous une figure trompeuse.

— Non, je t'apparais telle que je suis naturellement. Il est vrai cependant que je change de forme quand ça me plaît. Je peux, à mon gré, me rendre visible ou invisible aux hommes.

Sur ces paroles, la jeune femme descendit de son trône et, prenant la main du roi, le conduisit dans une salle où elle lui offrit, ainsi qu'à son vizir, un délicieux repas. Comme le roi allait la servir, elle refusa.

— Non, dit-elle. Mangez tous deux à votre faim sans vous soucier de nous. Seule l'odeur des plats nous sert de nourriture.

Elle ne mangea donc rien et, de même, ne but pas une seule goutte de vin. Elle se contentait de sentir la coupe qu'on lui présentait et l'odeur de celle-ci faisait sur elle autant d'effet que la liqueur elle-même. Elle fut ainsi légèrement enivrée – autant que Ruzvanschad – et put parler librement.

— Prince, dit-elle, bien que tu sois d'une espèce inférieure à la mienne, je crois bien que je t'aime. Et tu dois savoir qui je suis. Je m'appelle Schéhéristani. Je suis la fille unique du roi des génies qui règne sur l'île de Schéhéristan. J'ai quitté la cour de mon père il y a trois mois pour voyager et mieux connaître les fils d'Adam. J'ai parcouru le monde entier. J'ai traversé tes États, et j'étais prête à rentrer chez moi quand je t'ai vu aujourd'hui à la chasse. Mes sens se sont troublés, j'ai même rougi. Or, jamais un homme, un fils d'Adam, ne m'avait fait un tel effet. J'ai voulu m'éloigner de toi mais je n'en ai

pas eu la force, alors je me suis transformée en biche. Tu m'as poursuivie, tu t'es même jeté à l'eau pour me retrouver. Ensuite, ravie d'entendre ce que tu as dit à ton vizir, j'ai fait bâtir ce palais pour te recevoir. Les génies qui me servent l'ont construit en un instant.

Schéhéristani allait s'avancer vers Ruzvanschad pour l'embrasser, mais elle fut interrompue par l'arrivée d'un courrier. Celui-ci l'avisait que, son père étant mort, elle devait regagner son royaume pour être couronnée à son tour.

— Je dois partir, dit-elle à Ruzvanschad qui ne put la retenir, mais sois sûr que nous nous reverrons un jour. Si je te retrouve, toujours amoureux et fidèle, je t'épouserai.

Une épaisse nuit enveloppa aussitôt le roi et son vizir qui succombèrent à un étrange sommeil. Le lendemain, lorsqu'ils se réveillèrent, ils n'étaient plus dans le palais, mais en pleine campagne. Pas la moindre maison aux alentours.

— Vizir, avons-nous rêvé ? demanda le prince.

— Non, seigneur, je crois que nous avons été la proie d'un enchantement. La dame que nous avons vue est une magicienne, et toutes ces belles demoiselles qui chantaient et jouaient si bien du luth sont autant de démons à son service.

Le roi retourna dans son palais et, bien qu'il ne reçût aucune nouvelle de Schéhéristani, il ne réussit pas à l'oublier et sombra dans une profonde mélancolie.

Un an passa. Ruzvanschad décida de voyager pour se distraire de son chagrin.

Il partit seul. Il traversa plusieurs États et arriva au Tibet. Alors qu'il approchait de la capitale de ce royaume, il s'arrêta à l'ombre d'un arbre pour se reposer. Là, il aperçut une jeune fille, âgée de dix-huit ans à peine. Assise à même le sol, rêveuse, la tête appuyée sur une de ses mains, son air triste disait bien qu'elle venait de subir un grand malheur. Ses vêtements étaient déchirés, en haillons, pourtant on devinait que c'était une très belle personne et qu'elle n'était pas issue d'un milieu pauvre. Ruzvanschad, voulant lui venir en aide, lui demanda qui elle était.

— Je suis fille et femme de roi, lui répondit-elle. Cependant je ne suis pas ce que je dis. Je suis princesse, et ne suis pas ce que je suis.

À cette réponse, le roi demeura interdit.

— Vous me prenez pour une folle, n'est-ce pas ? ajouta la jeune fille en voyant son regard ahuri. Il est vrai que ce que je viens de dire est insensé. Mais vous comprendrez mes paroles lorsque vous saurez ce qui m'est arrivé.





V

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DES NAÏMANS

JE SUIS LA FILLE DU ROI DES NAÏMANS. À la mort de mon père, je devais prendre sa succession sur le trône, mais ma couronne a été usurpée par mon oncle. Il m'aurait tuée si Aly, le fidèle vizir de mon défunt père, ne m'avait protégée en se sauvant une nuit avec moi.

Nous avons gagné le Tibet. Là, Aly s'est fait passer pour un peintre indien, et moi pour sa fille. Nous avons vécu pauvrement afin de ne pas attirer l'attention des habitants et par là même, celle de mon oncle. Deux années se sont écoulées. Habitée à la pauvreté, je ne me souvenais même plus de ma condition. J'étais tranquille, j'oubliais peu à peu le passé.

Les tableaux d'Aly étaient très admirés. Le roi du Tibet en entendit parler et voulut les voir. Il se rendit en personne chez Aly, il me vit et tomba amoureux de moi. Ce qui fut réciproque. Notre mariage fut célébré dans la ville par de grandes réjouissances. J'aimais mon mari, j'en étais aimée, que demander de plus ? Hélas, mon bonheur ne devait pas durer.

Un soir, j'étais assise dans mon cabinet, en train de lire. Comme je me levais pour aller retrouver mon époux qui était déjà couché, je vis, pendant quelques fractions de seconde à peine, un effroyable fantôme me couper la route. Je me mis à hurler, réveillant le roi qui accourut aussitôt.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-il.

— Eh bien, je viens, je crois, de voir un fantôme, dis-je, un peu honteuse. Mais ce n'est rien, je dois être fatiguée.

— Non, non, ce n'est pas rien du tout ! Je suis encore plus troublé que toi. Est-ce que tu peux m'expliquer comment tu peux être en même temps dans cette pièce et dans mon lit ?... Viens voir ! ajouta le roi sans me laisser le temps de répondre.

En m'approchant du lit, je vis, couchée à ma place, une femme qui me ressemblait trait pour trait. Elle avait exactement le même visage que moi, la même silhouette, les mêmes vêtements. C'était mon double.

Comme je poussai un cri, la femme se leva d'un bond et, avec la même voix que la mienne, elle s'écria :

— Qu'est-ce que tu mijotes, scélérate ? ! Enchanteresse ! Crois-tu que le roi mon époux pourra ignorer qui de nous deux est sa femme et me chasser de son lit ? Malgré tes enchantements, mon mari voit bien que tu n'es qu'une misérable. Mon cher seigneur, dit-elle en se tournant vers le roi, ordonne qu'on la jette dans un sombre cachot, et demain, fais-la brûler !

J'aurais dû me révolter ! J'aurais dû lui répondre sur le même ton ! J'aurais dû me battre ! Mais non... Je me mis à pleurnicher.

— Seigneur, dis-je au roi, je croyais mes malheurs finis, et voilà qu'un démon jaloux vient encore bouleverser mon bonheur. Il a réussi, car tu ne me reconnais plus. Regarde-moi, je t'en prie ! Je te jure que je suis la princesse des Naïmans.

— Tu t'es trahie toi-même ! hurla l'autre sans laisser au roi le temps de me répondre. Il n'y a que les traîtres qui pleurent et font des serments !

— TAISEZ-VOUS TOUTES LES DEUX ! cria enfin le roi.

Il nous regarda encore alternativement l'une et l'autre, essayant de trouver un détail susceptible de l'aider à découvrir la vérité.

— Je n'arrive pas à reconnaître ma femme ! conclut-il, confus. L'une de vous est une magicienne qui cherche à me séduire, mais je ne peux pas la distinguer, et je crains, en punissant la coupable, de châtier l'innocente.

Il ordonna de nous enfermer dans des appartements séparés pour le reste de la nuit. Le lendemain, il fit venir Aly et ma nourrice afin de démêler cette histoire. Mais Aly lui-même fut incapable de me reconnaître ! Un instant, je crus être sauvée lorsque ma nourrice précisa au roi que j'avais une marque de naissance : une tache brune sur la hanche. Hélas, mon double l'avait aussi ! Ma nourrice nous interrogea. Elle jugea que mes réponses étaient plus pertinentes et son avis pencha pour moi. En revanche, Aly, lui, penchait pour l'autre femme. Si bien que le roi ne savait plus que faire. Sans se résoudre à me tuer, il me bannit de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons, et l'on me conduisit hors de la ville. Je suis arrivée jusqu'ici en vivant de la charité des personnes que j'ai rencontrées. Comprends-tu mieux mes paroles, maintenant ? conclut la jeune fille.

— Effectivement, confirma Ruzvanschad qui avait écouté son récit avec un grand étonnement. Mais console-toi, je suis sûr que tes ennuis touchent à leur fin. Un malheur extrême est proche de la prospérité, dit le proverbe. D'ailleurs, l'histoire du vizir Caverscha l'illustre parfaitement. La connais-tu ?

— Non, dit la jeune fille, mais je suis bien curieuse de l'entendre.

— Eh bien, le vizir Caverscha voulut un jour se baigner. Il se tenait au bord de sa piscine, lorsque sa bague s'échappa de son doigt et tomba à l'eau. Mais au lieu de plonger au fond, elle resta à la surface.

Étonné de ce prodige, Caverscha ordonna aussitôt à ses domestiques de débarrasser sa maison de toutes ses richesses et de les mettre en lieu sûr car, affirma-t-il, le roi allait l'arrêter.

Effectivement, il avait à peine terminé sa phrase que les officiers du roi arrivèrent pour le conduire en prison. Le malheureux Caverscha, dénoncé sur de faux témoignages, resta plusieurs années dans les fers. Il n'avait droit à aucune visite et chaque jour, son traitement était plus rude. On ne lui donnait pratiquement rien à manger. Alors qu'il ne réclamait que quelques grains de grenade à sucer pour se désaltérer, on avait la cruauté de les lui refuser, tant on voulait le torturer. Cependant, un jour, le gardien de la prison fut pris de pitié et lui apporta des grains de grenade dans un bol de porcelaine. Caverscha s'apprêtait à les déguster, il regardait avec des yeux pleins d'envie le bol qu'il avait posé par terre, mais un gros rat – sa cellule en était infestée – fut plus rapide que lui et les avala. Caverscha envoya aussitôt un message à ses domestiques, leur ordonnant de remettre en ordre sa maison, car, précisa-t-il, le roi était prêt à le libérer. Ce qui ne manqua pas d'arriver encore.

Les amis de Caverscha, lorsqu'ils le retrouvèrent, lui demandèrent comment il avait pu deviner qu'il serait arrêté, puis libéré de prison. « Quand j'ai vu, dit le vizir, que ma bague, au lieu de s'enfoncer dans l'eau, demeurait à la surface, j'ai jugé que ma gloire était arrivée au sommet, et que mon bonheur, ne pouvant plus croître, allait se transformer en malheur. Inversement, quand le rat s'est emparé des grains de grenade que j'avais mis tant de temps à obtenir, j'ai su que ma douleur extrême allait bientôt se transformer en joie... » Ainsi, conclut le roi de Chine, console-toi, jeune fille ! Je suis sûr que tes malheurs touchent à leur fin. Tu dois espérer. Comme moi, d'ailleurs. Car, moi non plus, je ne sais plus où j'en suis. Je me demande si la personne que j'aime n'est pas un affreux démon, si je ne suis pas le jouet d'une magicienne.

Toujours soucieux de rassurer la jeune fille, Ruzvanschad lui conta sa propre histoire.

Il avait à peine achevé qu'il aperçut un jeune homme à cheval qui attira son attention ainsi que celle de sa compagne. Il était nu et courait à bride abattue. Lorsqu'il passa près d'eux, la jeune fille porta la main à son cœur et s'écria :

— Mais... c'est... mon...

— Quoi ? demanda le roi, effrayé du trouble qui l'empêchait de finir sa phrase.

— C'est mon mari ! cria la jeune fille.

Cependant le jeune homme à cheval n'eut pas un regard pour elle, il poussait son cheval de plus en plus vite et regardait sans cesse derrière lui, comme s'il avait peur d'être poursuivi. De fait, il l'était. Car un

moment après, un autre cavalier apparut. Il avait, lui, de magnifiques habits et tenait à la main un sabre taché de sang. Mais le plus prodigieux, c'est qu'il ressemblait trait pour trait à celui qu'il poursuivait. À tel point que la jeune fille, en le voyant, ne put s'empêcher de crier avec autant de stupeur :

— C'est aussi mon mari !

Un troisième cavalier apparut encore, qui ne courait pas moins vite que les deux autres. Toutefois, il ne leur ressemblait pas et en voyant la jeune fille, il descendit de cheval.

— C'est toi, princesse ?! s'écria-t-il.

— C'est toi, Aly ?! s'étonna la princesse en retour.

— Béni soit le ciel de t'avoir conservée en vie ! s'exclama le vizir. C'en est fait, ton ennemie est morte. Le roi lui-même l'a tuée et pour achever sa vengeance, il poursuit en ce moment même un misérable qui par magie a pris ses propres traits. Mais je n'ai pas le temps de te raconter tout cela en détail, il faut que je rattrape le roi.

— Non, s'écria Ruzvanschad, reste auprès de la reine ! Je me charge de rattraper le roi et de le ramener ici.

Il monta à cheval et partit sur-le-champ. Aly put ainsi expliquer à la reine comment on avait démasqué la magicienne.

— Le roi, dit-il, pensant avoir eu raison de te chasser, a vécu avec ta rivale dans une entente parfaite. Ce matin, nous avons décidé d'aller à la chasse ; nous étions déjà éloignés du château quand le roi s'est souvenu tout à coup qu'il avait oublié de dire quelque chose à sa femme. Nous avons rebroussé chemin, le roi m'a demandé de l'attendre, et il s'est rendu dans l'appartement de la reine par un escalier dérobé. J'attends donc et, peu de temps après, je vois sortir un homme nu, qui a toute l'apparence du roi. Sans me dire un mot, il monte à cheval et se met à galoper d'un air épouvanté. Je m'apprête à le suivre, quand j'entends une voix crier derrière moi : « Attends, vizir ! Attends ! » Là, je vois le roi, cimenterre en main, qui court vers moi en se lamentant : « Nous avons chassé la reine pour garder une magicienne, me dit-il. Je viens de la tuer et il faut que je tue aussi le traître qui a pris mes traits. » Sur ce, il saute sur le cheval d'un esclave et part à toute vitesse. Voilà, ma reine, tout ce que je peux te dire pour l'instant.

Pendant ce temps-là, Ruzvanschad courait après le roi avec autant d'ardeur que s'il avait couru après sa belle biche blanche. De son côté, le roi, poursuivant le traître, le rattrapa sans tarder et, d'un coup de cimenterre, le désarçonna. Il allait l'achever lorsque le misérable mendia sa grâce.

— Je t'accorde cette grâce, lui dit le roi, si tu m'expliques tout ce qui vient de se passer.

— Je vais te dire la vérité, seigneur. Mais auparavant, il faut que je retrouve ma forme naturelle.

Sur ces paroles, l'usurpateur retira une bague qu'il avait au doigt et aussitôt, il apparut sous les traits d'un affreux vieillard.

— Voici l'histoire de ma vie, soupira-t-il.





VI

HISTOIRE DE MOCBEL

JE M'APPELLE MOCBEL, dit l'affreux vieillard après avoir retiré sa bague magique, tandis que le roi le menaçait toujours de son épée.

Je suis le fils d'un tisserand de Damas. Après sa mort, je me suis retrouvé à la tête d'une grosse fortune. Mais je ne songeais qu'à me divertir et à courir les femmes. Il y avait une voisine, notamment, qui me plaisait beaucoup. Elle s'appelait Dilnouaze. Elle avait de nombreux amants et pour la conquérir, j'ai dilapidé ma fortune en présents. Si bien qu'au bout de trois ans je n'avais plus rien. Je m'attendais à ce que Dilnouaze me chasse, mais elle n'en a rien fait.

— Mocbel, me dit-elle. Tu es le plus amoureux de tous mes amants, puisque tu t'es ruiné en premier. Et pour te montrer que je suis généreuse, je vais partager avec toi les présents que je recevrai de tes rivaux.

Elle m'a ainsi couvert d'or et d'argent et nous avons vécu très heureux pendant plusieurs années.

Mais, Dilnouaze vieillissant, le nombre de ses amants diminua et il arriva un jour où elle n'en eut plus un seul, à part moi ! Quelle mortification pour une femme qui aimait tant les hommes ! Elle était inconsolable.

— Ah ! Mocbel ! me dit-elle. La vieillesse m'est insupportable. Je n'arrive pas à m'habituer au mépris des hommes, moi qui les ai charmés dès l'enfance. Soit je meurs, soit je vais au désert de Pharan trouver Bédra. Bédra est la plus habile magicienne de l'Asie. Toute la terre est soumise à ses enchantements. Je sais où elle se cache, peut-être me donnera-t-elle un secret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieillesse ?

Elle me pria de l'accompagner. Nous sommes ainsi partis pour le désert. Après deux jours de marche, nous sommes arrivés au pied d'une montagne. Devant nous s'ouvrait une vaste et profonde caverne. C'était la demeure de la magicienne. Du trou qui servait d'entrée à cette caverne sortaient en permanence des oiseaux de mauvais augure. Non, ce n'étaient pas des oiseaux, mais plutôt des monstres volants qui faisaient retentir l'air de leurs cris funèbres. La vieille Bédra était assise sur une pierre, devant un fourneau d'or dans lequel il y avait un

pot d'argent plein de terre noire qui bouillait, bien qu'aucun feu ne fût allumé. La magicienne lisait un grand livre.

Après lui avoir montré les présents qu'elle lui avait apportés, Dilnouaze lui dit :

— Toute-puissante Bédra, j'implore ton secours. Il n'est pas besoin que je te révèle le sujet qui m'amène, puisque tu sais tout par le pouvoir de ton art.

— Inutile en effet de parler ! rétorqua Bédra.

Elle alla aussitôt chercher dans sa caverne deux fioles de verre. Elle les posa par terre et jeta une bague en or dans chacune d'elles. En même temps, elle reprit son livre et lut quelques formules magiques. Des flammes sortirent immédiatement de l'une des fioles, tandis que l'autre exhalait une fumée noire et épaisse qui, en s'élevant dans l'air, provoqua un énorme coup de tonnerre. Puis le silence revint et Bédra retira les bagues des fioles.

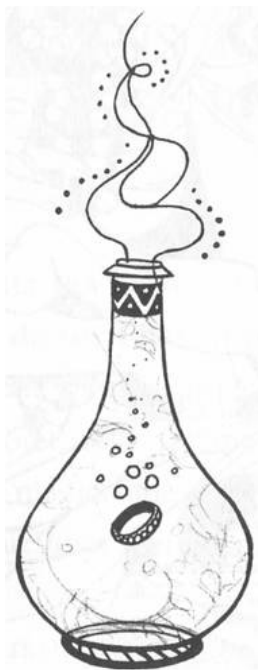
— Va ! dit-elle à Dilnouaze en lui mettant au doigt l'une des bagues. Cet anneau, tant que tu le porteras, aura le pouvoir de te faire prendre les traits de toutes les femmes qu'il te plaira. Toi, Mochel, je te fais présent de l'autre anneau, qui a les mêmes pouvoirs, conclut-elle en me mettant la deuxième bague au doigt.

De retour à Damas, nous avons testé le pouvoir de nos anneaux. Prodigieux ! Dilnouaze se fit passer pour une des plus belles femmes de la ville et elle eut de nombreux amants à qui elle soutira de grosses sommes d'argent. Quant à moi, j'utilisais ma bague aussi bien pour me divertir que pour voler.

Ensuite, nous avons eu envie de voyager. Nous sommes allés jusqu'au royaume des Naïmans et là, seigneur, Dilnouaze s'est introduite dans ton palais où il est arrivé ce que tu sais.

— Je devrais te tuer ! déclara le roi à la fin de ce récit. Mais puisque je t'ai promis la vie sauve, je vais simplement te retirer ta bague. Tu ne pourras plus nuire, et ta vieillesse sera ton supplice.

Là-dessus, Ruzvanschad arriva. Il annonça au roi que sa femme – la vraie – était toujours en vie et il le conduisit sans tarder auprès d'elle. Bien que le roi voulût remercier Ruzvanschad en lui offrant l'hospitalité, celui-ci déclina l'invitation et préféra rentrer chez lui.





VII

RUZVANSCHAD NE TIENT PAS SA PROMESSE

RUZVANSCHAD RENTRA DONC EN CHINE. S'il reprit le gouvernement de ses États, il pensait toujours à Schéhéristani. Cette magnifique biche qui lui était apparue dans la forêt, cette femme qu'il aimait passionnément, cette magicienne... comment fallait-il la qualifier ? Elle occupait son esprit, son cœur, sans trêve.

Or un matin, alors que tous les courtisans étaient rassemblés et que, selon la coutume, ils attendaient Ruzvanschad, on vint leur annoncer qu'il était introuvable. On fit des recherches, on organisa des battues, en vain. Le roi avait disparu.

Muézin, son vizir, se lamenta tout particulièrement, car il aimait beaucoup son maître. « Ah ! s'exclama-t-il. Je suis sûr que c'est un pouvoir magique qui l'a enlevé à son peuple. C'est par l'art d'une funeste enchanteresse que nous l'avons perdu ! »

Il avait raison. Car pendant qu'il pleurait, Ruzvanschad, lui, était au comble de la joie dans l'île de Schéhéristan, où il avait été transporté sur ordre de Schéhéristani. Effectivement, celle-ci s'était enfin résolue à tenir la parole qu'elle avait donnée et elle l'avait fait enlever par un de ses génies.

— Je croyais que tu m'avais oublié ! s'écria le prince en l'embrassant avec une tendresse infinie.

— Du tout, prince ! L'absence, chez les génies, n'engendre pas l'oubli, comme chez les hommes.

— Eh bien moi qui suis un homme, renchérit le roi, tu vois, je suis aussi constant que les génies. Mais le temps m'a paru très long et j'étais impatient de te revoir.

— Je sais, et je veux dès aujourd'hui honorer ma promesse. Nous allons nous marier.

On s'attela ainsi aux préparatifs du mariage. Cependant, juste avant la cérémonie, Schéhéristani eut une dernière exigence.

— Il faut que tu me promettes une chose, une seule, dit-elle au roi. Cette promesse est essentielle à notre bonheur. Et si jamais tu ne la respectes pas, nous serons tous deux très malheureux.

— Je promets tout ce que tu voudras, tout !

— Ce que j'attends de toi est difficile, précisa la reine, hésitante.

D'autant que tu es un enfant d'Adam et moi, un génie. Nous autres, nous avons nos lois, nos coutumes, bien différentes des vôtres.

— Sois assurée que je n'irai jamais contre ta volonté !

— Bien. Dans ce cas, jure-moi que si je fais devant toi une action qui te déplaît, jamais tu ne me la reprocheras.

— Évidemment ! s'enflamma le prince. Il n'y a rien de plus facile que de tenir cette promesse. Je jure que j'approuverai toutes tes actions, quelles qu'elles soient.

— Très bien. Encore un conseil, ajouta Schéhéristani, un conseil que tu dois écouter très attentivement : si tu me vois faire quelque chose qui ne te semble pas raisonnable, dis-toi en toi-même : « Elle n'agit pas sans raison. »

— Je te le jure ! affirma encore Ruzvanschad.

Le mariage fut enfin célébré. Ruzvanschad, au comble du bonheur, ne pensa qu'aux jeux et aux plaisirs, à charmer la princesse sa femme, si bien qu'il perdit pour un temps le souvenir de la Chine.

Au bout d'un an, Schéhéristani accoucha d'un petit prince aussi beau qu'un quartier de lune. On fit de nouvelles réjouissances. Le roi était encore plus heureux, il adorait son fils qu'il ne cessait de gâter et de cajoler. Un jour, alors qu'il était en train de couvrir le bébé de baisers, Schéhéristani vint le rejoindre.

— Donne-le-moi, dit-elle, que je l'embrasse moi aussi !

Le roi lui tendit l'enfant que Schéhéristani serra contre elle avec tendresse. Souriant au petit, elle lui chatouilla le menton, lui mordilla les doigts, le pinça gentiment afin de provoquer son rire puis, avant même que le roi puisse faire un mouvement pour la retenir, elle le jeta au feu et contempla avec un sourire satisfait le pauvre petit corps qui fut rapidement réduit en cendres.

Le roi crut mourir de chagrin. Il demeura pétrifié, interdit, à regarder sa femme qui allait et venait dans la pièce comme si de rien n'était. Se souvenant de la promesse qu'il avait faite, il ne dit rien et se retira dans son cabinet pour pleurer à son aise.

« Quelle horrible mère elle fait ! se dit-il une fois seul. Quelle mère atroce et barbare ! Elle a jeté mon enfant au feu ! Mais... Mais il faut que je me persuade qu'elle n'agit pas sans raison. Oui, il le faut. »

Le roi s'efforça donc de ne faire aucun reproche à Schéhéristani.

Un an après, celle-ci mit au monde une princesse encore plus belle que le prince. On l'appela Balkis. Le roi, charmé de la beauté de sa fille, ne se lassait pas de la regarder, il en oublia presque le sort tragique de son premier-né. Mais sa joie fut de courte durée. Quelques jours après l'accouchement de la reine, une énorme chienne blanche se glissa dans sa chambre. Elle avait une gueule béante qui laissait voir des crocs d'une longueur effroyable.

— Tiens, dit aussitôt la reine en souriant à ce monstre. Le berceau

est là. Sers-toi !

La chienne saisit la petite fille dans sa gueule et s'enfuit.

Comment décrire la douleur du roi à ce spectacle ? Les injures les plus violentes allaient s'échapper de sa bouche, mais une nouvelle fois, il se retira dans son cabinet de peur d'éclater devant la reine.

— Schéhéristani ! se lamenta-t-il. Comment peux-tu traiter ainsi tes propres enfants ? Je déteste tes coutumes ! Je déteste tes lois ! Je déteste les génies !

Il éclata en sanglots et, pris de rage, brisa tout dans son cabinet. Cependant il eut la force nécessaire pour se répéter : « Elle n'agit pas ainsi sans raison... Elle n'agit pas ainsi sans raison. » Jusqu'à ce qu'il en fût à peu près convaincu.

Il n'eut donc pas un mot de reproche envers la reine, mais l'île de Schéhéristan lui étant devenue insupportable, il décida de rentrer en Chine.

— C'est une bonne idée, lui dit la reine lorsqu'il l'avisa de son départ. D'autant que ta présence y est nécessaire. Je viens d'apprendre que les Mongols lèvent contre toi une puissante armée. Pars ! Tes sujets combattront mieux si tu es à leur tête. J'irai te voir de toute façon.

Grâce à la magie des génies, le roi fut très vite de retour en Chine. Les Mongols, dotés de forces considérables, étaient déjà entrés dans le royaume qu'ils voulaient conquérir. Ruzvanschad rassembla ses troupes et alla au-devant de ses ennemis. Il installa son camp dans une plaine et fit apporter à ses soldats un important ravitaillement : des fruits, des conserves, du vin, portés sur des chameaux et des mulets. La caravane était conduite par Wély, un de ses fidèles ministres.

Comme le chargement arrivait dans la plaine, Schéhéristani apparut, accompagnée de ses génies. Ils déchargèrent les chameaux, mais au lieu de distribuer les vivres aux soldats, ils les détruisirent, écrasant la nourriture et perçant les outres qui contenaient les boissons. Ils mirent tout en pièces, de sorte qu'il ne resta rien à manger ou à boire. Pas une miette. Pas une seule goutte d'eau ou de vin. Ruzvanschad, qui se reposait dans sa tente avant le combat, fut aussitôt prévenu. Il se précipita au-devant de la princesse et cette fois, il laissa éclater sa colère.

— Je ne peux plus me taire ! hurla-t-il. Tu as mis ma patience à bout. Quand tu as jeté mon fils au feu et donné ma fille à un horrible monstre, j'ai ravalé ma douleur, mais là, c'en est trop ! Ce que tu viens de faire n'est rien d'autre qu'un attentat à ma vie. Voilà que, à cause de toi, mon armée n'a plus de nourriture. Que va-t-elle devenir maintenant ?... Parle, voyons ! Qu'est-ce que tu cherches ? Tu veux me voir réduit en captivité par mes ennemis ? Pire, tu veux me voir tué par eux ?

— Seigneur, répondit calmement la reine, tu aurais dû te taire encore une fois. Tu as rompu le silence, et tu as eu tort. Mais puisque tu as parlé, c'est fini, le mal est sans remède. Je ne peux plus détourner le malheur qui arrive... Ah ! Quel gâchis ! Écoute bien, écoute bien ce que je vais te révéler. Sais-tu ce qu'était ce feu où j'ai jeté notre fils ? C'était un Salamandre(5) habile à qui j'ai confié l'éducation du jeune prince. Quant à la chienne que tu as vue, c'était une fée qui a bien voulu se charger de ta fille pour lui enseigner toutes les sciences de la magie. D'ailleurs, le Salamandre et la fée s'acquittent très bien de leur tâche, ils élèvent le frère et la sœur d'une manière admirable. Tu n'as qu'à en juger par toi-même. Gardes ! ordonna-t-elle à ses génies, faites venir mon fils et ma fille !

Son ordre fut exécuté sur-le-champ et le roi put voir, embrasser et serrer contre lui ses deux enfants. Vêtus de riches habits, ils étaient en parfaite santé et d'une beauté à couper le souffle.

— Maintenant, seigneur, poursuivit Schéhéristani, tu dois savoir pourquoi j'ai détruit tes vivres. Wély, ton ministre, a été corrompu par le roi des Mongols et en échange d'une grosse somme d'argent, il a empoisonné tout ton ravitaillement.

Elle ordonna qu'on amène Wély. Devant lui, elle fit ouvrir un pot de confiture échappé de la destruction des vivres et lui demanda de le manger.

— Euh... C'est que, princesse, prétexta Wély, rougissant et tremblant de tous ses membres, je n'ai pas vraiment faim pour le moment, mais dès que j'aurai retrouvé l'appétit, je la mangerai, je te le promets.

— Mange cette confiture tout de suite ou je te fais trancher la tête ! ordonna Ruzvanschad.

Contraint d'obéir, le ministre goûta un peu de confiture et tomba aussitôt raide mort.

— Alors, est-ce que tu doutes encore de moi ? demanda Schéhéristani.

— Non, et je reconnais que j'ai eu tort de ne pas tenir ma promesse. Mais pour l'instant, c'est mon armée qui m'inquiète, car sans vivres, mes soldats vont mourir.

— Ne t'inquiète pas, demain tu auras plus de vivres qu'il n'en faut. Attaque tes ennemis cette nuit, tu auras la victoire.

Une nouvelle fois les prédictions de Schéhéristani se vérifièrent. Prenant elle-même la tête de ses génies, elle fondit sur les Mongols qui furent rapidement vaincus.

Le lendemain de cette bataille qui apporta une grande victoire à Ruzvanschad, la reine et ses enfants parurent une dernière fois devant lui.

— La guerre est finie, dit-elle. Tu peux retourner dans ton palais pour y vivre tranquillement. Quant à moi, je m'en vais. Nous devons

nous séparer pour toujours. Par ta faute.

— Pardonne-moi ! supplia le prince. Je te jure que tu n'auras plus à te plaindre de moi. Quoi que tu fasses, je t'approuverai, tu peux en être certaine.

— Ce nouveau serment est inutile, répondit la reine en secouant tristement la tête. S'il ne tenait qu'à moi, je t'aurais pardonné, mais chez les génies, aucune loi, jamais, ne doit être enfreinte. Adieu, prince, ajouta-t-elle en pleurant, tu perds ta femme et tes enfants.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle disparut, emmenant avec elle ses enfants vers une destination mystérieuse.

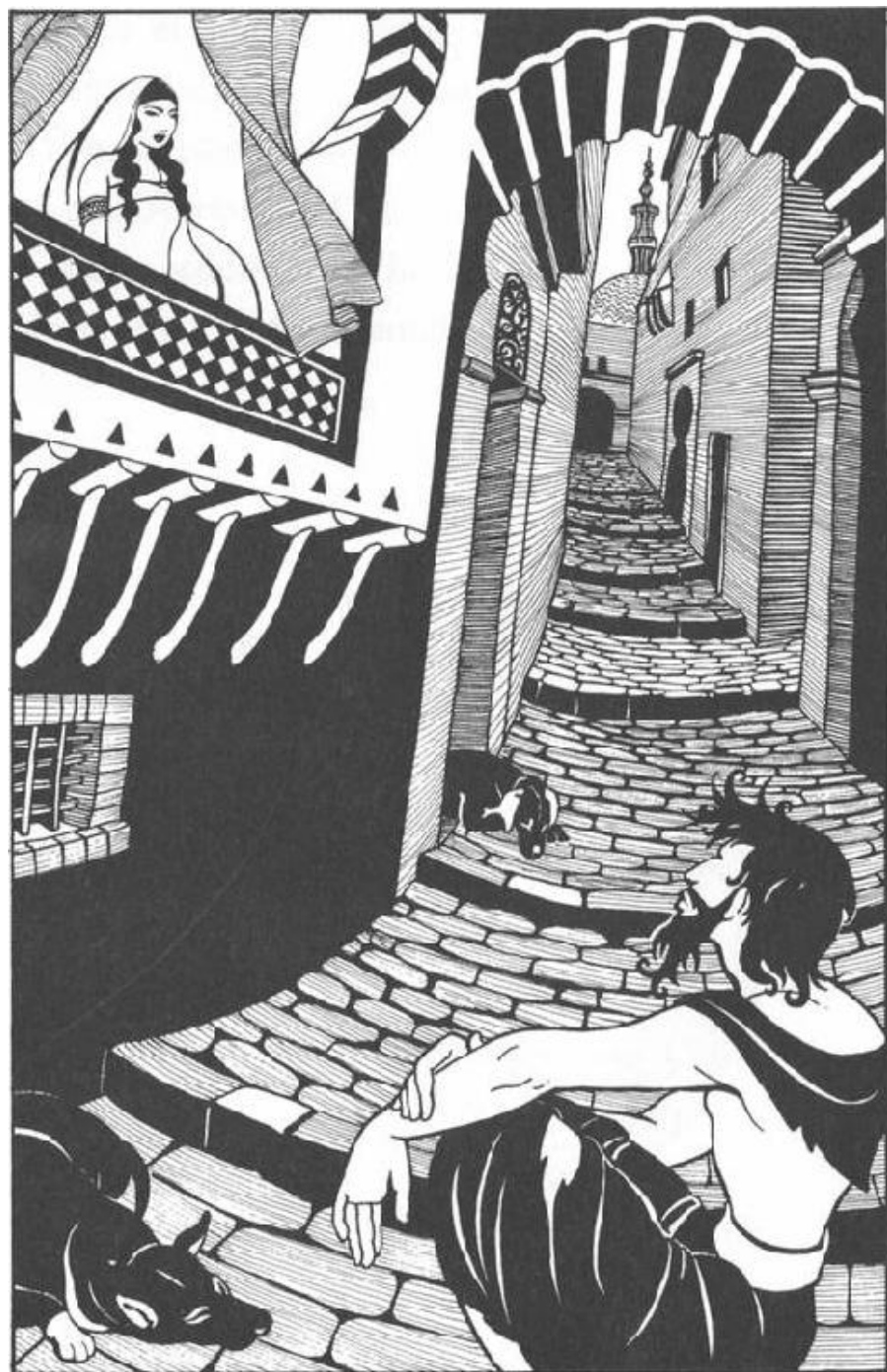
Ruzvanschad aurait préféré mourir de la main du roi des Mongols plutôt que de subir un sort si tragique. Il abandonna son royaume à Muézin et s'enferma dans son appartement, sans jamais vouloir entendre parler d'autre chose que de sa femme et de ses enfants.

Il demeura près de dix ans ainsi, seul et mélancolique. Il tomba malade et s'en réjouit, car son unique souhait était désormais de mourir. Alors qu'il allait rendre son dernier soupir, Schéhéristani parut devant lui.

— Ton châtiment est terminé, dit-elle en lui prenant la main. Nos lois exigeaient une séparation de dix ans. Je ne pouvais te revoir que si tu me restais fidèle, ce que tu as fait, à mon grand étonnement. Car je n'aurais jamais cru qu'un fils d'Adam soit capable d'une telle patience et d'un tel amour. Je me suis trompée et je reviens à toi, avec tes enfants.

Schéhéristani usa de magie et la santé du roi fut rétablie. Après tant d'années de solitude et de repentir, il était pardonné, enfin ! Et put vivre longtemps encore, entouré de sa famille.





3

DES APPARENCES TROMPEUSES

VIII

HISTOIRE DE FADLALLAH ET ZEMROUDE

À L'ÂGE DE VINGT ANS, le prince Fadlallah, fils du roi de Moussel, eut envie de voyager. Son père lui donna un cortège composé d'officiers et de soldats de sa propre garde et le laissa partir, en lui faisant promettre toutefois qu'il n'irait pas plus loin que Bagdad.

Le début du voyage se passa bien. Mais une nuit, alors que le prince et son escorte se reposaient dans une prairie où ils avaient établi leur camp, ils furent brusquement attaqués par des Arabes bédouins. Malgré le combat désespéré qu'ils livrèrent pour se défendre, ils durent plier sous le nombre des assaillants et se rendre. Au lieu de constituer les survivants en prisonniers – comme le veut la coutume – les bédouins eurent la cruauté de les faire tous périr par le sabre. Fadlallah allait subir le même sort que ses soldats lorsqu'il s'écria :

— Arrêtez ! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! Je suis le prince Fadlallah, fils unique du roi de Moussel et héritier de ses États !

Il pensait, en faisant connaître son rang, sauver sa vie. Malheureusement, il ne fit qu'attiser la haine de ses bourreaux.

— Formidable ! s'écria le chef des bédouins. Je déteste ton père. Il a fait pendre plusieurs de mes camarades et je vais me venger de lui.

Il ordonna de transporter le prince dans une forêt et de l'attacher à un arbre. Là, après avoir subi toutes sortes de sévices de la part des bédouins, il fut abandonné, condamné à une mort lente et atroce. Privé d'eau et de nourriture, il serait dévoré par les bêtes sauvages.

Après plusieurs jours de ce supplice, Fadlallah, couvert de plaies et plus maigre que son ombre, allait rendre son dernier soupir, lorsqu'il sentit une main le secouer.

— Jeune homme ! murmura une voix qu'il ne connaissait pas. Je suis la femme du chef des brigands qui t'ont maltraité. J'ai pitié de toi. Nous devons lever le camp à l'aube. Si je défais tes liens, est-ce que tu auras encore assez de force pour te sauver ?

— Oui, oui, répondit aussitôt Fadlallah. Puisque Dieu t'a inspiré de la pitié, il me donnera les forces nécessaires à ma fuite.

La femme défit les liens de Fadlallah et lui donna un vieux vêtement dérobé à son mari, ainsi que quelques provisions.

— Va par là, lui dit-elle en lui indiquant un sentier dans la forêt, suis cette route et tu arriveras à un lieu habité.

Le prince marcha sur la route toute la nuit sans s'en éloigner, comme le lui avait recommandé sa libératrice. Il rencontra le lendemain un marchand, se joignit à sa caravane et put ainsi arriver à Bagdad après deux jours de voyage.

Là, tout prince qu'il fût, Fadlallah, torturé par la faim, dut mendier sa nourriture comme un misérable. Alors qu'il se tenait sous les fenêtres d'une maison, une vieille esclave lui lança un morceau de pain. Un coup de vent souleva le rideau de la fenêtre juste avant que l'esclave la referme et Fadlallah eut le temps d'apercevoir une jeune femme d'une beauté surprenante. Il se sentit aussitôt ébloui, comme foudroyé. Et il demeura immobile devant la maison, si troublé, si éperdu d'amour que la vieille esclave le prit pour un fou et appela des gardes qui le jetèrent en prison pour la nuit.

Le lendemain, Fadlallah fut amené devant le [cadi](#)⁽⁶⁾ pour être jugé.

— Sais-tu que la mendicité est interdite dans ma ville ? lui demanda le [cadi](#) d'un air sévère.

— Non, Seigneur, je ne le savais pas, je suis étranger, répondit Fadlallah en guise d'excuse.

Pour preuve de sa bonne foi, il fit un récit détaillé de ses aventures. Il raconta sa capture par les bédouins, le supplice qu'ils lui avaient infligé et confia même l'amour fou qu'il avait conçu pour la jeune femme qu'il avait aperçue. Toutefois, il ne révéla pas qu'il était fils de roi dans son propre pays.

— Sais-tu qui est cette jeune femme dont tu es amoureux ? demanda le [cadi](#).

— Non, seigneur, je l'ignore, puisque, comme je te l'ai déjà dit, je suis étranger.

— C'est la fille de Mouaffac, un homme très riche qui autrefois était gouverneur de cette ville. Il a eu la mauvaise idée de se brouiller avec moi, si bien que j'ai fait en sorte de le perdre dans l'esprit du calife et il a été privé de son poste.

La figure du [cadi](#) se rembrunit. Mouaffac était toujours son ennemi et il le détestait, cherchant sans cesse de nouveaux moyens de lui nuire. Il demeura songeur un instant, puis s'égaya soudain.

— Jeune homme, s'exclama-t-il, on m'a dit qu'effectivement la fille de Mouaffac était une pure merveille. Tu as beau être le dernier des misérables, je vais combler tes vœux. Tu réussiras à épouser cette fille, crois-moi ! Tu n'as qu'à me laisser faire.

Fadlallah, qui ne soupçonnait pas les intentions véritables du cadi, le remercia et suivit les gardes qui le conduisirent au hammam. Quant au cadi, il fit aussitôt convoquer Mouaffac.

Dès que celui-ci arriva, il se leva, alla au-devant de lui et l'embrassa à plusieurs reprises avec effusion.

« Tiens ! Tiens ! se dit Mouaffac, étonné de cet accueil. Comment se fait-il que mon plus grand ennemi se montre aussi chaleureux envers moi ? Il y a sûrement quelque chose de trouble là-dessous. »

— Mouaffac, mon ami ! lui dit le cadi. Le ciel ne veut pas que nous demeurions ennemis. Il nous offre aujourd'hui l'occasion d'éteindre la haine qui sépare nos familles. Le prince de Basra est arrivé à Bagdad hier soir et il est venu loger chez moi. Il a entendu parler de ta fille et sur le portrait qu'on lui en a fait, il a décidé de te la demander en mariage. Il veut que ce mariage soit célébré par mon intermédiaire, ce dont je suis ravi.

Mouaffac, toujours méfiant, marqua un temps avant de répondre :

— C'est une nouvelle très étonnante, remarqua-t-il enfin. Tu dis que le prince de Basra veut épouser Zemroude, ma fille ? Et c'est toi, mon plus grand ennemi, qu'il charge de ce mariage, toi qui t'es toujours montré si ardent à me nuire ?

— Voyons ! Voyons ! rétorqua le cadi en redoublant ses embrassades et ses politesses, oublions le passé ! Ne parlons plus de nos désaccords et vivons désormais en bonne entente !

Mouaffac, qui était naturellement aussi bon que le cadi était mauvais, finit par croire aux faux témoignages d'amitié de son ennemi. Il se livra sans défiance à ses perfides caresses, lorsque Fadlallah, vêtu d'un magnifique caftan brodé d'or – offert par le cadi – entra dans la salle.

— Grand prince ! lui dit aussitôt le cadi, voici le seigneur Mouaffac. Il consent à vous donner sa fille pour légitime épouse.

— Je suis confus de l'honneur que vous me faites, ajouta Mouaffac. Car ma fille serait assez heureuse d'être simplement l'une de vos esclaves.

Ces paroles jetèrent Fadlallah dans un grand étonnement. Comme le cadi craignait qu'il ne révèle la vérité, il s'empessa de prendre la parole à sa place.

— Il faut dresser tout de suite le contrat de mariage !

Ce qui fut aussitôt fait. Lorsque Fadlallah eut apposé sur le contrat sa signature à côté de celle de Mouaffac, le cadi donna de nouveaux ordres :

— Vous savez que les affaires des grands ne se font pas comme celles des simples hommes. Il y faut du secret et de la diligence. Mouaffac, conduis tout de suite ce prince chez toi ! Il est désormais ton gendre, et le mariage doit être consommé sans tarder !

Fadlallah fut donc conduit chez Mouaffac, auprès de Zemroude. Celle-ci, pensant que son père venait de la donner au prince de Basra, le reçut avec tous les honneurs. Sans compter qu'elle ne fut pas insensible à la jeunesse et à la beauté de Fadlallah.

Pour célébrer les noces de sa fille, Mouaffac fit préparer un grand repas au cours duquel la mariée parut, vêtue de ses plus beaux atours, plus belle encore qu'une houri(7). Le repas fut suivi de danses et de concerts. Au milieu de la soirée, la mariée disparut avec sa mère puis, un moment plus tard, Mouaffac prit la main de Fadlallah et le conduisit dans une chambre magnifique. Un grand lit de brocart d'or, entouré de bougies de cire parfumée qui brûlaient sur des flambeaux d'argent, trônait au milieu de la pièce. Quant à Zemroude, que sa mère et deux esclaves avaient déshabillée, elle y était déjà couchée. Fadlallah se déshabilla à son tour et on laissa seuls les jeunes époux qui profitèrent avec un amour partagé de leur nuit de noces.

Le lendemain, on frappa à la porte de la chambre. Fadlallah alla ouvrir et vit un soldat du cadî qui tenait un gros paquet à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, tout sourire. Un cadeau que nous envoie le cadî, à ma femme et à moi ? Ce sont des robes d'honneur ?

À ces paroles, le soldat éclata de rire.

— Seigneur aventurier, lui dit-il, le cadî te salue et te demande de lui rendre le caftan qu'il t'a prêté hier pour imiter le prince de Basra. En échange, tu peux reprendre ta vieille robe et tes haillons.

Fadlallah comprit alors qu'il avait été le jouet du cadî. Il fut obligé de rendre son habit de fête pour reprendre son vieux caftan déchiré. Zemroude, qui avait entendu les paroles du soldat, accourut et vit son époux en guenilles.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria-t-elle. Que signifie ce changement d'habit ? Est-ce que ce soldat a dit la vérité ?

— Oui... et non, répondit Fadlallah.

Il attendit un bref moment, puis ajouta :

— Le cadî est un grand scélérat. Il voulait te donner pour époux un misérable, afin de jouer un mauvais tour à ton père. Mais il a été dupe de sa propre ruse. Il me prend pour un mendiant, or je suis réellement prince. Le rang du prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis le fils unique du roi de Moussel, l'héritier du grand Ben Ortoc. Et Fadlallah est mon nom.

Puis il lui raconta toutes ses aventures.

— Fadlallah, dit Zemroude après l'avoir écouté avec la plus grande attention, je t'aime et je t'aimerais même si tu n'étais pas fils de roi. Ta haute naissance ne me rassure que par rapport à mon père qui est plus sensible que moi à ces questions d'honneur. Pour ma part, toute mon ambition est d'avoir un mari qui m'aime et ne me trompe pas.

Là-dessus, elle donna des ordres pour qu'on habille Fadlallah comme le méritait son rang.

— Le cadi pense que nous sommes en ce moment accablés de douleur, or c'est l'inverse, ajouta-t-elle ensuite avec un grand sourire. Mais avant de lui révéler qui tu es, il faut le punir. Et ça, je m'en charge ! Il y a dans cette ville un teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable...

Le sourire de Zemroude s'agrandit, ses yeux brillèrent d'une lueur maligne et elle déposa un tendre baiser sur les lèvres de son époux.

— Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. Je veux te faire la surprise. Sache seulement que je médite une vengeance qui mettra le cadi au désespoir.





IX

LA VENGEANCE DE ZEMROUDE

ZEMROUDE enfila des habits simples, se couvrit le visage d'un voile très épais et sortit seule pour se rendre à l'hôtel du cadî. Là, elle se tint debout dans un coin de la salle où le juge donnait audience.

Dès que le cadî l'aperçut, il fut frappé par son port majestueux et il envoya un garde lui demander qui elle était et ce qu'elle désirait. Elle répondit qu'elle était fille d'un artisan de la ville et qu'elle voulait s'entretenir avec le cadî d'une affaire secrète. Aussitôt le juge – qui aimait le beau sexe – lui fit signe d'approcher et la conduisit dans un cabinet privé à côté de son tribunal.

Zemroude le suivit, s'assit sur un sofa et releva son voile. Juste un peu. Elle ne découvrit que sa bouche. Mais le cadî n'en fut pas moins ébloui et, tout excité, il s'assit à côté d'elle.

— Eh bien, ma chère enfant, qu'y a-t-il pour ton service ? lui demanda-t-il en lui prenant les mains.

— Seigneur, s'exclama Zemroude avec des larmes dans la voix, vous avez le pouvoir de faire respecter les lois, vous qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, aussi, je vous en prie, écoutez mes plaintes ! Ayez pitié de moi !

— Explique-moi donc ton affaire, répondit le cadî, déjà très ému. Je jure que je ferai pour toi le possible et l'impossible.

Zemroude retira alors complètement son voile, révélant une chevelure couleur de musc qui flottait en boucles abondantes sur ses épaules.

— Dites-moi, seigneur, dites-moi franchement, est-ce que cette chevelure est laide ? Je vous en prie, examinez mon visage, ajouta-t-elle en se rapprochant du cadî qui fut ainsi enivré de son délicieux parfum, et dites-moi sans égard ce que vous en pensez !

Le cadî, qui jusque-là n'avait vu que les lèvres de Zemroude, ne sut où donner des yeux. Il la contempla un long moment bouche bée, l'air complètement stupide. Il semblait avoir perdu la parole.

— Ce que... que... j'en pense ? répéta-t-il enfin en bégayant. Mais... Mais je n'aperçois en toi aucun défaut ! Absolument aucun !

Et se sentant tout à coup l'âme d'un poète, il poursuivit :

— Ton front ressemble à une lame d'argent, tes sourcils à deux arcs,

tes joues à des roses, tes yeux à deux pierres précieuses qui jettent un éclat éblouissant ! Quant à ta bouche, on la prendrait pour une boîte de rubis enfermant un bracelet de perles !

À ces mots, la fille de Mouaffac esquisssa un sourire de remerciement et baissa les yeux en minaudant. Mais elle ne s'en tint pas là. Elle se leva et fit quelques pas dans la pièce en prenant une démarche aguichante, balançant lentement ses hanches afin de mettre en valeur les gracieuses courbes de son corps.

— Regardez ma taille, seigneur, regardez-la bien ! Est-ce que vous la trouvez épaisse ? Est-ce qu'elle n'est pas bien dessinée ? Est-ce que je marche maladroitement ? Est-ce que mes gestes sont embarrassés ? En un mot, est-ce qu'il y a quelque chose de choquant en moi ?

— Non ! Non ! assura le cadî, tremblant d'excitation. Je suis enchanté de toute ta personne ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau !

— Et mes bras ? insista Zemroude en les découvrant. Est-ce qu'ils ne sont pas parfaitement blancs et bien ronds ? Est-ce que...

— Arrête ! Arrête ! supplia le cadî. (Il était à deux doigts de s'évanouir.) Tu me mets à la torture. Si tu as d'autres choses à dire, parle vite, car je sens que ma raison m'abandonne ! Je ne réponds plus de mes réactions !

— Eh bien, expliqua Zemroude, sachez que malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obscurité, dans une maison fermée à double tour comme une prison. Non seulement on interdit aux hommes de me voir, mais aux femmes aussi ! Je n'ai même pas la consolation de la présence d'une amie. Il y a longtemps que j'aurais pu me marier, si mon père n'avait systématiquement refusé tous les partis qui se sont présentés. Il dit aux uns que je suis plus sèche que du bois, aux autres que je suis bouffie. Il prétend encore que je suis boiteuse, manchote, bossue, que j'ai perdu l'esprit. Il est même allé jusqu'à inventer que j'avais une déformation du crâne qui triple la taille de ma tête par rapport à celle de mon corps, et enfin, que je souffre d'une maladie contagieuse de la peau, la gale, rien que ça ! Bref, il a tellement menti, il m'a tellement critiquée que plus personne ne veut m'épouser et je suis condamnée à un éternel célibat.

Là-dessus, Zemroude fondit en larmes.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! se lamenta le cadî, quel père barbare ! Comment peut-on traiter une fille aussi aimable avec tant de rigueur ? Mais pourquoi, mon ange, pourquoi ton père refuse-t-il de te marier ?

— Je n'en sais rien ! répliqua Zemroude en redoublant ses larmes. Mais ma patience est à bout ! Je ne peux plus vivre ainsi. J'ai trouvé aujourd'hui le moyen de me sauver pour implorer votre secours. Je vous en supplie, faites jouer votre autorité, sinon, je ne réponds plus de rien ! Je vous jure que je me frapperai moi-même de mille coups de poignard !

Ces mots achevèrent de mettre à l'envers la cervelle du cadi.

— Non ! s'écria-t-il. Tu ne mourras pas et tu ne passeras pas ta jeunesse dans les pleurs et les gémissements. Dès aujourd'hui, tu seras la femme du cadi de Bagdad !... Oui, parfaite image des houris, si tu y consens, je suis prêt à t'épouser !

— Oh ! Seigneur, bien sûr que j'y consens ! dit Zemroude en offrant au cadi son plus beau sourire, accompagné d'un savant battement de cils, mais jamais vous n'obtiendrez l'accord de mon père.

— Ne t'inquiète pas, je me charge de ton père ! Dis-moi seulement comment il s'appelle, quelles sont sa profession et son adresse.

— Il s'appelle Ousta Omar. Il est teinturier et habite sur le quai est du Tigre.

— Très bien. Retourne chez toi et sèche tes larmes, ma beauté ! On se reverra très bientôt, crois-moi !

Le cadi envoya sur l'heure un garde chercher Ousta Omar. Celui-ci, croyant que quelqu'un avait porté plainte contre lui, se rendit chez le juge en tremblant de peur. On le fit entrer dans le cabinet particulier et comme le cadi invitait Ousta à s'asseoir près de lui sur le sofa, le teinturier, surpris d'un tel honneur, changea plusieurs fois de couleur.

— Maître Omar, commença le cadi, je suis bien aise de te voir, il y a longtemps que j'entends parler de toi en fort bons termes. On dit que tu es un homme honnête. Tu fais tes prières, tu ne manges pas de porc, tu ne bois pas de vin et enfin tu travailles beaucoup.

— C'est vrai, seigneur, et je me prépare même à faire le pèlerinage à La Mecque.

— Très bien, très bien, j'aime les bons musulmans, dit le juge, pressé d'en arriver au fait. On m'a dit aussi que tu as une fille en âge d'être mariée. Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés. Mais... (Le teinturier poussa un grand soupir.) La pauvre ! Elle n'est pas en état d'être présentée à un homme. Elle est laide. Que dis-je ? Elle est atroce, effroyable, estropiée, galeuse, imbécile, complètement débile ! En un mot, c'est un monstre que je m'efforce de cacher.

— Ah ! Ah ! dit le cadi en éclatant de rire, je m'y attendais, à celle-là ! Elle est bien bonne ! Cher Omar, j'étais persuadé que tu ferais ainsi l'éloge de ta fille. Eh bien apprends, mon ami, que cette galeuse, cette imbécile, cette estropiée, ce monstre effroyable, comme tu dis, malgré tous ses défauts, est aimée passionnément par un homme qui souhaite l'épouser. Et cet homme, c'est moi !

Le teinturier leva les yeux sur le juge et le regarda bien en face.

— Si monseigneur le cadi veut plaisanter, dit-il en secouant tristement la tête, il peut, tant qu'il veut, se moquer de ma fille, c'est son droit après tout !

— Non, je ne me moque pas et je ne plaisante pas. Je suis amoureux de ta fille et je veux l'épouser.

— Mais... Mais... (Le teinturier eut du mal à réprimer un fou rire nerveux cette fois.) Je vous répète que ma fille est manchote, boiteuse, obèse...

— Justement, l'interrompit le cadi, j'aime ce genre de fille, c'est tout à fait à mon goût.

— Non, non, il doit y avoir un malentendu, ma fille ne vous convient pas. Elle se nomme Cayfacattadahri(8) et elle porte bien son nom, je vous l'assure.

— Maître Omar, ça suffit ! trancha le cadi. Tu m'accordes ton monstre de fille en mariage, et on n'en parle plus !

Le teinturier, persuadé que quelqu'un avait fait au cadi un faux portrait de sa fille, adopta alors une autre tactique. « Je vais lui demander une dot énorme, se dit-il, comme ça, il changera d'avis. »

— Très bien, seigneur, je vous accorde ma fille, mais à condition que vous me donniez une dot de mille sequins d'or.

— Mille sequins d'or ? répéta le cadi. La somme est un peu forte, mais soit, je vais te la remettre.

Il fit le nécessaire pour qu'on remette aussitôt les mille sequins d'or à Omar. Le juge ordonna ensuite qu'on dressât le contrat de mariage, mais, au moment de le signer, Omar eut encore une exigence.

— Non, dit-il, je ne signerai ce contrat qu'en présence de cent témoins.

Cette exigence fut également satisfaite. On envoya chercher cent personnes – des notables, qui plus est. Lorsqu'ils furent enfin réunis, Omar prit encore la parole.

— Seigneur cadi, je vous donne ma fille pour épouse légitime, puisque vous y tenez absolument, mais je déclare, devant tous ces seigneurs, que j'y mets une condition ! Si elle vous déplaît quand vous l'aurez vue, si vous décidez de la répudier, vous la dédommagerez de mille sequins d'or supplémentaires.

— Je le jure, dit le cadi, pressé d'en finir, je le jure devant toute cette assemblée. Je jure tout ce que tu veux !!! Là, es-tu content à la fin ?

— Oui, déclara le teinturier.

Et il signa le contrat.

Le cadi, après avoir renvoyé le teinturier et les témoins, se retrouva enfin seul. Pas pour longtemps cependant. Marié depuis deux ans, il vivait jusque-là en assez bonne entente avec sa femme. Celle-ci, ayant appris la nouvelle de ce second mariage, vint le voir.

— Comment donc ?! s'écria-t-elle, indignée. Tu veux mettre deux têtes dans un bonnet ! Deux mains dans un gant ! Deux épées dans un

fourreau ! Bref, deux femmes dans une maison ! Puisque c'est comme ça, puisqu'une épouse jeune et fidèle ne te comble pas, je cède ma place à ma rivale et je retourne chez mes parents ! Répudie-moi, compte ma dot et tu ne me reverras plus !

Le cadî, qui n'aurait jamais eu le courage d'annoncer son second mariage à sa femme, profita de l'occasion.

— Parfait ! dit-il en ouvrant un coffre d'où il retira cinq cents sequins d'or. Voilà ta dot ! Remporte ton trousseau ! *Je te répudie, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie !*(9)

Dès que sa femme fut partie, il fit acheter des meubles neufs pour recevoir au mieux sa nouvelle épouse. Tapis de velours, tapisseries, sofas d'or et d'argent décoraient la chambre nuptiale, parfumée en outre d'une multitude d'agréables senteurs.

La journée se passa, sans que la promesse se montre.

« Que se passe-t-il ? se demanda le cadî. La belle devrait être ici. Qu'est-ce qui peut bien la retenir si longtemps chez son père ? »

Il s'apprêtait à envoyer un soldat chez Omar, lorsqu'arriva un portefaix chargé d'une caisse en bois, couverte d'une housse opaque.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le cadî.

— Eh bien, retirez la housse et vous le verrez ! répondit le portefaix.

Le cadî enleva la housse et il vit, à l'intérieur de la caisse, une créature mesurant un mètre de haut, autant de large. Elle avait le visage ravagé par la gale, des yeux enfoncés dans la tête et plus rouges que du feu. Elle n'avait pas de cheveux, pas de nez, simplement une sorte d'appendice posé au-dessus de la bouche – qui ressemblait à une gueule de crocodile – pourvu de deux larges naseaux d'où coulait de la morve purulente. Épouvanté, le cadî eut un mouvement de recul.

— Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal ? demanda-t-il au portefaix.

— L'épouser, bien sûr ! Puisque vous l'avez demandé en mariage à maître Omar.

— Mais enfin c'est ridicule ! Personne ne peut épouser un monstre pareil !

Le teinturier, qui avait bien prévu la surprise du cadî, arriva à ce moment-là.

— Misérable ! hurla le cadî. Tu oses me jouer un tour pareil, moi qui peux jeter en prison qui je veux quand je veux ! Crains ma colère ! Au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne-moi ton autre fille, celle qui n'a pas sa pareille en beauté.

— Mais je n'ai pas d'autre fille que celle-là ! riposta le teinturier. Je vous le jure sur ma vie ! D'ailleurs, je vous avais bien prévenu qu'elle ne vous plairait pas, vous avez insisté, ce n'est pas ma faute !

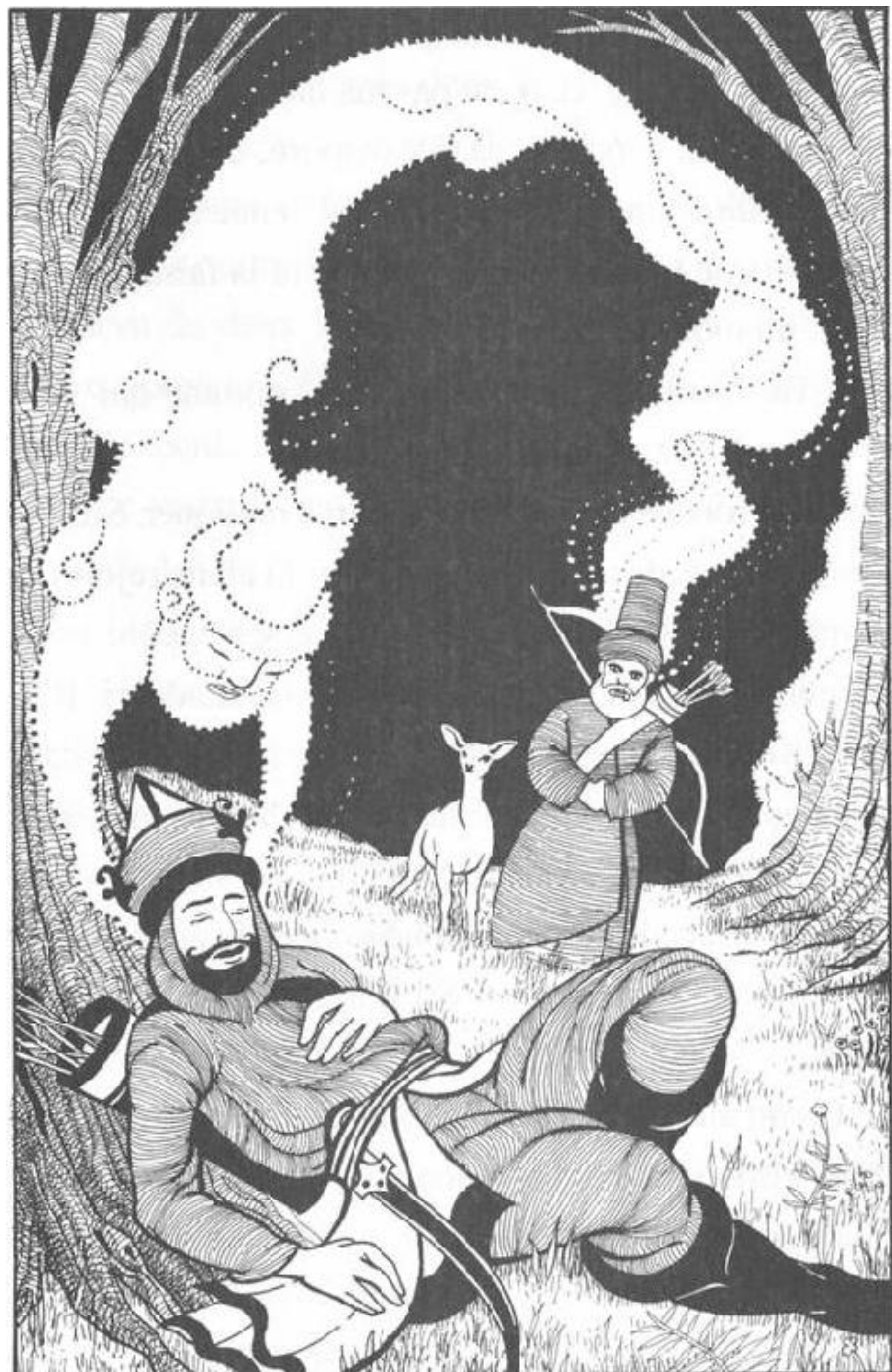
— Écoute, reprit le cadî exaspéré, ce matin, une jeune fille d'une beauté parfaite est venue me voir, elle m'a dit que tu étais son père et

que tu la faisais passer pour un monstre.

— Eh bien, cette fille-là est une friponne qui vous a joué un tour, conclut le teinturier.

Cette fois, le cadi ne trouva rien à répliquer. Surtout en présence des cent témoins qui avaient rejoint le teinturier. Il dut, comme prévu, verser encore mille sequins d'or avant de répudier Cayfacattadahri. Il se couvrit de ridicule, car cette aventure fut racontée dans toute la ville. Elle vint même aux oreilles du calife qui, informé également que le cadi lui avait menti au sujet de Mouaffac, décida de le condamner à la prison à perpétuité, en compagnie de l'horrible fille de Ousta Omar.

Quant au prince Fadlallah, on célébra une nouvelle fois – officiellement et selon son véritable rang – son mariage avec Zemroude.



X

HISTOIRE DU DERVICHE QUI RANIME LES MORTS

APRÈS SON MARIAGE, Fadlallah retourna à Moussel : son père étant mort, il devait lui succéder sur le trône. Il régna sur des sujets fidèles et zélés. Il aimait Zemroude, il en était aimé et vivait parfaitement heureux, jusqu'au jour où un derviche(10) parut à sa cour.

C'était un jeune homme plein de charme et de sagesse. Il était spirituel et accumulait d'impressionnantes connaissances. Fadlallah voulut en faire son ministre, mais le derviche refusa, prétextant qu'il méprisait les honneurs et les richesses. Fadlallah en eut encore plus d'estime pour lui et peu à peu, le derviche devint son ami le plus proche.

Un jour où Fadlallah chassait, il se retrouva dans un bois, à l'écart du groupe, en compagnie du derviche. Profitant de ce moment de pause, ils s'assirent tous deux au pied d'un arbre pour bavarder. Le derviche raconta à Fadlallah les nombreux voyages qu'il avait faits.

— En Inde, lui dit-il, j'ai rencontré un vieux savant qui connaissait une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres. Comme il m'aimait beaucoup, avant de mourir, il m'a confié : « Mon fils, je veux t'apprendre un secret formidable, à condition que tu ne le révèles à personne. » Je lui ai promis de me taire à jamais sur son secret et il me l'a transmis.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda aussitôt Fadlallah. Il t'a appris à faire de l'or ?

— Pas du tout, répondit le derviche d'un air malicieux.

— Il t'a révélé l'existence d'un trésor ?

— Non.

— La composition d'un poison ?

— Que non, que non ! fit le derviche en secouant la tête.

— Un philtre d'amour ?

— Pff ! Fadaises !

— Alors quoi ? Qu'est-ce que c'était ? Dis-le-moi, je t'en prie !

Le derviche eut une dernière hésitation, puis il s'approcha de Fadlallah et lui murmura à l'oreille :

— Il m'a appris à ranimer un corps mort.

— Quoi ? s'étonna Fadlallah.

— Attention, précisa le derviche, je ne peux pas ramener un mort à la vie, je peux juste me glisser dans son corps.

— Ça alors ! Montre-moi comment tu fais ! enchaîna Fadlallah.

— Impossible, refusa le derviche. J'ai promis au vieux sage que je ne révélerais son secret à personne.

— Je t'en prie, tu ne peux pas me refuser cette faveur, à moi, ton meilleur ami !

— Il est vrai que j'ai seulement fait une promesse, pas un serment, mais tout de même...

— Allez ! Montre-moi ! supplia Fadlallah, dont la curiosité était piquée au vif.

Et pour couper court aux hésitations du derviche, avisant une biche derrière un bosquet, il lui décocha une flèche qui la tua net.

Tous deux s'approchèrent du cadavre de l'animal.

— Seigneur, écoute bien ce que je vais dire, et regarde bien ce que je vais faire ! déclara le derviche.

Il attendit un bref instant, ferma les yeux, détendit son corps en relâchant ses muscles puis, trois fois de suite, il prononça les paroles suivantes : « Tombe et relève-toi ! »

À peine avait-il lancé ces mots qu'il s'effondra à terre, sans connaissance, tandis que la biche, elle, se relevait avec légèreté. Fadlallah n'en crut pas ses yeux. La biche s'approcha de lui sans aucune crainte, passa sa tête sous son bras, lui lécha affectueusement les mains puis, après avoir gambadé un moment, elle tomba par terre, tandis que le corps du derviche, lui, se ranima.

— Tu crois que je peux essayer ? demanda Fadlallah, une fois revenu de sa surprise.

— Vas-y !

Fadlallah prononça les paroles rituelles et aussitôt, il passa dans le corps de la biche. Content d'avoir réussi cette opération de magie, il allait s'approcher du derviche pour lui manifester sa joie, mais celui-ci, avec une rapidité fulgurante, usa du charme pour passer dans le corps inerte de Fadlallah. Il saisit son arc, le banda et allait décocher une flèche mortelle au roi – toujours dans le corps de la biche – si celui-ci n'avait galopé à toute allure pour prendre la fuite.

Dès ce jour, Fadlallah fut condamné à vivre parmi les animaux des bois tandis que le derviche, lui, montait sur le trône à sa place et devenait, par la même occasion, l'époux de Zemroude. Ce qui mit Fadlallah à la torture, car s'il avait l'apparence d'un animal, il avait encore l'esprit d'un homme. De plus, le derviche ordonna de tuer toutes les biches du royaume. Et, afin d'être sûr qu'on exécute son ordre, il offrit trente sequins d'or pour chaque animal tué. Ainsi, arcs et flèches se répandirent dans les bois, les campagnes, les forêts et les

montagnes. Fort heureusement, Fadlallah échappa au massacre car, ayant aperçu au pied d'un arbre un rossignol mort, il prit sa forme.

Il vola vers le palais et se glissa dans l'épais feuillage d'un arbre, près de l'appartement de la reine. Là, il se mit à chanter afin d'attirer Zemroude à la fenêtre. Il le fit d'une voix si plaintive qu'il y parvint sans difficulté. Mais si Zemroude prenait plaisir à écouter ce rossignol, elle ne comprenait pas sa plainte et en riait même avec ses esclaves.

Fadlallah resta sur l'arbre pendant près d'une semaine. Chaque matin, il chantait tandis que Zemroude apparaissait à sa fenêtre. À tel point que Zemroude ordonna de le capturer et de le mettre en cage dans sa propre chambre.

— Mon mignon, charmant rossignol, dit Zemroude en le caressant, je suis ta rose(11). J'ai pour toi une tendresse infinie.

À ces mots, elle l'embrassa, et le rossignol mit doucement son petit bec sur ses lèvres.

— Oh ! Le petit fripon ! s'écria Zemroude en riant. On dirait qu'il comprend ce que je lui dis.

Fadlallah chantait tous les jours pour la reine. Lorsque Zemroude approchait de la cage, il étendait ses ailes et avançait son bec pour ne pas paraître farouche. Parfois, Zemroude ouvrait la cage pour le laisser voler librement dans sa chambre. Le rossignol se posait toujours sur son épaule afin de recevoir ses caresses. Par contre, si une esclave essayait de le prendre dans ses mains, il la pinçait violemment. Il fut bientôt si cher à Zemroude qu'elle s'exclama un jour :

— Si par malheur ce rossignol venait à mourir, j'en serais inconsolable !

Dans son malheur, Fadlallah était somme toute assez heureux de se trouver aussi proche de la reine. Mais d'un autre côté, il le payait cher. Car lorsque Zemroude recevait la visite du faux roi, Fadlallah était témoin d'un spectacle qui le mettait au supplice ! Le rossignol levait les yeux au ciel pour demander vengeance, ses plumes se hérissaient et, le cœur bouffi de haine, il se cognait contre les barreaux de sa cage. Si la reine le caressait devant le traître et que celui-ci voulait l'imiter, il lui donnait de violents coups de bec, allant parfois jusqu'à le blesser. Mais Zemroude et le derviche ne faisaient que rire de son comportement.

Il y avait un autre animal de compagnie dans la chambre de Zemroude, une chienne qu'elle aimait beaucoup. Celle-ci mourut un matin en mettant bas ses petits. Sans réfléchir, pressentant qu'il avait là l'occasion de sortir de son piège, Fadlallah décida de passer dans le corps de la chienne. Lorsque Zemroude revint et vit son oiseau mort, elle fondit en larmes. Aucune de ses esclaves ne put la consoler. Elle tomba même malade, si bien qu'on avertit le roi. Mais les paroles de réconfort de celui-ci ne servirent à rien.

— Je sais que c'est idiot de pleurer la mort d'un oiseau, dit Zemroude. Toutefois, je n'arrive pas à supporter sa perte. J'aimais ce petit animal, il était sensible à mes caresses, il me regardait d'un air tendre et languissant. Parfois j'avais l'impression qu'il était mortifié de ne pas avoir l'usage de la parole pour exprimer ses sentiments. Il... Il...

La suite se perdit dans les sanglots. Fadlallah, qui faisait semblant de donner à têter à ses chiots, ne perdait pas un mot de ce qui se disait. « Allez, pria-t-il en lui-même, derviche, traître ! Use de ton pouvoir secret pour la consoler ! »

Son vœu fut exaucé.

Au lieu de se répandre en discours superflus, le derviche chassa les esclaves de la chambre.

— Sois sans crainte, dit-il à la reine, je vais faire revivre ton oiseau.

— Voilà que tu me parles maintenant comme si j'étais folle, repartit la reine, toujours en larmes.

— Non, non, pas du tout ! Regarde bien ! J'ai un pouvoir magique dont je ne t'ai jamais parlé.

Le derviche prononça les paroles cabalistiques et entra dans le corps du rossignol. Zemroude allait courir vers la cage pour caresser son oiseau, mais elle n'en eut guère le temps. Car Fadlallah quitta le corps de la chienne, prit celui du derviche – c'est-à-dire, le sien – puis ouvrit la cage, saisit l'oiseau et lui tordit le cou.

— Seigneur ! s'écria Zemroude (qui croyait avoir affaire à la même personne), pourquoi ramener mon rossignol à la vie, si c'est pour le tuer une seconde fois ?

— Grâce au ciel ! s'écria Fadlallah sans prendre garde au désarroi de Zemroude, c'en est fait, je l'ai puni, ce sale traître !

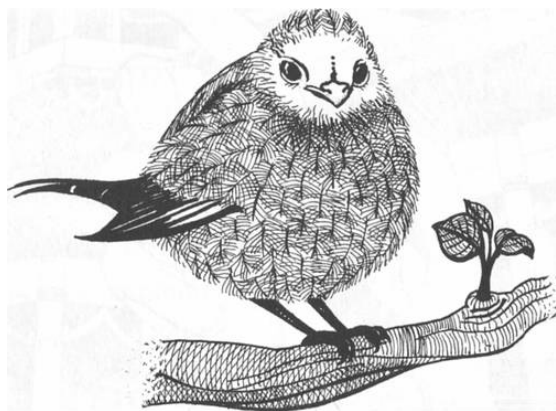
— Mais... Mais...

Zemroude, pensant que son mari était devenu fou, recula vivement. Alors Fadlallah s'empessa de lui raconter toute son aventure. En écoutant son récit, Zemroude frémit, elle devint tour à tour plus pâle que la mort et rouge de honte d'avoir été infidèle malgré elle.

Zemroude crut son mari, d'autant qu'elle savait qu'on avait retrouvé le corps du derviche mort dans la forêt. Elle connaissait aussi l'ordre qu'il avait donné de tuer toutes les biches. Mais Fadlallah réalisa – trop tard, hélas – qu'il n'aurait pas dû lui révéler la vérité. Car Zemroude fut si mortifiée d'avoir fait le bonheur d'un misérable, elle fut si honteuse d'avoir été infidèle qu'elle tomba malade et mourut entre les bras de Fadlallah, lui demandant pardon pour un crime qu'elle n'avait pas commis.

Fadlallah, inconsolable, abandonna le trône, les richesses, la renommée et quitta sa ville pour s'exiler en Tartarie.

Il y vécu entièrement seul, en ermite, accablé du poids de son chagrin, car jamais Zemroude ne quitta ses pensées.





4

LES ÉNIGMES MORTELLES

XI

HISTOIRE DU PRINCE CALAF

LE PRINCE CALAF – fils de Timurtasch, roi des Tartares – fut surnommé le héros de l'Asie et le phénix de l'Orient. Dès l'âge de dix-huit ans, il conseillait son père avec une sagesse extrême : s'il donnait son avis, les ministres les plus expérimentés l'approuvaient, admirant son savoir et sa prudence. En temps de guerre, Calaf ne craignait pas d'aller au-devant de l'ennemi, se battant avec la force d'un jeune lion. Ses combats le menèrent dans de nombreuses contrées. Il y remporta de grandes victoires, fut aussi victime de trahisons qui le réduisirent à la mendicité. Seul, sans nourriture et sans eau, il traversa à pied déserts et montagnes, sans jamais se rebeller contre la Providence.

Retrouvant enfin une bonne fortune, il arriva un jour en Chine. À la périphérie de Pékin, il s'arrêta devant une maison habitée par une veuve.

— Ma bonne mère, dit Calaf en saluant la vieille femme qui lui ouvrit sa porte, veux-tu recevoir chez toi un étranger ? Si tu acceptes de me loger, je t'assure que tu ne le regretteras pas.

La vieille femme observa le prince. Elle remarqua son air avenant, ses riches vêtements et jugea qu'elle avait affaire à une personne de qualité.

— Jeune étranger, ma maison est à ton service, ainsi que tout ce qu'il y a à l'intérieur, lui répondit-elle sans hésiter.

Elle fit donc entrer Calaf chez elle et pendant qu'elle lui préparait un repas, le prince, très curieux de nature, lui fit mille questions.

— Bonne mère, j'aimerais connaître les mœurs des habitants de Pékin, combien de familles habitent cette ville... J'aimerais surtout

savoir quel genre d'homme est le roi de Chine. Est-il généreux ? Penses-tu qu'il accepterait les services d'un jeune étranger qui s'engagerait contre ses ennemis ?

— Probablement, répondit la vieille femme. C'est un très bon roi, qui aime ses sujets autant qu'il en est aimé. Je suis d'ailleurs surprise que tu n'aies pas entendu parler de lui, car la réputation de sa bonté s'est répandue dans le monde entier.

— Eh bien, c'est donc l'un des monarques les plus heureux du monde, à ce que je vois, remarqua Calaf.

— Hélas non, repartit la veuve. On peut même dire qu'il est très malheureux. D'abord, il n'a pas d'enfant mâle pour lui succéder. Mais ce n'est pas là le plus grand sujet de sa peine. Ce qui trouble son repos, c'est la princesse Tourandocte, sa fille unique.

— Pourquoi donc ? s'étonna Calaf.

— Tourandocte va bientôt avoir dix-neuf ans. Elle est si belle que tous les peintres qui ont fait son portrait, même les plus habiles de l'Orient, reconnaissent qu'ils ont honte de leur ouvrage et qu'aucun pinceau ne peut peindre ses charmes. En outre, Tourandocte est aussi cultivée que belle. Elle possède des connaissances qui d'ordinaire ne sont réservées qu'aux hommes. Elle parle plusieurs langues, connaît l'arithmétique, la géographie, la philosophie, les mathématiques, le droit et la théologie. Bref, elle est aussi savante qu'un véritable docteur.

— Eh bien, l'interrompt Calaf, jusque-là je ne vois que des raisons pour son père d'en être fier.

— Oui... Si toutes ces belles qualités n'étaient pas assorties d'une dureté d'âme sans pareille. Car Tourandocte est dotée d'une détestable cruauté. Tout a commencé le jour où le roi du Tibet l'a demandée en mariage pour son fils. La princesse a rejeté sa proposition avec dédain. Son père s'est mis en colère et elle en est tombée malade. Le roi, qui aime éperdument sa fille, a aussitôt renvoyé le prince du Tibet. Et sais-tu ce que Tourandocte a alors dit à son père ? demanda la vieille femme.

Calaf, qui brûlait de savoir la suite, secoua la tête négativement.

— Elle lui a déclaré : « Ce n'est pas assez d'avoir renvoyé ce prince. Tu dois publier un édit précisant que personne ne pourra m'épouser sans avoir répondu, et ce, devant tous les savants de la ville, aux questions que je lui ferai. Si un prétendant répond correctement, je l'épouserai, sinon, on lui tranchera la tête dans ton palais... Je hais les hommes, a-t-elle ajouté ensuite, et j'espère que cet édit leur ôtera l'envie de me demander en mariage. » Le roi a réfléchi quelque temps à la proposition de sa fille. « Bah, elle ne peut pas connaître de questions aussi difficiles que ça ! s'est-il dit. Elle sera bien obligée d'épouser celui qui répondra correctement. D'un autre côté, la

perspective d'une mort si affreuse rebuttera les prétendants qui ne sont pas dignes d'elle. Donc, je ne risque rien à publier cet édit ! » Le roi accepta ainsi l'exigence de Tourandocte. Malgré le terrible édit, plusieurs prétendants se sont présentés. La princesse leur a posé des questions si obscures que personne n'y a répondu, et les malheureux ont tous eu la tête tranchée... Maintenant, le roi regrette d'avoir fait un tel serment, car il est touché par le massacre systématique de ces jeunes gens. D'ailleurs, il fait tout ce qu'il peut pour convaincre les prétendants de renoncer, mais les jeunes gens, totalement inconscients, ne l'écoutent jamais. Par contre, Tourandocte, elle, ne verse pas une larme, au contraire, elle se réjouit des spectacles sanglants qui ont lieu dans la cour du palais. Elle trouve que c'est justice. Le pire, c'est que ça ne s'arrête pas. Tiens, cette nuit même, on doit trancher la tête à un jeune prince.

— Quelle histoire ! s'écria Calaf lorsque la vieille femme eut achevé son récit. J'ai du mal à y croire. Je suis sûr que la réputation de beauté de Tourandocte est exagérée. Les portraits sont probablement trop flatteurs par rapport à la réalité. Sinon, comment pourrait-on risquer d'avoir la tête tranchée ?

— Tu te trompes, il n'y a rien de faux dans ces portraits, je peux te l'assurer. Plusieurs fois, en rendant visite à ma fille qui est esclave au sérail, j'ai vu Tourandocte de mes propres yeux. C'est une beauté parfaite. Un vrai prodige.

— Mais comment les questions de la princesse peuvent-elles être si difficiles ? s'étonna encore Calaf. Les princes devaient être des ignorants.

— Encore une fois tu te trompes. Il ne s'agit pas de simples questions qui nécessitent des connaissances classiques. Ce sont des énigmes, obscures et perverses.

Le repas étant prêt, Calaf se mit à table et, malgré ce qu'il avait entendu, il mangea de grand appétit. Puis, alors que la nuit tombait, des bruits de timbale résonnèrent dans la ville.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Calaf.

— Les timbales annoncent l'exécution d'une sentence de justice. On va tuer ce malheureux prince dont je t'ai parlé. D'habitude, les exécutions ont lieu le jour, mais depuis quelque temps, le roi ne les supporte plus et préfère qu'elles aient lieu la nuit, afin de ne pas faire offense au soleil.

Calaf eut envie d'assister à ce spectacle, si lugubre fut-il. Il prit congé de son hôtesse et sortit dans les rues envahies d'une grande foule de Chinois qu'il suivit jusqu'au palais.

La cour du palais royal était éclairée par de nombreuses lumières. Au centre s'élevait un échafaud couvert de satin blanc(12). Sur les côtés, deux mille soldats de la garde, l'épée nue et la hache à la main,

formaient une double haie qui servait de barrière au peuple. Il y eut bientôt un bruit de tambours et de cloches. Vingt mandarins, accompagnés de vingt hommes de loi, tous vêtus d'une longue robe de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud, et après en avoir fait trois fois le tour, ils s'assirent sous des tentes dressées en leur honneur.

Ensuite, la victime s'avança. Il s'agissait d'un jeune prince âgé de dix-huit ans à peine. Il avait un bandeau bleu sur la tête – et non rouge, couleur qu'on attribue aux criminels. Un mandarin le tenait par la main, tandis que le bourreau, sabre dressé en l'air, les suivait. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud. Aussitôt le bruit des tambours et des cloches se tut.

— Prince, dit le mandarin d'une voix forte et claire, admetts-tu que tu connaissais l'édit du roi lorsque tu as demandé la princesse en mariage ?

— Je l'admets.

— Admetts-tu que le roi a essayé par tous les moyens de te détourner de ta résolution ?

— Je l'admets.

— Admetts-tu donc que c'est ta faute si tu perds la vie aujourd'hui ?

— Je l'admets.

— Admetts-tu que le roi et la princesse ne sont pas coupables de ta mort ?

— Je l'admets. Je n'impute ma mort qu'à moi-même. Et je prie le ciel de pardonner le sang qu'on va répandre.

Il n'avait pas terminé sa phrase que le bourreau lui trancha la tête d'un coup de sabre aussi rapide que l'éclair, tandis que de la foule montait un cri d'horreur. Les cloches et les tambours retentirent à nouveau. Douze mandarins saisirent le corps mutilé et l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène. Ils le déposèrent sur une litière que six autres mandarins portèrent sur leurs épaules, dans les jardins du sérail, sous un dôme de marbre blanc. Ce dôme, bâti par le roi lui-même, servait de sépulture aux princes qui succombaient à ce sort tragique. Le roi allait souvent pleurer sur le tombeau des malheureux et tâchait, en honorant leurs cendres de ses larmes, d'expié la barbarie de sa fille.

Peu à peu, les badauds qui avaient assisté à l'exécution se retirèrent. Calaf, lui, demeura songeur dans la cour du palais. Il s'aperçut au bout d'un moment qu'il y avait à côté de lui un homme en larmes.

— Ton chagrin est tel que, sans nul doute, tu devais bien connaître la victime ? lui demanda-t-il.

— Oui, je suis le gouverneur de Samarcande. Ce jeune prince est le fils de mon roi à qui je dois maintenant porter la tragique nouvelle.

— Mais comment le prince est-il tombé amoureux de Tourandocte ?

— En voyant son portrait. Alors que c'était un jeune homme qui s'amusait, qui avait à sa disposition les plus belles femmes de la cour, dès qu'il a eu entre les mains ce portrait fatal, il est devenu rêveur et solitaire. Il a fini par venir ici, sûr de pouvoir répondre aux questions de la princesse. La suite, seigneur, tu la connais, conclut le gouverneur en redoublant ses larmes. Le jeune prince, avant de mourir, m'a donné le portrait de la princesse afin que je le montre à son père pour qu'il lui pardonne son insouciance téméraire. Mais je ne peux pas annoncer au roi cette horrible nouvelle ! Je vais fuir, vivre en solitaire et pleurer ce prince que j'aimais tant. Tiens, le voilà, ce maudit portrait ! dit-il en sortant un médaillon de sa poche et en le jetant par terre avec rage. Détestable peinture ! Détestable figure ! J'espère que désormais, tous les princes de la terre n'auront que de la haine pour toi !

Sur ces paroles, il partit, plein de colère, sans même un regard pour Calaf qui se retrouva seul dans la cour du palais. Le portrait était là, par terre, à ses pieds. La face qui montrait le visage de la princesse étant retournée vers la terre, Calaf ne le voyait pas.

— Je ne vais pas ramasser ce médaillon. Non, je ne vais pas le ramasser, se répéta-t-il. Je dois le laisser là, par terre. Je ne dois pas y toucher...

Mais il le ramassa.

— Bon, je l'ai ramassé, mais je ne vais pas le regarder. Non, je ne vais pas le regarder, je ne vais pas y jeter un seul coup d'œil, dit-il en le fourrant rapidement dans sa poche.

Il ne le regarda effectivement pas. Du moins pas tout de suite. Car, en sortant de la cour du palais, il se perdit dans les rues obscures de Pékin et s'égara hors de la ville. Là, il attendit impatiemment le jour. Lorsque l'aube parut, il se repéra mieux et retrouva le chemin qui menait à la maison de son hôtesse.

Les mains dans les poches – la droite frôlant le médaillon – il ne cessait de se répéter : « Résiste ! Résiste ! Pense à tous ceux qui sont morts et ne regarde pas ce funeste portrait !... Avoir la tête tranchée, quel supplice ! » Calaf tint bon quelques minutes, puis il se dit : « Pourquoi une telle prudence ? De toute façon, s'il est écrit que je dois aimer la princesse, je n'y peux rien... Et puis quoi ? Ce portrait n'est jamais qu'un habile mélange de couleurs. Je suis sûr que si je l'examine de sang-froid, je vais y trouver des défauts. Et je ferai savoir que j'ai regardé cette image sans aucune émotion. Il y aura là de quoi rabaisser l'orgueil de cette femme ! »

Calaf s'arrêta donc et sortit le médaillon de sa poche. Il l'examina avec beaucoup d'attention. Le tour du visage était parfait, la régularité des traits aussi, la vivacité des yeux était remarquable, il n'y avait rien à redire de la bouche ou du nez. Calaf demeura un moment immobile, satisfait du calme avec lequel il avait agi. « Eh bien voilà, se réjouit-il,

ce n'était pas plus difficile que ça ! » Mais très vite, il sentit une chaleur subite et anormale se répandre dans tout son corps, comme un feu qui courait dans ses membres et le long de sa peau. Il se mit à trembler, sa gorge devint sèche, tandis qu'une voix, en son for intérieur, ne cessait de scander : « Il faut qu'elle soit à toi ! À toi ! Rien qu'à toi ! Il n'y a rien d'épouvantable à mourir pour cette femme ! C'est même un honneur d'avoir la tête tranchée pour elle ! » Et malgré de terribles efforts, Calaf ne trouva rien à répondre à cette voix. Au contraire, plus les minutes passaient, plus il aimait l'entendre.

Arrivé devant la maison de son hôtesse, il vit la vieille femme debout sur le trottoir, qui l'attendait avec inquiétude.

— Ah ! mon fils ! s'écria-t-elle, comme je suis contente de te voir, j'avais peur qu'il te soit arrivé malheur. Pourquoi n'es-tu pas rentré plus tôt ?

— Je me suis égaré dans la nuit.

Et il lui raconta l'exécution, ainsi que sa rencontre avec le gouverneur de Samarcande.

— Dis, ma bonne mère, est-ce que ce portrait-là est fidèle à la réalité ? demanda-t-il en lui montrant le médaillon.

— Pas du tout ! La princesse est mille fois plus belle et plus charmante que ça.

— Formidable ! Ce que tu me dis là m'affermis dans mon dessein. Je vais tenter l'aventure. Après tout, je suis venu en Chine pour proposer au roi mes talents de guerrier, mais devenir son gendre, c'est beaucoup mieux !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? s'affola la vieille femme. Imagine un peu la douleur de tes parents lorsqu'ils apprendront ta mort !

— Chut ! dit Calaf en posant un doigt sur la bouche de la vieille et en séchant ses larmes. Rien ne me fera changer d'avis.

La vieille femme comprit qu'il n'y avait effectivement plus rien à faire. Calaf lui donna son argent, son cheval – s'il mourait, il n'en aurait plus besoin, et s'il réussissait, il n'en aurait plus besoin non plus. Il la remercia vivement de son accueil et se mit en route.





XII

LES ÉNIGMES DE TOURANDOCTE

VOILÀ DONC CALAF ENGAGÉ, au péril de sa vie, dans cette aventure amoureuse – et dangereuse – dictée par la cruelle Tourandocte.

Arrivé au palais, il fut conduit dans la salle d'audience. Le roi, vêtu d'un caftan rouge brodé d'or, était assis sur un trône d'acier en forme de dragon. Quatre colonnes soutenaient au-dessus de lui un dais de satin jaune. Il écoutait ses sujets avec un air de gravité, quand son regard se posa sur Calaf. Il remarqua aussitôt sa noble allure, ses riches habits, il pressentit tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'un homme du commun et lui fit signe d'approcher.

— Qu'y a-t-il pour ton service ? demanda-t-il.

— L'honneur d'être ton gendre.

À cette réponse, le beau visage du roi se couvrit d'une pâleur mortelle. Il interrompit l'audience et renvoya tout le monde, à l'exception de Calaf.

— Jeune téméraire, connais-tu la rigueur de mon édit ?

— Oui, je connais tous les dangers que je cours, j'ai même assisté au supplice du prince de Samarcande, mais cela n'a fait qu'accroître mon envie de mériter la princesse.

— Quelle horreur ! s'exclama le roi. Le prince dont tu parles n'est même pas encore refroidi que tu veux le rejoindre ! Écoute, mon fils, dit-il en se levant et en se rapprochant de Calaf, je ne sais pas pourquoi, mais tu m'inspires encore plus de pitié que les autres. Je veux absolument t'empêcher de mourir.

— Seigneur, je suis ravi d'entendre de ta bouche que je te plais. J'en tire un heureux présage. Le ciel veut se servir de moi pour arrêter les malheurs que cause la beauté de la princesse. Comment peux-tu être sûr que je ne répondrai pas à ses questions et que je vais mourir ?

— Eh bien mais... Parce que tous les jeunes hommes avant toi tenaient le même discours ! Ils étaient tous tellement sûrs d'eux ! Sache que tu n'as même pas un quart d'heure pour répondre aux questions. Ta réponse doit être immédiate et si elle est fausse, tu es déclaré digne de mort et conduit au supplice la nuit suivante... Maintenant retire-toi, prince ! Je te donne une journée pour réfléchir ! conclut-il d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Vingt-quatre heures après, Altoun-Kan convoqua Calaf et constata qu'il était inébranlable dans sa résolution. Il en fut vivement affligé.

— Jeune audacieux, ta perte est assurée. Tu rejettes mes conseils et aimes mieux périr que de les suivre. N'en parlons plus ! Je consens à ce que tu répondes aux questions de Tourandocte. Tu le feras demain dès le lever du jour.

Calaf passa une fort mauvaise nuit. Tantôt il avait confiance en ses connaissances, tantôt il se représentait la douleur de ses parents s'il venait à mourir... Mais avec l'aube, il redoubla de courage. Il se leva, se vêtit d'un caftan et d'un manteau de soie rouge à fleurs d'or que lui avait envoyé Altoun-Kan et il suivit les six mandarins qui le conduisirent jusqu'à la salle du conseil.

Tous les participants à cette assemblée étaient déjà installés sous des pavillons de couleurs différentes. Les professeurs du collège royal se tenaient d'un côté, les docteurs de l'autre. Le roi et sa fille étaient assis au milieu de la salle, sur deux trônes d'argent. La princesse portait une longue robe de soie d'or et un voile de la même étoffe lui couvrait le visage. Ses cheveux, relevés en chignon, étaient décorés de fleurs naturelles. Le voile qu'elle portait révélait par transparence l'ovale parfait de son visage ainsi que le dessin de sa bouche. Tous les regards convergeaient vers Calaf, mais lui n'avait d'yeux que pour Tourandocte qu'il voyait pour la première fois en chair et en os.

Un officier s'avança vers lui et lui énonça l'édit à voix haute.

— Prince, vous venez d'entendre à quelles conditions on peut obtenir la princesse. Si vous craignez le péril qui vous attend, il vous est encore permis de vous retirer, conclut-il.

— Non, répondit Calaf, le prix à remporter est trop beau pour renoncer.

— Ma fille, c'est à toi de parler, déclara alors le roi à Tourandocte. Pose à ce jeune prince les questions que tu as préparées. Et plaise au ciel qu'il y réponde !

— Sache, jeune audacieux, précisa Tourandocte, que tu n'auras pas de reproches à me faire, à l'heure où, comme tes rivaux, tu devras mourir. Tu es la seule cause de ta perte, puisque je ne t'oblige pas à demander ma main et...

— Belle princesse, coupa Calaf, je sais tout cela. Pose-moi tes questions, s'il te plaît, je vais tâcher d'en démêler le sens.

— Très bien. Dis-moi quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable.

— C'est le soleil, répondit Calaf sans l'ombre d'une hésitation.

— Il a raison ! Il a raison, c'est le soleil ! approuvèrent tous les docteurs, admiratifs.

— Quelle est la mère qui, après avoir mis au monde ses enfants, les

dévore quand ils sont devenus grands ?

— C'est la mer, parce que les fleuves qui vont se décharger dans la mer tiennent d'elle leur source.

Surprise et admiration grandissante de la part des docteurs qui applaudirent l'exploit de Calaf.

Tourandocte, voyant que le jeune prince venait de répondre juste à ses questions – et c'était bien la première fois que cela se produisait – en fut si vexée qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre. Avant de formuler sa troisième énigme, elle leva son voile afin d'éblouir Calaf et de le perturber. Toute l'assemblée put ainsi voir la beauté de son visage, auquel le dépit et la honte ajoutaient de nouveaux charmes. Ses yeux étaient plus brillants que des étoiles, elle était aussi belle qu'un soleil qui se montre à l'ouverture d'un nuage épais.

— Quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre ? demanda-t-elle enfin.

Stupéfait, Calaf, au lieu de répondre, demeura immobile et muet, à contempler la princesse. Il lui sembla tout à coup que son cerveau était paralysé, qu'il n'avait plus aucune faculté de réflexion. Il avait beau essayer de commander à ses yeux de se détourner de l'objet qui le troublait tant, impossible. Un murmure d'angoisse parcourut la salle. Le roi, croyant que c'en était fini du jeune prince, se mit à trembler. Calaf, revenant enfin de la surprise que lui avait causée la beauté de Tourandocte, rassura l'assemblée en reprenant la parole.

— Charmante princesse, pardonne mon silence, je n'ai pu voir ton visage sans être troublé. Peux-tu répéter ta question ? Je ne m'en souviens plus, tu m'as fait tout oublier.

Tourandocte hésita un instant, comme si elle allait refuser d'être clémente, puis daigna répéter sa question.

— Cet arbre, répondit alors Calaf, représente l'année, qui est composée de jours et de nuits.

Sa réponse fut de nouveau acceptée par les mandarins et les docteurs, éblouis par son aisance. Altoun-Kan se leva dans un mouvement de joie tandis que des « hurra » saluaient la prouesse de Calaf.

— Allons, dit le roi à sa fille, reconnais-toi vaincue et accepte d'épouser ton vainqueur ! Les autres n'ont pu répondre à une seule question, tandis que celui-ci a répondu à trois questions à la suite.

— Non, il n'a pas encore remporté la victoire ! déclara la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion et les larmes de rage qu'elle ne pouvait retenir. J'ai d'autres questions à lui poser, je les lui soumettrai demain.

— Sûrement pas ! cria le roi. Je ne vais pas permettre que tu le tortures ainsi à l'infini. Je t'accorde une dernière question, rien de

plus.

La princesse se troubla, prétexta qu'elle n'avait préparé que les trois questions qu'elle venait de poser et insista pour avoir la permission d'attendre le lendemain.

— Non, non, je refuse ce délai supplémentaire ! hurla le roi en colère. Tu ne cherches qu'à prendre en défaut ce jeune prince, et moi, je veux me défaire de cet affreux serment qui a causé tant de morts. Tu ne respirez que le sang ! Le supplice de tes amants est un doux spectacle pour toi ! Ta mère est déjà morte d'avoir mis au monde une fille aussi cruelle, et moi je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper. Pour ma part, je ne veux plus assister à ces horribles exécutions !

Tourandocte baissa la tête sans répondre. Le voile dissimulait ses joues empourprées de honte et de colère, les larmes de rage qui s'échappaient de ses yeux, ainsi que les regards pleins de haine qu'elle lançait à Calaf.

— Grand roi, intervint alors celui-ci. Je vois bien l'aversion qu'a la princesse pour les hommes, je vois bien qu'elle ne veut pas tenir sa part de serment. Je suis disposé à renoncer à mes droits sur elle, à condition qu'à son tour elle réponde à une de mes questions.

Le roi – comme toute l'assemblée – fut surpris de cette demande, néanmoins il l'accepta.

— Tourandocte, dit Calaf, si tu réponds correctement à ma question, j'abandonne toute idée de mariage. Mais dans le cas inverse, tu dois jurer que tu consentiras à m'épouser.

— J'accepte ta condition, répondit Tourandocte. Je le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré et je prends cette assemblée à témoin.

— Très bien. Dis-moi donc comment se nomme le prince qui, après, avoir mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire et de joie ?

La princesse réfléchit un long moment. Elle ouvrit la bouche à plusieurs reprises, mais ne put prononcer aucune phrase, pas même un mot ou une syllabe.

— Je n'ai pas la réponse tout de suite, je ne l'aurai que demain, bafouilla-t-elle enfin.

— Moi, je n'ai pas demandé de délai, remarqua Calaf. Mais soit, je t'accorde encore cette satisfaction. J'attendrai demain.

Le roi se leva et, avant de donner congé à l'assemblée, il se tourna vers sa fille :

— Je te préviens, Tourandocte, tu n'as pas intérêt à faire semblant d'être malade, demain, si tu ne connais pas la réponse ! Je te prie de croire que tu épouseras ce jeune prince, car jamais tu ne pourras en rencontrer de meilleur.





XIII

LA RUSE DE TOURANDOCTE

UN HOMME avait eu l'audace de répondre à ses questions ! De résoudre ses énigmes ! Tourandocte, folle de rage, n'arrivait pas à l'admettre.

Une fois seule avec son esclave favorite, elle ôta son voile qu'elle déchira en mille morceaux, elle retira les fleurs qui ornaient sa chevelure, défit sa coiffure, s'arracha les cheveux, laissant libre cours à sa colère.

— Quelle va être ma honte, demain, lorsque devant tout le conseil il va falloir avouer que je ne connais pas la réponse à la question que m'a posée ce maudit prince ! s'exclama-t-elle en sanglotant.

— Ma princesse, avec toutes tes connaissances, il est donc si difficile de répondre à cette question ? s'étonna son esclave.

— Cette question n'est pas difficile, elle est impénétrable. « Ce jeune prince qui après avoir mendié son pain est en ce moment comblé de joie », je sais bien que c'est lui ! Mais il s'agit de le nommer précisément, or, comment est-ce que je pourrais deviner son nom ?

L'esclave attendit que la princesse se calme, puis elle risqua :

— Je sais bien qu'aucun homme n'est digne de toi, Tourandocte, mais... Tu ne trouves pas que celui-ci est beau et que son esprit est supérieur à celui des autres ?

— Si, concéda Tourandocte dans un murmure à peine audible. S'il y a un homme qui mérite que je le regarde d'un oeil favorable, c'est bien lui. J'ai même eu peur, à un moment, qu'il ne réponde mal à mes questions. Et c'est bien la première fois que ça m'arrive. Je crois que... que j'éprouve quelque chose pour lui... je ne sais pas quoi au juste, de l'admiration, de l'estime. Il... Il me trouble. Mais peu importe ! Ma fierté est au-dessus de tout autre sentiment ! Il fallait qu'il échoue ! conclut-elle, abandonnant la douceur de sa voix pour crier de nouveau.

Elle piqua encore une terrible colère et s'enferma pour le reste de la journée.

Calaf, lui, passa une après-midi très agréable. Le roi l'emmena à la chasse, puis au concert, au spectacle et ce, jusqu'à une heure avancée

de la nuit où chacun regagna ses appartements afin de prendre un peu de repos.

Lorsque Calaf revint chez lui, il y trouva une jeune femme, assise sur un sofa. Elle était belle et bien habillée. À vrai dire, s'il n'avait pas vu Tourandocte en premier lieu, il aurait pu être ému par sa beauté.

— Prince, dit la jeune femme en se levant, tu es étonné de me voir, je le sais, car il est interdit aux femmes du sérail d'adresser la parole aux hommes. Mais ce que j'ai à te dire est si important que j'ai bravé cet interdit.

Calaf invita la jeune femme à s'asseoir et à parler.

— Seigneur, commença-t-elle, je vais te dire le but de ma visite, mais tu dois d'abord savoir qui je suis. Je suis l'esclave favorite de Tourandocte, j'ai été élevée avec elle et je la connais comme une sœur. Avant d'être esclave, j'étais de sang noble. En effet, mon père est un des rois qui livrèrent bataille à Altoun-Kan il y a quelques années. Toute ma famille a péri dans la guerre, et moi, j'ai été réduite en esclavage. Je te dis cela afin que tu croies ce que je vais te révéler.

— Eh bien, mais... ne me fais pas attendre davantage, dit Calaf. Apprends-moi donc l'objet de ta visite !

— Seigneur, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a décidé de te faire assassiner.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que Tourandocte a chargé des eunuques de te tuer, soit cette nuit, soit demain matin avant le conseil.

À cette nouvelle, le prince resta sans voix. Il avait l'impression que le ciel lui était tombé sur la tête.

— Oh ! Perfide ! Cruelle Tourandocte ! s'écria-t-il enfin. C'est donc ainsi que tu comptes payer le malheureux Calaf, fils de Timurtasch, de l'amour qu'il te porte ?!

— Seigneur, répartit la jeune femme, je peux te délivrer de ce piège. J'ai payé quelques soldats de la garde qui te faciliteront la sortie du sérail. Je vais même partir avec toi afin de fuir cet esclavage où je suis réduite et que je hais. Des chevaux nous attendent, nous irons à Berlas : je suis liée par le sang au prince Aliguer, le souverain de ce royaume. Il nous accueillera avec tous les honneurs, j'en suis sûre.

Calaf réfléchit un instant à la proposition de la jeune femme. Juste un bref instant, avant de la refuser.

— Si je fuis, que va penser de moi Altoun-Kan ? Il va croire que je ne suis venu ici que pour délivrer une esclave. Il va m'accuser d'avoir violé les lois de l'hospitalité. D'ailleurs, malgré la cruauté de Tourandocte, je n'arrive pas à la haïr. Je l'adore, je lui suis dévoué, et si elle veut me tuer, eh bien soit !

La jeune esclave eut beau insister, elle ne parvint pas à convaincre Calaf de fuir.

Le prince passa le reste de la nuit dans la confusion la plus totale, sans pouvoir trouver une minute de repos. À l'aube, le son des cloches et des tambours retentit et comme le jour précédent, six mandarins vinrent le chercher pour le mener à la salle d'audience.

Calaf traversa la cour d'un pas tremblant.

« C'est maintenant que je vais mourir, se dit-il en apercevant les soldats de la garde. L'un d'eux va sûrement s'avancer vers moi pour me poignarder. » Loin de songer à se défendre, il marchait comme un somnambule. Il passa pourtant la cour sans que personne ne l'attaque et arriva dans la salle attenante à celle de l'audience.

« Cette fois, c'est imminent, se dit-il encore. Un eunuque caché va se précipiter sur moi pour m'enfoncer un couteau dans le cœur. »

Lançant des regards à toutes les personnes présentes, il croyait voir son meurtrier en chacune d'elles. Il suffisait d'un mouvement à peine perceptible : ici, une main qui se glissait dans une poche, là, une tête qui se tournait trop brusquement vers lui, et Calaf se tenait pour mort... Il n'avait que quelques mètres à parcourir, pourtant, il avait l'impression de traverser un immense désert. Cependant, aucun coup mortel ne lui fut porté et il entra dans la salle d'audience.

Les docteurs et les mandarins étaient déjà assis sous les pavillons, le roi et la princesse, sur leurs trônes.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? se demanda Calaf. La princesse veut-elle être témoin de ma mort ? Elle compte m'assassiner ici, sous les yeux de son père ? De sa propre main, peut-être ? »

Comme la veille, un officier s'avança vers lui. Calaf crut que lorsqu'il en aurait fini avec la lecture de l'édit, il lui porterait ce fameux coup mortel qu'il attendait depuis la veille au soir.

« Vas-y donc ! Tue-moi ! avait-il envie de crier. Ne prolonge pas davantage mon supplice ! »

Mais il ne se passa rien.

— Ma fille, dit alors le roi à Tourandocte, tu as eu tout le temps de penser à ce qu'on t'a demandé. Mais je crois que même si tu avais disposé d'une année, tu serais bien obligée d'avouer que tu ne connais pas la réponse à la question. Ainsi, rends-toi à l'amour de ce jeune prince ! Il est digne de toi ! Il est digne de régner, après moi, sur le peuple de Chine !

— Seigneur, répliqua Tourandocte avec un large sourire, pourquoi penses-tu que je ne peux pas répondre à la question du prince ? Hier, c'est vrai, j'en étais incapable, mais il en va autrement aujourd'hui. Je vais confondre ce jeune téméraire qui a trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me répète sa question !

— Quel est le nom du prince qui, après avoir mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie et de gloire ? demanda Calaf.

— Ce prince se nomme Calaf et il est le fils de Timurtasch.

À cette réponse, Calaf changea de couleur, ses yeux se couvrirent d'un voile noir et il tomba évanoui.

On se précipita vers lui pour le ramener à la conscience, et lorsque ce fut chose faite, Tourandocte reprit la parole.

— Je peux, dit-elle, te refuser ma main. Mais...

Elle laissa sa phrase en suspens pendant un long moment, puis elle se leva et s'avança vers Calaf.

— Mais j'ai changé d'avis, poursuivit-elle. Ton mérite et l'amitié que mon père a conçue pour toi m'ont décidée à te prendre pour époux. De plus, je dois avouer devant toute cette assemblée comment j'ai pu répondre à ta question. J'ai envoyé cette nuit chez Calaf une de mes esclaves, expliqua-t-elle en se tournant vers les mandarins. Elle lui a fait croire que je voulais l'assassiner et, à cette nouvelle, le prince a laissé échapper son nom. Alors qu'elle lui proposait de s'enfuir, Calaf a préféré rester ici, quitte à braver la mort. Jamais je ne pourrais trouver un mari aussi aimant et fidèle, conclut-elle.

Sa déclaration fut saluée par une multitude de cris de joie. Le roi, au comble du bonheur, ordonna qu'on commence les préparatifs du mariage. On envoya chercher les parents de Calaf, sans oublier la vieille hôtesse que le prince tenait à convier à la fête.

Jamais l'amour de Calaf ne décrut. Celui de Tourandocte alla grandissant au fil des ans. De leur union naquirent deux fils, dont l'aîné, à la mort de Calaf, régna sur la Chine avec autant de sagesse que son père.





5

IL N'Y A PAS D'HOMMES HEUREUX

XIV

HISTOIRE DU PRINCE SEYF-EL-MULOUC CAPTURÉ PAR LES SAUVAGES

BEDREDDIN-LOLO, roi de Damas, avait pour grand vizir un homme de bien. Il était zélé, vigilant, il avait beaucoup de connaissances et faisait preuve d'un désintéressement que tout le monde admirait. Mais on le surnommait « le vizir triste » car il était toujours plongé dans une profonde mélancolie.

Un jour, le roi lui raconta – en riant lui-même à gorge déployée – une aventure drôle qu'il venait d'apprendre. La mine sombre, le vizir l'écouta sans broncher. À tel point que le roi en fut choqué.

— Atalmuk, lui dit-il. Tu as un caractère étrange. Tu es toujours mélancolique et morose, jamais je ne t'ai vu sourire.

— Oh ! Chacun sa peine ! répondit le vizir dans un soupir. Aucun homme sur terre n'est exempt de chagrin.

— Ta réponse n'est pas juste.

— Oh que si ! C'est la condition même des hommes. Nous ne sommes jamais satisfaits. Tiens, seigneur, est-ce que toi, tu t'estimes parfaitement heureux ?

— Moi, ce n'est pas pareil, je ne peux pas l'être ! J'ai des ennemis dans toutes les contrées voisines et je suis chargé du poids d'un empire. Mais je suis persuadé qu'il existe dans le monde des particuliers qui, eux, sont heureux.

— Je ne crois pas.

— Tu es dans l'erreur, je t'assure. D'ailleurs, sans chercher bien loin, je suis certain que le prince Seyf-el-Mulouk, mon favori, est parfaitement heureux.

— Il a l'air de l'être, corrigea le vizir, cela ne veut pas dire qu'il l'est réellement.

Comme le roi ne voulait pas démordre de son opinion, il envoya sur l'heure chercher le prince Seyf-el-Mulouk.

— Prince, lui dit-il lorsqu'il fut devant lui. Es-tu heureux ?

— Bien sûr, seigneur, puisque j'ai le bonheur d'être ton favori.

— Non, non, je ne parle pas de cela ! corrigea le roi. Je parle d'un bonheur profond. Est-ce que, par hasard, tu n'aurais pas un chagrin caché ? Parle sincèrement !

— Dans ce cas, seigneur, puisque tu me l'ordonnes, je te dirai que malgré toutes les bontés que tu as pour moi, malgré tous les plaisirs que je trouve à fréquenter ta cour, j'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Et pour comble de malheur, mon mal est sans remède.

Comme le roi l'y conviait, Seyf-el-Mulouk entama le récit de sa vie.

Je suis le fils du sultan d'Égypte. Un jour, le roi mon père me donna la permission d'entrer dans la salle du trésor. Il y avait beaucoup d'objets rarissimes, mais mon attention fut attirée par un petit coffret en bois de santal rouge, parsemé de pierreries. En l'ouvrant, je vis à l'intérieur une très belle bague ainsi qu'une boîte en or qui enfermait le portrait d'une femme. Je suis incapable de le décrire tant il était beau ! Et aussi surprenant que cela puisse paraître, j'en tombai aussitôt amoureux. Au dos du portrait figurait une inscription : Bédy-al-Jémal, fille du roi Chahbal.

J'essayai aussitôt de me renseigner auprès des gens les plus savants du Caire. Qui donc était ce roi Chahbal ? Personne ne put me répondre. Alors, avec la permission de mon père, je décidai de voyager. J'étais prêt à parcourir le monde entier pour trouver Bédy. Comme je voulais voyager incognito, seul mon meilleur ami, Saëd, m'accompagna, ainsi que quelques esclaves dévoués. Je mis au doigt la bague que j'avais trouvée et je partis.

Arrivé à Bagdad, je me renseignai de nouveau sur ce fameux roi Chahbal. Personne ne le connaissait. Un vieillard, cependant, me donna une vague indication.

— Je crois que les États de Chahbal se trouvent dans une île voisine de Ceylan... Mais je n'en suis pas sûr, précisa-t-il.

Me voilà donc parti pour Ceylan.

Je m'embarque avec Saëd et mes esclaves sur le golfe de Basra, à bord d'un vaisseau marchand. Pendant les premiers jours, le vent est favorable, mais au bout d'une semaine nous affrontons une tempête si terrible que la plupart des matelots, croyant notre perte inévitable, abandonnent le vaisseau au gré du vent et de la mer déchaînée. Tantôt les flots s'ouvrent comme pour nous engloutir et nous présentent des

abîmes épouvantables, tantôt ils s'élèvent et nous portent jusqu'au ciel. Nous sommes longtemps le jouet des vagues, mais par miracle, il n'y a pas naufrage.

Nous nous échouons sur une île voisine des Maldives.

Cette île, petite, paraît déserte. Un vieux matelot, habitué à parcourir la côte des Indes, nous assure qu'au contraire elle est habitée. Elle est, ajoute-t-il, peuplée de sauvages qui idolâtrèrent un serpent auquel ils donnent à manger tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Nous décidons de lever l'ancre dès l'aube, après avoir apporté au bateau les réparations nécessaires. Une sage décision, mais trop tardive hélas, car au milieu de la nuit, les sauvages nous attaquent en force. Ils prennent possession du bateau, nous enchaînent et nous conduisent à leur village.

Celui-ci est composé de petites cabanes en bois et en terre. L'une d'elles, plus importante que les autres et placée au centre, est le palais de leur roi. On nous jette aux genoux du monarque sauvage et de sa fille. En nous voyant, le roi a un sourire diabolique. Il nous crache à la figure un flot de paroles auxquelles nous ne comprenons pas un traître mot. Sa fille, qui connaît notre langue, nous les traduit.

— Le roi mon père se félicite de votre capture. Il ordonne de vous conduire sous une tente particulière où on va vous servir un repas. Profitez-en bien, car à partir de demain, chaque jour, l'un de vous sera donné en nourriture au dieu que nous adorons.

Cet ordre est aussitôt exécuté. On nous fait manger – ou plutôt on nous gave afin que nous soyons bien gras – et dès le lendemain, un de nos compagnons est livré à l'horrible serpent. Même chose le jour suivant, et ainsi de suite... Au bout d'une dizaine de jours à peine, mes esclaves, le capitaine et les matelots sont tous morts.

Il ne reste plus que Saëd et moi.

— Cher Saëd, lui dis-je la nuit qui précède notre sacrifice, je regrette de t'avoir entraîné dans cette aventure. Tout ça pour l'amour insensé d'une femme dont je ne sais même pas si elle existe réellement ! Je ne souhaite qu'une chose, c'est de mourir avant toi, car jamais je ne supporterai ta perte.

— Non, non, réplique Saëd, je veux absolument mourir en premier ! L'inverse serait trop horrible.

Les sauvages arrivent sur ces entrefaites.

— Toi, suis-nous ! beuglent-ils.

L'ordre m'est donné. À moi. Je me tourne une dernière fois vers Saëd, sans pouvoir articuler un mot tant je suis saisi de crainte et de chagrin. Seuls les regards que nous échangeons nous servent d'adieu.

On me conduit sous une vaste tente. Alors que je crois me trouver face à l'immonde serpent qui doit m'engloutir, je vois une femme noire.

— Rassure-toi, jeune homme, me dit-elle, tu ne vas pas subir le même sort que tes compagnons. La princesse Husnara, ma maîtresse, t'en réserve un plus doux. Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. J'ai ordre de te conduire dans le pavillon secret où elle t'attend.

Elle me prend par la main et me guide vers une tente attenante où sa maîtresse est seule, assise sur une espèce de sofa couvert de peaux de bêtes.

Husnara a le teint olivâtre, des yeux vifs mais minuscules, une bouche énorme, des lèvres épaisses et des dents couleur d'ambre. Ses cheveux sont courts, crépus et plus noirs que l'ébène. Elle porte un petit bonnet de toile jaune brodé de fil d'or rouge et relevé d'un ensemble de plumes multicolores. Son cou est orné d'un collier composé de grains de café peints en bleu et vert. Une longue robe taillée dans une peau de tigre l'enveloppe depuis les épaules jusqu'aux pieds. Elle est vraiment très laide. En tout cas, ce n'est sûrement pas le genre de femme capable de me faire oublier Bédy !

— Approche, me dit-elle d'une voix mielleuse, viens t'asseoir près de moi ! J'ai des choses à t'apprendre, des choses qui vont te consoler, précise-t-elle avec un sourire qui découvre ses grandes dents jaunes. Tu dois être impatient de les connaître, n'est-ce pas ? me demande-t-elle une fois que je suis assis près d'elle. Eh bien voilà, tu m'as plu dès que je t'ai vu. Non seulement je veux te sauver la vie, mais je veux te prendre pour amant, car je te préfère à tous les guerriers de mon père qui pourtant sont follement amoureux de moi.

Vous ne pouvez pas savoir quel est mon trouble lorsque j'entends ces paroles. Certes, l'esclave m'a plus ou moins préparé à une telle nouvelle, mais vu la laideur de Husnara, il m'est impossible de répondre favorablement à ses avances. D'un autre côté, si jamais je suis franc avec elle, je risque d'exciter sa colère.

Elle patiente un moment – sans cesser de m'observer de la tête aux pieds avec un air gourmand – puis reprend :

— Je ne suis pas étonnée que tu gardes le silence. Tu ne t'attendais pas à voir une jeune et belle princesse comme moi s'abaisser à te faire des avances ! Ton bonheur te rend muet, n'est-ce pas ? Tu es si heureux que tu ne peux plus dire un mot, pas vrai ?... Oh ! Comme c'est charmant !

« Une jeune et belle princesse », a-t-elle dit. Je suis soi-disant heureux, je ne me tiens plus de joie... C'est exactement l'inverse ! Alors qu'elle me fait des avances de plus en plus assidues, je suis en train de me dire que l'horrible serpent doit avoir plus de charmes qu'elle.

Elle me donne une de ses mains à baiser, comme un avant-goût des plaisirs qu'elle me réserve. Je saisis le bout de ses doigts et j'y pose rapidement le bout de mes lèvres en essayant de masquer mon dégoût.

Mais elle est si persuadée qu'on ne peut la voir sans l'aimer qu'elle prend ma grimace pour un témoignage d'amour.

Ensuite, des esclaves étendent par terre des peaux de bêtes et y déposent des plats de mil, de riz, ainsi que de la viande confite dans du miel. La princesse m'ordonne de me coucher comme elle et de manger.

J'ai l'appétit coupé, l'estomac complètement noué.

— Mange, voyons ! insiste-t-elle. Tu n'as pas faim ?... Ah ! C'est la passion, ça ! Tu es impatient, n'est-ce pas ? Pourtant, malgré la violence de ton désir, tu dois attendre la nuit prochaine. Je vais trouver le roi mon père et lui demander de te laisser la vie, ainsi qu'à ton camarade, car il plaît à Mirhasya, mon esclave.

Je pousse intérieurement un long soupir de soulagement : mon martyr est retardé de vingt-quatre heures. C'est autant de gagné.

Husnara se lève et me fait signe de l'imiter.

— Va rejoindre ton ami ! Porte-lui la bonne nouvelle et réjouissez-vous tous les deux du bonheur qui vous attend ! La nuit prochaine, je t'enverrai chercher, tu souperas avec moi et... nous ferons l'amour ensemble ! ajoute-t-elle avec un sourire plus horrible qu'une grimace.

Je remercie Husnara de ses bontés, tout en me disant que je préfère mourir plutôt que d'en profiter. On me reconduit à ma tente où Saëd, en me voyant, est transporté de joie.

— Comment est-ce possible ? s'exclame-t-il. Je te croyais déjà immolé par ces barbares ! C'est vrai, dis, tu es toujours en vie ou bien suis-je en train de délirer ?

— Oui, Saëd, je suis bien vivant. Et mon salut dépend de moi. Je peux effectivement échapper au triste sort de nos compagnons.

Je lui raconte alors en détail ma visite sous la tente de Husnara.

— Bon, avoir une amante telle que tu la décris n'est pas très réjouissant, d'accord, mais c'est tout de même mieux que de mourir, non ? me dit Saëd. Fais un effort, Seyf ! Surmonte ton dégoût et cède à la nécessité !

— Ah oui ? C'est le conseil que tu me donnes ?... Eh bien, nous allons voir si tu es capable de le suivre, car tu es exactement dans la même situation que moi. L'esclave favorite de Husnara, qui est aussi laide que sa maîtresse, a des vues sur toi. Tu te sens d'attaque pour cette nuit ?

Saëd pâlit à ce discours.

— Non, non, bafouille-t-il, je préfère mille fois que le serpent m'engloutisse !

— Voyons, Saëd, insisté-je avec ironie, la vie est une belle chose, non ? Tu peux surmonter ton dégoût et honorer une femme, même si elle est hideuse !

Ne sachant plus que dire, il se borne à secouer la tête.

— Alors, tu vois bien qu'on ne peut pas négliger les mouvements de son cœur et aimer une personne qui n'inspire que de l'aversion !

Après une longue discussion sur les possibilités de nous tirer d'une telle situation, nous en arrivons à la conclusion qu'il vaut mieux mourir. Notre plan est simple : nous dirons à ces monstres ce que nous pensons d'elles, et, sans nul doute, elles nous livreront au serpent.

Au crépuscule, un esclave de la princesse vient nous chercher.

— Heureux captifs, préparez-vous à goûter les plus doux plaisirs ! nous dit-il avec un sourire salace. Deux tendres amantes vous attendent. Bénissez le jour où la fureur de la marée et des vents vous a jetés sur nos rivages !

Maudit soit ce jour, oui ! Et maudites surtout soient ces soi-disant tendres amantes !

Sous la tente de Husnara, les deux femmes sont à table – enfin, elles sont couchées par terre sur des peaux de bêtes et mangent. Se goinfrent, devrais-je dire.

— Viens t'asseoir près de moi ! m'ordonne Husnara. Et que ton compagnon prenne place auprès de Mirhasya !

Elle nous présente des ragoûts de différentes sortes et des boissons à base de miel. Impossible d'y goûter ! Vu notre humeur, la nourriture ne passe pas.

Tout au long du repas, Husnara ne cesse de me caresser, tantôt elle me prend la main, tantôt elle frôle mon genou de ses doigts et remonte sur ma cuisse. J'ai la chair de poule, le contact de sa main est aussi désagréable que celui d'un insecte courant sur ma peau. Plusieurs fois elle tend sa bouche pour m'embrasser et je recule vivement. Je fais semblant de m'essuyer les lèvres, prétexte que je suis gêné car mon haleine n'est pas assez parfumée pour elle (alors que c'est elle qui a une haleine fétide !). Ou bien j'invoque une timidité excessive. Je cherche toutes sortes d'excuses, mais je ne peux feindre bien longtemps et elle finit par se rendre compte de mon aversion.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrie-t-elle. Je ne te plais pas ou quoi ?

« Eh bien non ! Tu ne me plais pas. Mais alors, pas du tout ! » pensé-je sans oser encore le lui dire.

— Mirhasya, dit la princesse en se tournant vers son esclave. Est-ce que je ne suis pas jolie ? Est-ce que je n'ai pas la taille fine et les traits réguliers ? Est-ce que mes yeux ne sont pas merveilleux ? Mes cheveux fabuleux ?

— Tu es adorable, répond l'esclave. Quant à ces hommes, ils sont bizarres ! Moi non plus je ne comprends pas pourquoi celui-ci (elle désigne Saëd) se montre aussi peu entreprenant.

C'en est trop. Cette fois, j'éclate et déverse tout ce que j'ai sur le cœur.

— La taille bien prise, dis-tu ? La taille d'un éléphant, oui ! Tu es ce

que j'ai vu de plus laid au monde ! Tu as des yeux si petits qu'il faut les chercher à travers l'épaisseur de tes paupières boursouflées, des lèvres si proéminentes qu'elles pourraient servir de plateau ! Toute la nourriture servie à cette table y tiendrait sans peine ! Tes cheveux ressemblent à des broussailles emmêlées par un vent violent, tu as une voix nasillarde, des jambes taillées dans des poteaux, un derrière énorme, des pieds larges et palmés comme ceux d'un monstre marin. En un mot, tu es une offense au regard !

Stupéfaite, Husnara reste sans voix pendant quelques instants. Sous l'effet de la honte et de la colère, ses yeux roulent dans leurs orbites – à tel point qu'on n'en voit plus que le blanc – et ses grosses lèvres frémissent, faisant trembler son menton et les couches de graisse qui pendent à son cou. Son esclave, tout aussi ahurie qu'elle, se lève vivement et interroge Saëd du regard.

— Je pense la même chose de toi ! affirme-t-il. Et même... bien pire encore !

Alors la princesse laisse éclater sa fureur.

— Conduisez ces traîtres à la pagode ! hurle-t-elle à ses esclaves. Fourrez-les tous les deux en même temps dans la gueule du serpent !... Non ! Arrêtez ! ordonne-t-elle alors qu'on nous lie les mains et nous pousse hors de la tente. Une mort si rapide est encore trop bonne pour eux ! Je veux qu'ils vivent l'un et l'autre pour souffrir de longs tourments ! Qu'on les envoie moudre du mil, nuit et jour !

On nous conduit à l'autre extrémité de l'île où des moulins à bras sont regroupés.

Un nouveau supplice commence alors. Nous n'avons pas un moment de repos. Il faut non seulement moudre du mil, mais transporter de lourdes charges de bois. Il est impossible de ne pas succomber à un travail si rude. Lorsque, épuisés, nous nous écroulons à terre, les sauvages nous frappent pour nous forcer à nous relever et reprendre le travail. Nous encaissons les coups sans bouger, prêts à mourir jusqu'à ce que, malicieusement, l'un d'eux nous souffle à l'oreille :

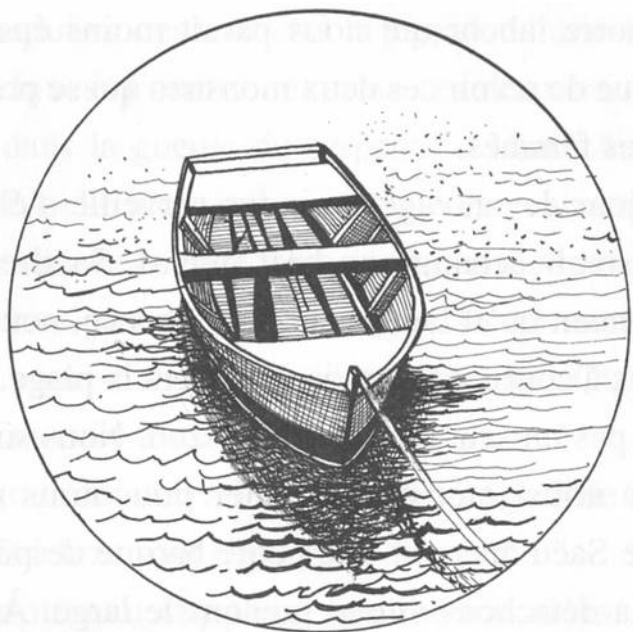
— Est-ce que, par hasard, les caresses féminines vous manqueraient ?

À ces mots, Saëd et moi nous relevons et reprenons notre labeur qui nous paraît moins épouvantable que de revoir ces deux monstres qui se prennent pour des femmes.

Un jour, le sauvage qui nous surveille s'éloigne. Après avoir échangé un bref regard, Saëd et moi, comprenant qu'il faut saisir notre chance, nous nous mettons à courir à toutes jambes vers la plage. Il n'y a rien, pas un seul bateau à l'horizon. Nous sommes prêts à nous jeter dans la mer pour nous noyer, lorsque Saëd aperçoit une petite barque de pêcheur. Nous la détachons vite et prenons le large. À peine avons-nous commencé à ramer que le sauvage à qui appartient la barque

accourt. Il se met à hurler et à nous menacer, mais en vain. Nous ramons tant et si bien qu'avant la nuit nous avons déjà perdu de vue cette île maudite.

Sans provisions, sur cette barque qui peut à tout moment être submergée par les flots, nous nous considérons néanmoins comme les plus heureux des hommes.





XV

LA RENCONTRE AVEC MALIKA

APRÈS AVOIR VOGUÉ à l'aventure toute la nuit, nous arrivons à l'aube sur une petite île. Nous découvrons, sur le rivage, une multitude d'arbres chargés de fruits si magnifiques que les branches pendent à terre. Ils sont de plus excellents. Nous en mangeons jusqu'à satiété et notre joie atteint son comble. Nous croyant désormais à l'abri, nous rions de tous les événements passés qui nous ont épouvantés.

Ensuite, après avoir attaché notre barque à un piquet, nous partons à la découverte de l'île. Elle est magnifique, une véritable oasis ! Nous y trouvons du santal, du bois d'aloès, des sources d'eau douce, des fruits et des fleurs de toutes sortes. On aperçoit partout les signes d'une vie commode et agréable, pourtant, l'île paraît déserte.

— Comment se fait-il que cette île ne soit pas habitée ? demandé-je à Saëd. Nous ne sommes pas les premiers à y avoir mis le pied, c'est évident. D'autres avant nous en ont fait la découverte. Pourquoi l'ont-ils abandonnée ?

— Je ne sais pas, mais si personne n'y reste, c'est que cet endroit doit sûrement cacher un désagrément quelque part, me répond-il d'un air inquiet en fouillant les alentours du regard.

Il ne croit pas si bien dire.

Nous passons cependant une bonne journée, à nous réjouir et à nous promener, oubliant trop vite notre inquiétude. Lorsque la nuit tombe, nous nous allongeons sur un carré d'herbe émaillée de mille fleurs odorantes. Nous bavardons encore un peu, mais nous sommes si fatigués que le sommeil nous terrasse bien vite. Pour ma part, je dors merveilleusement. D'une traite, sans rêve ni cauchemar. Et à mon réveil, je sens que j'ai recouvré toutes mes forces.

Seulement, je découvre aussi que je suis seul. J'appelle Saëd à plusieurs reprises. Aucune réponse. Je le cherche longtemps, aux environs tout d'abord, puis en parcourant pratiquement toute l'île. Rien. Je décide de revenir à mon point de départ. Après s'être égaré, Saëd y est peut-être revenu lui aussi pour m'attendre de son côté ? Mais non, il est toujours absent. Je l'attends toute la journée, ainsi que la nuit suivante.

Je finis par comprendre que je ne le reverrai plus. Qu'un

enchantement ou une puissance plus barbare encore que la cruauté des sauvages me l'a ravi. Je suis inconsolable de sa perte. D'autant plus que je n'ai pas la moindre idée de ce qui lui est arrivé. Toutefois, ne pouvant me résoudre à rester inactif, je décide de faire le tour de l'île une seconde fois. J'ai encore un espoir, si mince soit-il, de retrouver mon ami.

J'arrive dans un bois que je n'ai pas vu lors de ma première excursion. Au milieu se dresse un château. Il est entouré de larges et profonds fossés pleins d'eau, le pont-levis est abaissé. J'entre dans une vaste cour pavée de marbre blanc et me dirige vers la porte d'un beau corps de logis. Elle est en bois d'aloès, plusieurs figures d'oiseaux y sont gravées en relief et elle est fermée par un gros cadenas en acier qui représente la tête d'un lion. La clef est sur le cadenas. Je la tourne, le cadenas se rompt et la porte s'ouvre sans que j'aie à la pousser sur un escalier de marbre noir que je monte – non sans quelque appréhension, je l'avoue. Il me mène dans une grande salle ornée de sofas et de tapisseries très riches, puis dans une chambre non moins richement meublée.

À l'intérieur se trouve une jeune femme d'une grande beauté. Vêtue d'habits très élégants, couchée sur un sofa, la tête appuyée sur un coussin, elle a les yeux fermés. Un moment, je crois qu'il s'agit d'une apparition, ou en tout cas que cette jeune femme n'est pas vivante. Mais en m'approchant doucement d'elle, je vérifie qu'elle respire.

Je reste quelques instants à l'observer en silence. Elle est charmante, et si je n'avais vu le portrait de Bédy, j'en serais tombé amoureux. À plusieurs reprises, je suis tenté de la réveiller, sans oser toutefois le faire. Je sors donc dans l'intention d'attendre encore un peu. Mais à peine ai-je mis le nez dehors que je vois, tout autour du château, d'horribles animaux. Des fourmis géantes. Elles rôdent avec l'apparence de bêtes féroces en quête de nourriture. Je suis persuadé qu'elles vont foncer sur moi et me réduire en miettes, mais dès qu'elles m'aperçoivent, elles s'enfuient. Cela m'ôte cependant l'envie de me promener et je retourne au château.

Il faut absolument que je parle à la jeune femme. Elle au moins pourra me renseigner sur cette île funeste, peut-être aussi sur la disparition de mon ami.

Une fois de retour dans la chambre, je tousse, je m'agite, je fais du bruit, sans réveiller la belle. Je m'approche d'elle et lui touche le bras. Aucune réaction. « Il y a de l'enchantement là-dessous, me dis-je. Quelque talisman doit la tenir endormie. » J'aperçois alors à son chevet une petite table de marbre sur laquelle sont gravés des caractères étranges. Je l'effleure du bout des doigts et aussitôt la jeune femme pousse un long soupir et se réveille. Elle jette un grand cri en me voyant.

— Comment as-tu fait pour arriver ici ? Comment as-tu surmonté tous les obstacles qui devaient t'empêcher d'entrer dans ce château ? Des obstacles qui sont au-dessus de la puissance humaine ? me demande-t-elle en tremblant de peur.

Comme je m'avance vers elle, elle recule aussi vivement que si j'étais une des horribles fourmis qui rôdent dehors.

— Tu n'es pas un homme ! s'exclame-t-elle, saisie de terreur. Tu es de ces créatures monstrueuses qui prennent l'apparence d'un homme !

— Non, non, rassure-toi, je suis un fils d'Adam, lui dis-je pour la reconforter. Et je suis venu ici sans aucune difficulté. Je ne comprends pas de quels obstacles tu parles. La porte de ce château s'est ouverte dès que j'en ai touché la clef. Je suis monté ici sans que rien ne m'arrête. Finalement, ce qui m'a demandé le plus d'efforts, c'est de te réveiller.

— Je ne te crois pas ! s'obstine-t-elle. Quoi que tu puisses dire, je suis persuadée que tu n'es pas un homme.

Elle paraît si terrorisée que pour la convaincre, je lui fais le récit de mes aventures, et ce, depuis le jour où j'ai trouvé le portrait de Bédy dans la salle du trésor.

Après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, elle se calme enfin. Mais il faut que je lui montre le portrait de Bédy pour qu'elle me croie complètement. Elle l'admire un moment puis me confie :

— J'ai entendu parler du roi Chahbal. Il règne dans une île voisine de Ceylan. Si sa fille est aussi belle que son portrait, elle mérite que tu l'aimes. Pour ma part, continue-t-elle, je m'appelle Malika, je suis la fille du roi de Ceylan. Je vivais parfaitement heureuse jusqu'à ce jour funeste où, alors que je prenais un bain dans le jardin du sérail, un tourbillon de poussière s'est élevé tout à coup au-dessus de moi. Un énorme oiseau en a surgi, il a fondu sur moi, m'a prise dans ses serres et m'a emmenée dans ce château où, changeant d'apparence, il s'est montré sous la forme d'un jeune génie. « Je suis un des plus puissants génies du monde, m'a-t-il dit. Je t'ai vue et tu m'as charmé. Il serait dommage de laisser les hommes profiter de ta beauté. Tu mérites l'amour d'un génie. Ainsi, princesse, oublie ton père, et ne songe plus désormais qu'à moi ! Tu ne manqueras de rien dans ce château. » Au début, poursuit Malika, le génie a tout fait pour me plaire. Il m'a apporté de riches habits, des bijoux, il se montrait gentil et prévenant. Mais plus les jours passaient, plus il m'était odieux. Comprenant enfin qu'il n'obtiendrait rien de moi, il a décidé de se venger. Il a versé sur moi les pavots d'un sommeil magique et m'a étendue sur ce sofa, près de cette table que tu as touchée tout à l'heure. Les signes qui y sont gravés sont des caractères talismaniques destinés à me plonger dans un sommeil éternel. Le génie a conçu encore deux enchantements : l'un pour rendre ce château invisible, l'autre pour en verrouiller la

porte. C'est pour ça que, tout à l'heure...

Elle s'interrompt et je lis dans son regard que des doutes à mon égard l'assaillent de nouveau.

— Le génie me laisse seule la plupart du temps, poursuit-elle. Il revient une ou deux fois par mois, me demande si j'ai changé d'avis sur lui et me plonge encore dans le sommeil.

Malika essuie les larmes qui ont coulé sur ses joues pendant ce triste récit.

— Comment se fait-il, seigneur, que tu aies pu me réveiller ? Comment as-tu pu ouvrir la porte du château, comment même as-tu pu voir ce château ? J'ai entendu dire par le génie lui-même que des bêtes féroces hantent cette île et qu'elles mangent tous ceux qu'elles rencontrent, c'est pour cette raison que l'île est déserte et que...

Un grand bruit interrompt Malika. Elle tend l'oreille, puis s'écrie en tremblant :

— C'est le génie ! Je reconnais sa voix ! Il va te tuer, et moi avec, rien ne peut nous sauver de sa fureur...

Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase que le génie entre effectivement. Il est immense. Il tient à la main une masse d'acier qu'il fait tournoyer en l'air. Il frémit de colère en me voyant et pousse un hurlement qui secoue les murs du château. Alors que je m'attends à recevoir un coup de masse sur la tête, il se jette soudain à mes pieds.

— Oh ! Prince, fils de roi ! me dit-il. Ordonne tout ce qu'il te plaira, je t'obéirai !

J'en reste sans voix. Suis-je en train de rêver ? Est-ce que je deviens fou ?

Mais le génie s'explique de lui-même.

— L'anneau que tu portes au doigt est le cachet de Salomon, me dit-il. Quiconque le possède ne peut périr par accident. Il peut traverser sur un simple esquif les mers les plus orageuses sans craindre que les flots l'engloutissent. Les bêtes les plus féroces le craignent et il a un pouvoir souverain sur les génies. Tous les talismans et les enchantements cèdent à ce merveilleux cachet.

— C'est donc grâce à cet anneau que je n'ai pas fait naufrage ?

— Oui, seigneur.

— C'est lui qui m'a sauvé des mains des sauvages ?

— Oui, seigneur. Et c'est lui encore qui t'a sauvé des fourmis géantes tout à l'heure. Elles vivent en grand nombre ici et rendent cette île inhabitable. Elles n'empêchent pas cependant que les habitants des îles voisines, et notamment ceux des Maldives, n'y viennent tous les ans couper du santal. Mais ils prennent beaucoup de précautions. Ils arrivent ici pendant l'été, débarquent sur des chevaux très rapides et courent à toute bride partout où ils aperçoivent du santal. Dès que les fourmis apparaissent, ils leur jettent de gros morceaux de viande qu'ils

ont prévu d'emporter pour elles. Pendant que les fourmis sont occupées à manger, ils marquent les arbres qu'ils veulent couper, puis s'en vont. Ils reviennent pendant l'hiver et coupent les arbres tranquillement, car durant cette saison les fourmis ne se montrent pas.

— Saëd ! murmuré-je soudain en tremblant. Sais-tu ce qu'est devenu mon ami Saëd ?

— Oui, je le sais. Il a été dévoré la nuit dernière par les fourmis dont je viens de te parler.

Saëd a donc subi la mort la plus atroce qui soit. Dévoré vif par des fourmis géantes. À côté de moi. Sans que cela puisse troubler mon sommeil ! Vous imaginez sans peine mon désarroi à cette nouvelle.

— Dis-moi, génie, demandé-je ensuite, sais-tu où se trouve le royaume du roi Chahbal et sais-tu si sa fille, Bédy, est encore vivante ?

— Seigneur, il y a bien un roi Chahbal qui règne sur une île proche d'ici. Mais il n'a pas de fille. La princesse Bédy-al-Jémal dont tu parles était effectivement fille d'un roi nommé lui aussi Chahbal, mais elle vivait du temps du roi Salomon.

— Est-ce que tu es en train de me dire que Bédy n'est plus de ce monde depuis fort longtemps ?

— Oui, seigneur. Bédy fut la maîtresse de Salomon.

Voilà. C'est à cet instant précis que je réalise ma stupidité : si seulement j'avais demandé à mon père, en sortant de la salle du trésor, qui était la princesse figurant sur le portrait, il me l'aurait dit. Je me serais épargné bien des aventures, bien des frayeurs, et surtout, je n'aurais pas mené Saëd à la mort.

Ma seule consolation est d'ordonner au génie de rendre Malika à son père. Il m'obéit sur-le-champ. Il transporte la princesse à Ceylan et moi-même, je reviens au Caire par ses soins.

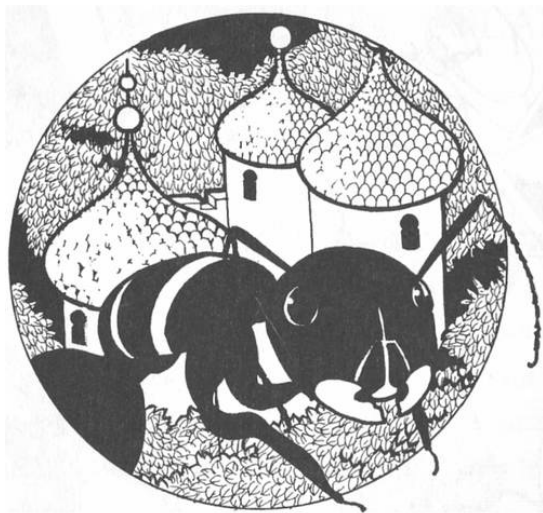
Là, j'apprends que mon père est mort et que mon frère lui a succédé sur le trône. Mon frère m'accueille tout d'abord avec joie, il me console de mes peines et, de mon côté, je lui donne mon anneau en gage de fraternité. Quelle mauvaise idée ! Le traître me fait aussitôt jeter en prison. Je ne dois la vie qu'à un officier, pris de pitié pour moi alors que mon frère lui avait ordonné de me tuer.

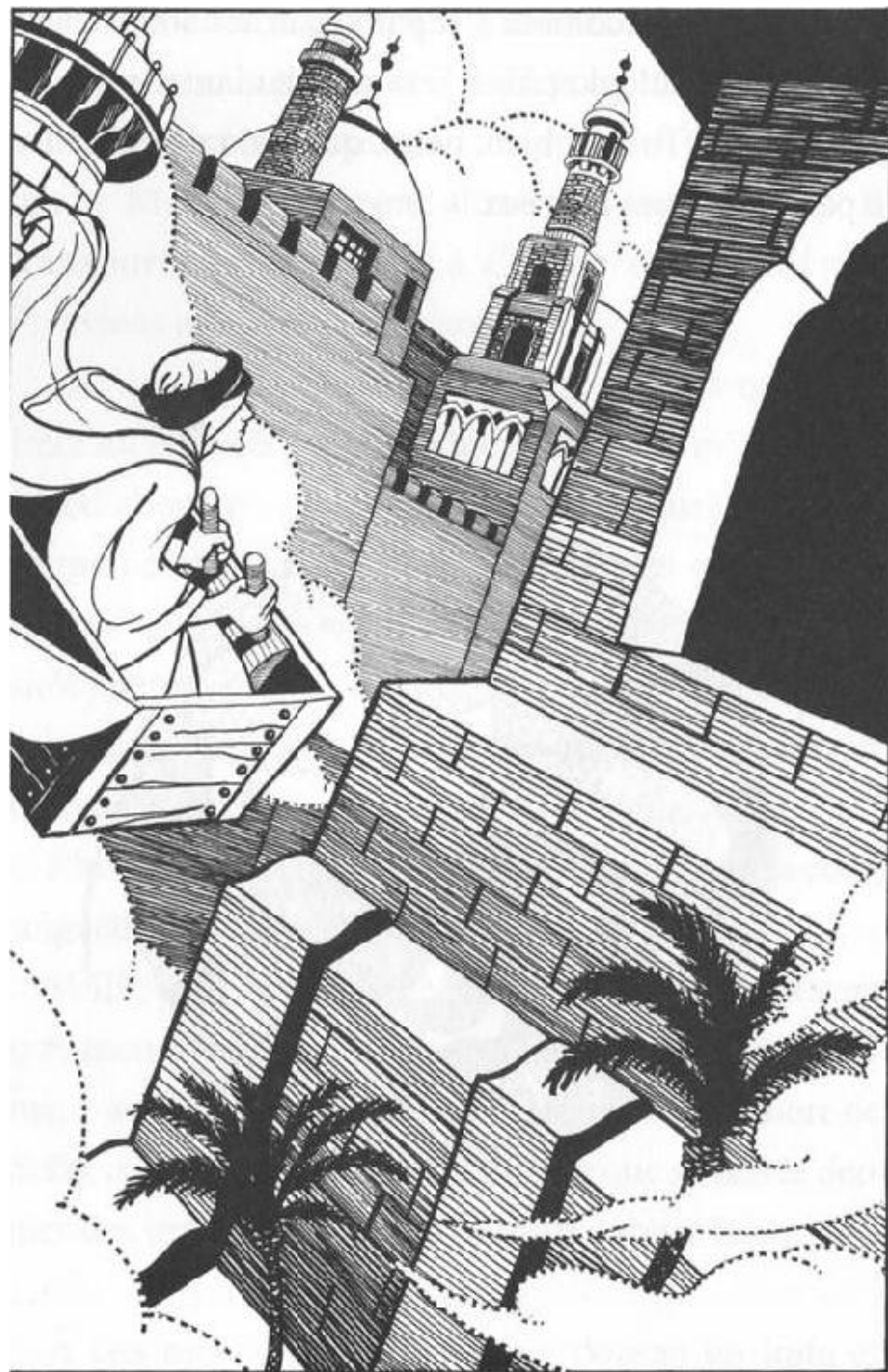
J'ai fui Le Caire et je suis arrivé ici où, dans ta cour, seigneur, j'ai trouvé un asile assuré.

Voilà, conclut Seyf-el-Mulouk. Tu sais maintenant que mon bonheur est loin d'être parfait. Non seulement je suis rongé de culpabilité quant à la mort de Saëd, mais en plus, j'ai beau me dire que je suis le dernier des imbéciles, je n'arrive pas à oublier Bédy.

À ces mots, « le vizir triste » poussa un long et profond soupir, comme s'il partageait les souffrances de Seyf-el-Mulouk, puis il jeta au sultan un regard qui signifiait : « Tu vois bien, hélas, que j'ai raison ! Il

n'y a pas d'hommes heureux. »





XVI

HISTOIRE DU COFFRE VOLANT

— ON DOIT BIEN pouvoir trouver quelqu'un d'heureux, tout de même ! s'écria Bedreddin, fort déçu par les aventures de ce prince amoureux d'une femme morte depuis longtemps. Malek ! s'écria-t-il soudain, Malek, le tisserand ! Il rit du matin jusqu'au soir, paraît-il. Qu'on me l'amène !... Malek, lui dit-il lorsque celui-ci fut devant lui, tu passes pour le plus heureux de mes sujets. Apprends-moi si tu es satisfait de ta condition ! Parle sans déguisement !

— Seigneur, malgré mes rires et mes chants, je suis le plus malheureux de tous les hommes...

Je suis le fils d'un riche marchand de Surate. J'ai toujours eu, dès mon plus jeune âge, envie de voyager. Mais la peur des voleurs me dissuadait de me laisser aller à cette envie.

— Tu veux voyager en sûreté ? me demanda un jour un étranger que je rencontrai dans une fête. J'ai ce qu'il te faut !

Il me donna rendez-vous le lendemain dans son atelier. Il y travaillait en compagnie d'un menuisier qui fabriquait un coffre avec des planches de bois, longues de six pieds et larges de quatre. L'étranger, lui, y apposait des vis, des ressorts, toutes sortes de pièces d'une machinerie très compliquée. Il passa deux jours à le perfectionner puis enfin, il jeta dessus un tapis de Perse et le fit transporter en pleine campagne.

— Renvoie tes esclaves ! me dit-il. Ce que j'ai à te montrer doit demeurer secret.

Une fois seul avec moi, il entra dans le coffre et actionna une pièce. Aussitôt le coffre s'éleva de terre et fendit les airs avec une vitesse incroyable. Puis, après un court voyage en plein ciel, il atterrit à mes pieds.

— Voilà une manière de voyager en toute sécurité ! déclara l'étranger. Et ne va pas croire qu'il y a de l'enchantement là-dessous ! Tout le secret est dans la mécanique. Je t'offre ce coffre. J'ai bien d'autres machines encore plus surprenantes que celle-ci ! Monte avec moi ! Je vais t'en montrer le fonctionnement... Pour décoller, tu actionnes ce ressort. Si tu veux aller à droite, tu tournes cette vis, celle-là pour la gauche. Quant à ce dernier ressort, il te permet de

redescendre.

J'appris à manœuvrer cette machine sans difficulté et dès le lendemain, je décidai de partir en prenant quelques provisions et un peu d'argent d'avance.

Je m'envolai de nuit.

Le coffre allait vite, plus vite que le vent, me semblait-il. À l'aube, je ne vis à mes pieds que des montagnes et des précipices, une campagne aride, un affreux désert. Je parcourus les airs toute la nuit et la journée suivante. J'arrivai enfin au-dessus d'un bois très épais qui s'étendait près d'une ville. À l'entrée de celle-ci se dressait un somptueux palais qui attira mon attention. J'atterris dans le bois, y laissai mon coffre et marchai jusqu'à ce que je rencontre un paysan.

Je lui fis mille questions.

— Cette ville, c'est Gazna, me répondit-il. Et ce palais, le roi Bahaman l'a fait bâtir pour y enfermer sa fille, la princesse Shirine. Les astrologues ont fait son horoscope et lui ont prédit qu'elle serait trompée par un homme qui se prétendrait amoureux d'elle. Ce palais est destiné à détourner les mauvais présages de l'horoscope. Il est entouré de profonds fossés d'eau. La porte est en acier de Chine, le roi seul en a la clef et une nombreuse garde veille jour et nuit pour en défendre l'entrée... Le roi va voir sa fille une fois par semaine, le reste du temps, la princesse reste seule avec une gouvernante et quelques esclaves.

Après avoir visité Gazna, je revins dans le bois, près de mon coffre. J'y pris un bon repas, mais ne pus m'endormir. Je ne cessais de penser aux paroles du paysan, à cette princesse enfermée que j'imaginais plus belle que toutes les femmes que j'avais pu rencontrer jusque-là. Et si je lui plaisais ? Si j'étais cet heureux mortel dénoncé par les astrologues ?

Je décidai de tenter le sort.

Mon coffre me conduisit au-dessus du palais. Les soldats, que je survolai, ne me virent pas. J'atterris sur le toit et me glissai par une fenêtre ouverte dans l'appartement de Shirine. Elle reposait sur un sofa de brocart. Dois-je préciser que sa beauté était éblouissante ? Je me mis à genoux devant elle et embrassai une de ses mains. Elle se réveilla aussitôt et cria si fort que sa gouvernante, qui dormait dans une chambre voisine, accourut.

— Au secours ! Au secours ! Il y a un homme dans mon appartement ! hurla Shirine.

Puis elle accusa sa gouvernante d'être ma complice.

— C'est toi qui l'as fait entrer ! s'indigna-t-elle.

— Comment aurais-je fait ? se défendit la gouvernante. Comment aurais-je pu tromper la garde et ouvert les vingt portes d'acier avant d'arriver ici pour introduire ce jeune homme ?

Il me fallait trouver une astuce. Et vite. Sans quoi la gouvernante préviendrait les soldats. J'eus soudain l'idée d'un mensonge – un mensonge totalement idiot, que je regrette à présent, mais à l'époque, j'étais jeune et insouciant.

— Rassure-toi, princesse, dis-je à Shirine, je ne suis pas un de ces amants qui utilisent des ruses pour parvenir à leurs fins. Loin de moi toute pensée criminelle. Je suis le prophète Mahomet. J'ai pitié de te voir condamnée à la prison et je viens te donner ma foi pour te protéger de la prédiction dont ton père a peur... Dès que la nouvelle de notre mariage sera répandue, tous les rois craindront le beau-père du prophète et les princesses envieront ton sort.

Shirine échangea un long regard avec sa gouvernante. J'allais être découvert à coup sûr... Mais les femmes aiment le merveilleux, c'est bien connu ! Shirine me crut et j'abusai de sa crédulité.

Je passai ainsi la nuit avec elle et partis avant le lever du jour. Durant la journée, j'allai en ville pour m'acheter de riches vêtements dignes de ma nouvelle – et fausse – identité.

La nuit suivante, je procédai de même. Shirine m'attendait avec impatience. Elle se jeta dans mes bras et se laissa aller à mes caresses. J'étais au comble du bonheur ! Cependant, au cours de la soirée, elle se prit soudain à me dévisager longuement.

— Comment se fait-il que tu aies l'air si jeune ? me demanda-t-elle. Je pensais que Mahomet était un vénérable vieillard.

— Eh bien... c'est que... (Quelle réponse trouver ? J'étais bien embarrassé.) Tu as raison. Tu as mille fois raison... Lorsque j'apparais parfois aux fidèles, j'ai une longue barbe blanche et une tête chauve, mais... pour toi, j'ai pris la forme d'un jeune homme, j'ai pensé que...

— Bien pensé ! me coupa la gouvernante sans savoir qu'elle me venait en aide. Un mari doit être agréable à regarder !

Par la suite, Shirine et sa gouvernante n'eurent plus aucun doute à mon sujet. La princesse prit même de plus en plus de goût pour moi et je passai ainsi plusieurs nuits auprès d'elle sans être troublé le moins du monde.

Arriva cependant le jour de la visite du roi.

— Tout va bien ! dit-il à ses vizirs en ouvrant les vingt portes d'acier. Tant que les portes de ce palais sont en cet état, je ne crains pas le malheur dont ma fille est menacée.

Mais Shirine, lorsque son père prit de ses nouvelles, se troubla tant qu'il soupçonna quelque chose et la fit parler. Elle lui raconta tout.

— Tu es en train de me dire que je suis devenu le beau-père de Mahomet ? C'est ça ? lui demanda le roi après l'avoir écoutée, non sans frémir. Quelle absurdité ! Je n'ai jamais rien entendu de plus idiot ! Comme tu es crédule, ma pauvre fille ! Tu as été séduite par un traître et ton horoscope s'est accompli en dépit de mes efforts !

Fort en colère, le roi fit le tour du palais, du haut jusqu'en bas, sans trouver la moindre trace du passage d'un intrus.

— Par où est-il donc passé ? s'exclama-t-il, perplexe.

Il réunit ses ministres à qui il confia l'aventure de sa fille. La plupart voulurent bien croire au miracle, seul l'un d'entre eux avança qu'il était impossible que Mahomet puisse venir sur terre pour prendre femme.

— Bon ! Laissez-moi seul cette nuit ! décida le roi. Je veux voir ce miracle de mes propres yeux !

La nuit arriva. Le temps était orageux. Un roulement de tonnerre grondait au loin et lorsque le roi s'approcha de la fenêtre par où Shirine lui avait dit que je devais entrer, il vit un ciel enflammé et zébré d'éclairs. Son imagination se troubla. Ce qu'il voyait était tout à fait naturel, pourtant, il crut que ces feux ardents annonçaient la descente de Mahomet sur terre. Concours de circonstances : je parus à la fenêtre à l'instant précis où l'orage redoublait de vigueur. Si bien que le roi fut saisi de respect et de crainte.

— Ô grand prophète ! me dit-il en tombant à genoux. Qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être ton beau-père ?

Je compris que Bahaman n'était pas plus difficile à tromper que sa fille.

— Bon roi, lui répondis-je, il était écrit sur la Table Fatale que ta fille serait séduite par un homme, j'ai prié le Très-Haut de t'épargner ce déplaisir. Il y a consenti, à condition que Shirine devienne ma femme.

Le roi crut tout ce que je lui dis, il ne cessa de me remercier et me laissa seul avec sa fille. Je partis cependant bien avant la fin de la nuit de peur que mon coffre ne soit découvert sur le toit.

Le lendemain matin, le roi réunit à nouveau ses vizirs pour annoncer le prodige. Tous se rallièrent à son avis, à l'exception du ministre incrédule qui demeura sur ses positions. Mais une nouvelle fois, le sort joua en ma faveur. Comme les vizirs et le roi retournaient en ville, un orage les surprit dans la plaine. Le tonnerre gronda avec une force surprenante, tandis que la plaine était illuminée d'une multitude d'éclairs. Le cheval du vizir incrédule prit peur, il se cabra et jeta à terre son maître qui se cassa une jambe.

— Misérable ! s'écria aussitôt le roi. Voilà le fruit de ton opiniâtreté. Tu n'as pas voulu me croire, et le Prophète te punit !

Dès lors, à Gazna, on accepta l'idée que le Prophète avait pris femme sur terre et les réjouissances du mariage commencèrent. Je goûtai encore un plaisir tranquille auprès de Shirine.

Un mois se passa. Cacem, le roi de l'île voisine de Gazna, envoya un ambassadeur pour demander la main de Shirine. On la lui refusa, avançant que Shirine était déjà mariée au Prophète. Dans un premier

temps, Cacem crut que Bahaman était devenu fou, puis, vexé de ce refus, il leva ses troupes contre lui. Des troupes bien plus nombreuses et plus fortes que celles de Bahaman. Il gagna la première bataille et avant de livrer le deuxième combat qui devait lui apporter une victoire définitive, Cacem établit son camp près du palais de Shirine.

Moi, toujours caché dans le bois, je réfléchissais. « Le roi Bahaman va probablement demander mes services, me dis-je. Il faut que je trouve une solution ! »

Une idée me vint.

Je remplis mon coffre de gros et de petits cailloux et au milieu de la nuit, je m'élevai en l'air. Je repérai sans tarder la tente de Cacem. Elle était visible de loin : très haute, elle était surmontée d'un dôme en or et percée de deux fenêtres. Autour de la tente, les soldats, épuisés par le combat, dormaient. Je pus ainsi descendre jusqu'à l'une des fenêtres, sans être aperçu. Je sortis à moitié de mon coffre, je pris un gros caillou et en frappai Cacem au front. Il hurla, ses gardes accoururent et le trouvèrent en sang, à moitié inconscient. Pendant qu'on cherchait qui était l'auteur de ce coup mystérieux, je m'élevai dans les airs et envoyai une grêle de pierres sur les autres tentes du campement. La terreur s'empara aussitôt de l'armée. « Il pleut des pierres ! Il pleut des pierres ! C'est la colère de Mahomet qui se manifeste ! » criait-on.

Les soldats de Cacem prirent la fuite sur-le-champ, persuadés qu'ils allaient tous être exterminés par la puissance du Prophète.

Le lendemain, à Gazna, on fit des prières dans toutes les mosquées pour remercier le ciel. Quant à moi, ayant mis une armée en déroute, j'étais sur le point de me prendre réellement pour le Prophète !

Piqué au jeu, j'achetai à Gazna de la poix blanche, de la graine de coton et un petit fusil à feu. Je passai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice en trempant le coton dans la poix et la nuit, je m'élevai le plus haut possible au-dessus de la ville, et j'y donnai un magnifique spectacle.

Le jour suivant, je me rendis en ville afin d'écouter les réactions des habitants de Gazna. Ils étaient ravis de ce feu d'artifice que chacun décrivait à sa façon : les uns assuraient avoir vu des météores, les autres le visage du Prophète avec sa barbe blanche. Tous ces discours m'amusaient et je passais un moment très agréable, sans savoir que pendant ce temps-là... mon coffre, mon cher coffre, mon coffre si précieux, était en train de brûler dans le bois ! Une étincelle dont je ne m'étais pas aperçu s'était accrochée à la machine et s'était consumée pendant mon absence.

À mon retour, ma machine était en cendres. Un père découvrant son fils unique percé de mille coups mortels et noyé dans son sang n'aurait pas poussé de cris plus désespérés que les miens.

Mais le mal était sans remède. Je n'avais plus qu'une chose à faire : aller chercher fortune ailleurs. Ainsi le prophète Mahomet, laissant Bahaman et Shirine en peine de lui, quitta Gazna.

Je rejoignis une caravane de marchands et partis pour Le Caire où je me fis tisserand.

Le temps a passé. Non seulement j'ai honte de mon mensonge, mais je n'arrive pas à chasser Shirine – que j'aime sincèrement – de ma mémoire.

Le vizir, une fois de plus, soupira longuement pour conclure ce triste récit.

— J'ai malheureusement raison, mon roi, assura-t-il. Il n'y a pas d'hommes heureux. Il n'y en a pas.





XVII

LE ROI SANS CHAGRIN

MAIS LE ROI BEDREDDIN ne voulait pas s'en tenir là. Il était toujours fermement décidé à trouver un homme heureux.

Il interrogea ses généraux, ses courtisans, puis tous les officiers de sa garde. On ne lui confia que du malheur. Il fit publier dans le royaume un édit spécifiant que tout sujet qui s'estimait parfaitement heureux devait se présenter à lui dans un délai de trois jours... Il ne vit personne.

Il décida alors de voyager.

Bagdad, Le Caire, Surate, Ceylan, Pékin... Il n'entendit que des récits de souffrance.

Arrivé en Circassie, il apprit que le roi Hormoz, qui régnait sur la ville d'Astracan, était surnommé « le roi sans chagrin ».

« Ah ! Enfin ! se réjouit-il. Voici sûrement mon homme ! »

Il arriva au palais d'Hormoz au moment où celui-ci donnait une grande fête. Vingt à trente personnes étaient installées autour d'une longue table couverte de toutes sortes de mets succulents et l'on distinguait aisément le roi. Assis à la place d'honneur, il portait une couronne d'argent enrichie de topazes et de rubis. Moins de trente ans, beau, bien fait, souriant, incitant ses courtisans à boire, il plaisantait avec eux et riait de bon cœur. En un mot, il était l'âme du festin. Il reçut le roi Bedreddin avec tous les honneurs dus à son rang, le couvrant de magnifiques présents et lui offrant des réjouissances toujours plus nombreuses. Enfin, un soir, Bedreddin confia à Hormoz le but de sa visite. Il lui rapporta les différents récits qu'il avait entendus et conclut par cette question (une affirmation, selon lui) :

— D'après ce que je vois, toi, tu es un homme heureux, n'est-ce pas ?

— Non, répliqua Hormoz. La joie qui se peint sur mon visage est une contrainte très pénible, car je dois cacher à mes sujets le chagrin qui me dévore. Tu comprendras pourquoi cette nuit.

Quelle déception pour Bedreddin ! Lui qui pensait enfin toucher au but ! Il attendit néanmoins la nuit avec impatience, car il était fort curieux de connaître le chagrin de ce roi sans chagrin...

Au crépuscule, un eunuque vint le chercher et le conduisit à l'entrée

de l'appartement des femmes. Hormoz, lui, s'y trouvait déjà.

— Viens, dit-il à Bedreddin, viens constater mon malheur par toi-même ! Regarde par le trou de cette serrure !

Bedreddin obéit et il aperçut, à l'intérieur de la pièce, une jeune femme couchée sur un sofa. Son teint était aussi blanc que la neige et ses yeux ressemblaient à des soleils. Elle bavardait tranquillement, plaisantant avec ses esclaves, et le bonheur qui émanait de sa personne ajoutait à sa rayonnante beauté.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? demanda Hormoz.

— Oui, elle est splendide, approuva Bedreddin.

— Eh bien c'est elle, la cause de mon malheur.

— Pourquoi ? Elle ne t'aime pas ?

— Si, elle m'adore autant que je l'adore.

— Dans ce cas, comment peut-elle te rendre malheureux ?

— Tu vas voir ! Reste à la porte et regarde encore bien attentivement par le trou de la serrure !

Hormoz entra dans la chambre. À sa vue, la princesse se redressa et esquissa un sourire qui découvrit des dents semblables à des perles. Elle se leva, fit mine d'aller à sa rencontre, tendit la main vers lui, mais cette blanche main resta figée en l'air. La princesse ne put faire un pas, bien que, de toute évidence, elle en avait envie. Elle demeura immobile, tandis que son charmant sourire s'effaçait pour céder la place à une expression de souffrance qui crispait les traits de son beau visage. Hormoz, lui, continuait d'avancer vers elle, mais chacun de ses pas provoquait un changement chez la princesse : très vite, ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle, ses lèvres devinrent livides, ses jambes se mirent à trembler et au moment où Hormoz allait saisir sa main, ses yeux se fermèrent et elle tomba par terre, évanouie.

— Ma princesse, supplia Hormoz en s'agenouillant près d'elle et en caressant tendrement ses joues, ouvre les yeux, je t'en conjure ! Reviens à toi, tu me brises le cœur !

Il la prit dans ses bras, lui épousa le front, l'embrassa, ne cessa de prononcer des paroles réconfortantes pour la stimuler, mais rien. Il n'obtint pas la moindre réaction chez la princesse. Elle semblait morte.

Alors Hormoz se leva, lui tourna le dos et traversa la pièce en sens inverse, vers la sortie. Les yeux de la princesse s'ouvrirent aussitôt, quelques secondes à peine et ils redevinrent aussi vifs qu'avant. Son teint et ses lèvres retrouvèrent leur éclat. Tandis qu'Hormoz approchait de la porte, elle se releva. En un mot, chaque pas qui éloignait le roi de la princesse semblait ramener celle-ci à la vie. Et lorsqu'il fut parti, elle put s'allonger de nouveau sur le sofa et reprendre sa conversation avec ses esclaves. La vie l'avait quittée à la vue d'Hormoz, elle lui revenait dès qu'Hormoz disparaissait.

— Alors ? demanda celui-ci en rejoignant Bedreddin. Qu'en penses-

tu ?

— J'en pense que... Que c'est incroyable ! Jamais je n'ai vu une chose pareille ! Pourquoi s'évanouit-elle dès qu'elle te voit ?

— Je vais te l'expliquer...

Il y a cinq ans, j'ai décidé de quitter le royaume de mon père pour voyager incognito. Je suis parti seul, avec Hussein, un ami fidèle. Notre voyage nous a menés à Carizme. Là, nous mêlant aux marchands de la ville, nous avons appris une chose bien étrange. La fille du roi, la princesse Rézia, était, disait-on, si belle que quiconque la regardait perdait la raison. Il y avait même, à l'entrée de la ville, une grande bâtisse encerclée par quatre tours immenses où les amoureux devenus fous étaient enfermés.

Dès que j'eus connaissance de cette rumeur, je n'eus qu'une idée en tête : voir la princesse – malgré les efforts de mon ami pour m'en dissuader. Malheureusement, le lendemain, un édit fut publié dans la ville : désormais, sur ordre du roi son père, la princesse ne sortirait plus du sérail afin de ne plus causer de ravages.

Je réfléchis alors au moyen de contourner cet édit. J'allai trouver le jardinier du sérail, un bon vieillard à qui je remis une bourse contenant cent sequins d'or.

— Merci, me dit-il, le présent est plus qu'honnête. Mais tu ne me le fais sans doute pas pour rien. Quel service puis-je te rendre ?

— Fais-moi entrer dans les jardins du sérail ! Je veux voir Rézia, une fois, juste une fois.

— Reprends ta bourse ! rétorqua le vieillard en me rendant mon or. Tu ne songes pas aux conséquences de ton acte ! Tu exposes ta vie et la mienne par la même occasion !

Le jardinier protesta encore vivement, mais à la vue des deux gros diamants que je lui présentai, il se laissa fléchir.

— Bon, il faudra te travestir, me dit-il, mettre les habits d'un pauvre, ainsi que...

Il me laissa quelques instants et revint, tenant à la main une sorte de bonnet dont le tissu, élastique, de couleur chair, imitait la peau, et sur lequel étaient greffés quelques cheveux ainsi que d'immondes plaques rosâtres et purulentes.

— Es-tu d'accord pour porter cette calotte de teigneux ? me demanda-t-il.

— Oui, oui, bien sûr !

J'enfilai sur-le-champ l'horrible calotte, malgré la répugnance qu'elle m'inspirait, puis le jardinier m'emmena chez lui pour compléter mon déguisement. Il me donna ensuite une bêche et m'apprit les gestes rudimentaires de sa profession.

La première journée se passa sans que j'attire l'attention de

personne. Les eunuques de garde portèrent sur moi un regard dégoûté, tout en félicitant le jardinier d'avoir choisi un garçon aussi repoussant, qui ne représentait aucun danger pour les femmes du sérail.

Je travaillai avec acharnement toute la journée. Le soir venu, le jardinier m'accorda un peu de repos. Il me donna à manger au pied d'un arbre et joua du tambour pour se distraire. De mon côté, je pris un luth et me mis à en jouer.

Le grand vizir, qui passait par là, fut attiré par ma musique.

— Qui es-tu ? me demanda-t-il.

— C'est mon apprenti, répondit le jardinier à ma place, craignant que je ne dise une bêtise. Il travaille fort bien.

— Ton apprenti, dis-tu ? Comme c'est étrange ! Tous les musiciens du monde ne jouent pas mieux que lui. Mais... (Il s'approcha de moi et m'observa longuement.) Qu'as-tu donc sur la tête ?

— Ce pauvre garçon a la teigne ! répondit encore le jardinier.

— Quel dommage ! s'écria le vizir en reculant vivement. Sans cette horrible maladie, je l'aurais gardé auprès de moi et j'aurais fait sa fortune.

Le vizir nous quitta, mais il parla de moi au sultan, qui demanda à m'entendre dès le lendemain. Il fut ravi du concert que je lui donnai et me renvoya avec les mêmes mots que le vizir : « Quel dommage qu'il soit teigneux ! »

Le troisième jour, ce fut une jeune esclave qui vint me voir.

— Cueille donc des roses et va les offrir à la princesse qui se promène un peu plus loin ! m'ordonna-t-elle. Elle t'attend, elle a entendu parler de toi, de ta musique... et de ta teigne, ajouta-t-elle avec un sourire moqueur.

Je composai aussitôt un magnifique bouquet de roses et suivis l'esclave jusqu'au salon dressé dans le jardin pour la princesse. Assise sur un trône d'or, Rézia était entourée de vingt à trente esclaves, toutes plus belles les unes que les autres. Elle avait des charmes si éblouissants que je demeurai immobile, la bouche ouverte, les yeux rivés sur elle.

Les esclaves, croyant que la beauté de leur maîtresse m'avait déjà rendu fou, se mirent à rire. De fait, je n'étais pas loin de perdre la raison.

— Offre donc tes fleurs à la princesse ! Avance, ou tu vas te changer en statue ! railla l'esclave favorite.

Avancer, avancer, c'était facile à dire... Mes jambes tremblaient, mon cœur battait à tout rompre. Faire un pas vers cette femme équivalait pour moi à marcher vers le soleil lui-même, c'était au-dessus de mes forces. Je réussis néanmoins à vaincre ma paralysie au bout d'un moment.

Je tendis les fleurs à la princesse, tout en me prosternant à ses pieds.

— Retire ce foulard qui te couvre la tête ! m'ordonna-t-elle.

— Mais...

— Retire-le !

J'obéis. Les esclaves, en voyant les horribles desquamations sur mon crâne, poussèrent de hauts cris et reculèrent, comme si elles avaient peur d'être contaminées par la seule vue de mon mal. Rézia, elle, demeura impassible. Elle prit le temps de m'observer longuement – à tel point que je crus qu'elle m'avait démasqué – puis m'ordonna de jouer.

Je lui obéis encore. Je charmai l'assemblée de ma musique. Pour montrer tous les talents que je possédais, je me mis également à danser. Ravies, les esclaves ne cessaient de me faire des compliments. La princesse, elle, ne prononça pas une parole. D'un geste de la main, elle m'ordonna d'arrêter ma danse, descendit de son trône et me lança un dernier regard, accompagné de ces mots :

— Quel dommage qu'il soit teigneux !

Des mots repris en chœur par l'ensemble des esclaves : « Oh ! Oui ! Quel dommage qu'il soit teigneux ! » répétèrent-elles en riant.

Les jours suivants, je continuai à jouer mon rôle d'apprenti jardinier teigneux. Mais lorsqu'il m'arrivait de me regarder dans l'eau du bassin, j'étais horrifié par l'image qu'elle me renvoyait. Je maudissais le sort qui me contraignait à paraître ainsi aux yeux de celle que j'aimais. Fou de rage, j'enlevai un soir mon horrible calotte et je la piétinai. Il s'en fallut de peu que je ne sois démasqué par la favorite de Rézia qui vint me trouver à ce moment-là. Vite, vite, je remis ma calotte.

— J'ai ordre de te conduire en secret chez la princesse, me dit-elle.

— Ah ! Voilà le teigneux qui va nous distraire ! s'écrièrent les esclaves en me voyant.

— Je veux t'entendre encore ! ordonna Rézia.

Elle me donna cette fois plusieurs instruments – tambour, luth, flûte, cymbales – et fut étonnée de voir que j'en jouais avec autant d'habileté. Elle me demanda de danser comme la veille. J'étais si heureux de satisfaire ses désirs que je mis tout mon cœur à la danse que je voulais lui offrir. Je choisis une musique au rythme effréné et ne cessai de tourner, voltiger, sauter, accumulant les pirouettes et les acrobaties, à tel point que ma calotte – que dans ma hâte j'avais mal attachée – tomba par terre.

Les esclaves poussèrent de grands cris en découvrant ma ruse. Quant à Rézia, elle frémit de colère.

— Laisse-moi t'expliquer ! lui dis-je. Je suis le fils de...

Mais elle ne me laissa pas le temps de prononcer une parole. Elle appela ses eunuques et leur ordonna de me jeter en prison.

Le lendemain, le sultan, non moins irrité que sa fille, me jugea et

ordonna ma mort en place publique. J'allais être livré au bourreau lorsque le grand vizir accourut pour prévenir le sultan que le roi de Gazna, allié à celui de Candahar, avait levé ses troupes contre lui. Le sultan, fort inquiet quant à l'issue de cette guerre, décida de s'assurer les faveurs du ciel : il ordonna des aumônes dans la ville, des prières dans les mosquées, et il gracia tous les prisonniers, dont moi-même.

Je fus ainsi libéré et sur les instances de mon ami Hussein, je décidai de rentrer chez moi, d'autant qu'un courrier nous apprit que mon père était souffrant. J'arrivai au palais au moment où celui-ci rendait son dernier soupir.

Je montai sur le trône et m'attachai à gouverner d'une manière loyale. Pendant quelque temps, les affaires publiques estompèrent le souvenir de Rézia.

Des semaines, des mois passèrent. Mes sujets étaient satisfaits de moi, ils ne se doutaient pas que si je riais le jour, je pleurais le soir... Arriva alors à ma cour un personnage fascinant. Il marquera l'Histoire, j'en suis sûr. Il s'agit d'Avicène. Il me faudrait des jours entiers pour peindre son portrait. Médecin, philosophe, cabaliste, magicien, non seulement il accumule les connaissances, mais sa vie est une suite ininterrompue d'aventures insolites. Il se lia d'amitié avec moi et lorsque je lui expliquai mon malheur, il trouva moyen d'y remédier, grâce à son art de la magie. Aidé de ses esclaves qu'il avait formés aux enchantements, il enleva Rézia sous les yeux mêmes de son père et l'amena près de moi.

Je crus que la princesse allait me couvrir d'injures en constatant que j'avais eu recours à la force pour l'enlever. Mais il n'en fut rien. Une fois revenue de sa surprise, j'eus le bonheur de l'entendre me dire :

— Hormoz, je t'ai aimé dès que je t'ai vu, même avec ta calotte de teigneux. Ce sont les convenances qui m'ont obligée à te dénoncer à mon père, lorsque tu t'es trahi au sérail. Je n'ai plus besoin aujourd'hui de respecter les convenances, d'autant que tu m'as fait enlever au moment où mon père voulait me donner en mariage au roi de Gazna, que je déteste. Je t'aime et je veux t'épouser.

Le mariage fut aussitôt célébré. Les réjouissances durèrent un mois. Un mois de bonheur, je n'eus guère droit à plus que cela.

Je l'ai précisé au début de mon histoire : nul ne peut voir Rézia sans devenir fou d'amour. Avicène, malgré ses connaissances, malgré sa maîtrise des sciences et de la magie, n'a pas échappé à la règle. En ravissant Rézia pour moi, en me la donnant, il est tombé fou amoureux d'elle. Il a essayé de la séduire avant notre mariage, et après. En vain... Il en a conçu une jalousie féroce. Alors, pour se venger de Rézia, il lui a jeté ce terrible sort qui fait qu'elle s'évanouit à ma vue. Après quoi, il a disparu de ma cour.

Maudit soit-il ! Il n'aurait rien pu inventer de plus cruel. Elle est là,

près de moi, je peux aller la voir quand je le désire, mais elle m'aperçoit, et c'est comme si elle mourait.

Cette fois, Bedreddin dut s'avouer vaincu et se rendre à l'opinion de son vizir. Il dut admettre qu'il n'y a pas d'hommes heureux.

Tant d'aventures, de rencontres, de voyages... Et tant de malheurs !





ÉPILOGUE

NOUS N'EN SOMMES qu'au dix-septième jour... Il faudrait attendre le mille et unième pour savoir si Farrukhnaz, convaincue de la fidélité des hommes en amour, consentit enfin à se marier.

La réponse est oui. Mais ce ne sont pas seulement les contes de Sutlumemé qui influencèrent sa décision. Bien qu'elle les eût appréciés, Farrukhnaz avait toujours en réserve quelques critiques acerbes : le roi de Chine aurait dû tenir la promesse faite à Schéhéristani, même en voyant ses enfants périr. Le prince Fadlallah aurait dû mourir en même temps que Zemroude. Calaf, qui avait résolu avec tant de courage les énigmes de Tourandocte, était très instruit, certes, mais plus vaniteux qu'amoureux. Malek, perché sur son coffre volant, avait été justement puni de son mensonge. Seuls Seyf-el-Mulouk, soupirant après le portrait de Bédy, et Hormoz, époux fidèle d'une femme soumise à un sortilège, trouvèrent grâce aux yeux de Farrukhnaz.

Cependant, elle se montrait encore sceptique. Alors que Sutlumemé avait épuisé sa réserve de contes, la princesse elle-même se vit soudain prise en plein cœur d'une histoire. Élevée à son tour au rang d'héroïne, après de nombreuses péripéties, elle trouva enfin l'amour.

Le récit de son aventure, précédé des jours qui manquent à ce livre, pourrait faire l'objet d'un second volume...



POSTFACE

AU XVIII^E SIÈCLE, en Occident, on découvre en même temps les contes arabes des *Mille et Une Nuits* et les contes persans des *Mille et Un Jours*. Les deux titres se donnent la réplique, ils ont la même structure, ils décrivent un univers identique, on y retrouve parfois des histoires semblables⁽¹³⁾, à tel point que Voltaire nommait les deux recueils : « Les Mille et Un ».

« Les Mille et Un » ont connu à leur sortie un vif succès, mais celui des « Nuits » a été beaucoup plus durable que celui des « Jours » dont les récits, peu à peu, sont tombés dans l'oubli. Pourquoi ?... Mystère.

Injustice, en tout cas, ai-je envie de préciser. Schéhérazade, qui sauve sa vie en racontant des histoires au sultan Schariar, est entrée dans la légende, mais pas notre Sutlumemé, dont le but est de convaincre la princesse Farrukhnaz qu'il existe des hommes fidèles en amour. Sutlumemé veut à tout prix que la princesse renonce à son aversion pour les hommes afin qu'elle puisse en aimer un et réussir sa vie amoureuse. Le mobile est diablement noble, non ? Qu'y a-t-il en effet de plus triste qu'une vie sans amour ?

Pourquoi Schéhérazade a-t-elle raflé la vedette à Sutlumemé ? Pour ma part, j'y vois une note de mépris envers les femmes, une forme de misogynie. Que Schariar veuille tuer toutes les épouses infidèles, on l'a admis sans problème, mais que Farrukhnaz refuse d'être mariée contre son gré, on l'a passé sous silence...

J'irai encore plus loin : le moteur des *Mille et Un Jours* est féministe. Ce sont des récits d'amour où la femme a et garde la place d'honneur. On l'aime au premier regard, parfois seul un portrait d'elle suffit à générer un amour fou. Enfermée dans un sérail, il lui arrive néanmoins de sortir sans voile et de gagner sa liberté. Elle est à même d'imposer ses goûts, son choix d'un amant ou d'un mari. Bravo !

Sans oublier que ces histoires d'amour sont servies par tous les ressorts du merveilleux : génies, magiciens, potions, trésors inépuisables, voyages, aventures dans des contrées étrangères et insolites. Malgré cela, il arrive qu'elles se terminent mal – comme, parfois, dans la vie.

Un dernier détail – deux, plus exactement – et j’arrêterai mon bavardage, sans quoi je risquerais de gâcher l’effet magique du conte sur l’imagination.

J’ai pris le parti d’emmener le lecteur dans des récits assez longs, des récits « à tiroirs ». Je me suis efforcée de ne pas trop amputer les méandres des histoires que j’ai sélectionnées afin de respecter l’esprit de la tradition orientale. Cette tradition de l’oral, où le conteur se laisse aller à une verve généreuse. Il improvise, introduit des parenthèses, des digressions, développe tel ou tel passage de son histoire en fonction de son auditoire.

Enfin, j’ai voulu donner à ces récits un ton vif, enlevé, direct. Pour cela, je me suis inspirée de J. C. Mardrus, qui a traduit *Les Mille et Une Nuits* dans un esprit beaucoup plus fidèle au texte arabe que ne l’avait fait Antoine Galland. J’ai délibérément banni l’élégance classique du XVIII^e siècle, où les amants soupirent et pleurent en se perdant dans d’interminables formules de politesse. J’ai également opté pour le tutoiement des personnages, quel que soit leur rang dans la société.

À présent, stop !

Que les filles rêvent de vivre des histoires aussi palpitantes que celles présentées dans ce recueil et que les garçons en prennent de la graine sur les questions de séduction !

BIBLIOGRAPHIE

Les Mille et Un Jours, traduction de François Pétis de La Croix, Christian Bourgois, 1980.

Les Mille et Une Nuits, traduction du Dr Joseph Charles Mardrus, Robert Laffont, col. « Bouquins », 1980.

-
- 1 « Jour heureux ».
 - 2 « Heureuse fierté ».
 - 3 Idole adorée autrefois à Cachemire.
 - 4 « Gorge de lait ».
 - 5 Djinn, magicien.
 - 6 Juge musulman.
 - 7 Ce sont les filles du paradis de Mahomet.
 - 8 Monstre du temps.
 - 9 Formule dont se servent les Orientaux pour répudier leur femme.
 - 10 Membre d'une confrérie musulmane mystique.
 - 11 Tous les poètes orientaux disent que le rossignol est amoureux de la rose. On ne parle jamais de l'un sans l'autre.
 - 12 Le blanc est la couleur du deuil pour les Chinois.
 - 13 « Le coffre volant », par exemple, est commun aux *Mille et Une Nuits* et aux *Mille et Un Jours*.